

Université de Montréal

Sur les rives du Nil :
Les transformations dans l'agriculture soudanaise
durant la colonisation égyptienne
de 1821 à 1881

Par Gabriel Beauchamp

Département d'histoire,
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté
en vue de l'obtention du grade de Maîtrise
en histoire option recherche

Septembre 2023

© Gabriel Beauchamp 2023

Université de Montréal
Département d'histoire, faculté des arts et des sciences

Ce mémoire est intitulé

Sur les rives du Nil :
Les transformations dans l'agriculture soudanaise durant la colonisation égyptienne
de 1821 à 1881

Présenté par
Gabriel Beauchamp

A été évalué par un jury composé des personnes suivantes

Meagan Wierda
Présidente rapporteuse

Dyala Hamzah
Directrice de recherche

Wilson C. Jacob
Membre du jury



Représentation imaginée de Khartoum publiée en 1863

Jospeh Meyer, *Meyer's Universium* (Hildburghausen:
Bibliographisches Institut, 1863), 87.

Résumé

Ce mémoire explore les impacts qu'a eu le colonialisme égyptien sur la société agraire soudanaise suivant la conquête, en 1821, du sultanat funj jusqu'à l'éclosion de la révolution mahdiste en 1881. Celui-ci va à l'encontre de l'historiographie occidentale conventionnelle qui affirme que l'agriculture au Soudan a connu un long et lent déclin durant toute la période égyptienne. En effet, c'est complètement l'inverse : après l'échec, en 1844, de l'implantation d'un régime de plantations par les autorités coloniales, les élites locales soudanaises composées d'anciens aristocrates funjs, de marchands et de seigneurs nomades, vont reprendre ce système agraire et l'adapter à leurs besoins. On assiste donc à la renaissance de l'agriculture soudanaise sous un système hybride, à la fois égyptien et soudanais. Cette résurgence agricole aura de vastes impacts dans toute la région du Gezira et du Soudan oriental et sur toutes les strates de la population. On assiste à un essor sans précédent de l'esclavage agricole, à l'érosion de la paysannerie libre et du nomadisme, à l'apparition d'un réseau urbain complexe et à un déclin marqué de l'environnement. Pendant ce temps, le gouvernement colonial égyptien, dont le pouvoir est restreint aux limites de ses villes-garnisons, limitera ses interactions avec le monde rural à tenter d'extraire le maximum de richesses de façon inefficace et violente.

Mots-clés : Soudan, Égypte, XIX^e siècle, agriculture, paysannerie, colonialisme, nomadisme, esclavagisme.

Abstract

This thesis explores the impacts of Egyptian colonialism on the Sudanese agrarian society following the 1821 conquest of the Funj Sultanate until the beginning of the Mahdist Revolution in 1881. This research goes against the Western conventional historiographical consensus affirming that the agricultural sector in Sudan suffered a long and painful decline during the whole Egyptian colonial occupation. In fact, it is the complete opposite: after the 1844 Egyptian failure to impose their plantation system, the local Sudanese elites composed of former Funj aristocrats, traders and nomadic lords, are going to reappropriate this agrarian structure for their own ends. We are, in fact, witnessing the resurgence of Sudanese agriculture under a new hybrid system. This agrarian revival is going to have major consequences on the regions of Gezira and oriental Sudan and also on all the strata of the population. It will lead to an exponential rise in the use of agricultural slavery, the collapse of the free peasant and nomad, the building of a new network of cities and the decline of the environment. During that period, the Egyptian colonial government, confined to its garrison-cities, will limit its interaction with the rural world by inefficiently trying to extract the maximum of riches with the use of violence.

Keywords: Sudan, Egypt, 19th century, agriculture, peasantry, colonialism, nomadism, slavery.

Remerciements

Je tiens ici à remercier tous ceux et celles qui m'ont aidé et accompagné au cours de ces deux dernières années. Ceux et celles qui m'ont permis de croire que je pouvais accomplir plus que ce que je ne le croyais possible et aller plus loin que je ne l'aurais espéré. Si l'on m'avait demandé il y a dix ans, si je croyais pouvoir aller à l'université j'aurais dit non ; faire une maîtrise semblait un rêve démesuré. Me voilà maintenant à remettre ce mémoire et c'est en toute humilité et reconnaissant de la chance que j'ai eu que je tiens à vous remercier.

Mes remerciements s'adressent d'abord à Dyala Hamzah, qui, au cours des dernières années, m'a donné la plus incroyable des chances : pouvoir apprendre, travailler et grandir académiquement auprès d'elle. Il n'y a pas de mots qui pourraient rendre hommage à la chance que j'ai eu de pouvoir bénéficier de cette personne extraordinaire comme directrice de recherche. C'est grâce à elle que j'ai pu avoir le privilège de travailler sur un sujet qui m'a passionné et c'est grâce à son accompagnement que j'ai pu rédiger un tel mémoire. Merci pour tout Dyala.

Merci à mes parents, Louise et Gilles, qui ont passé presque autant de temps que moi sur ce mémoire. C'est grâce à votre aide généreuse, dévouée et inconditionnelle que j'ai pu mener à terme ce travail. Mais, en plus de tout cela, vous avez été un soutien indéfectible durant toutes ses années : aucun fils n'aurait pu souhaiter de meilleurs parents, merci.

Finalement, j'aimerais remercier ma sœur Frédérique, qui a, elle aussi, été d'une aide incroyable. C'est grâce à elle si ce mémoire a pu être illustré par de si magnifiques cartes de la géographie du Soudan. Merci beaucoup Fred, ton aide et ta personne comptent énormément pour moi.

Table des matières

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
Remerciements.....	iii
Introduction.....	1
Cartes	7
Carte 1 : Villes et territoires du Soudan 1821-1881.....	7
Carte 2 : Limites théoriques des précipitations permettant l'agriculture	8
Carte 3 : États et tribus du Soudan lors de la conquête en 1821	9
Chapitre 1 - La société agraire soudanaise précoloniale.....	10
Société paysanne et pratique de l'esclavage	16
Agriculture et élevage : la production agraire funj	24
Chapitre 2 - Conquête et répression : 1821-1826	34
Répression et établissement d'une nouvelle structure agraire coloniale.....	41
Chapitre 3 - L'âge des domaines et des plantations coloniaux : 1827-1844	50
Développements agricoles sur les deux Nils	60
La nouvelle et l'ancienne aristocratie agraire	65
Expansion et rébellion	68
Chapitre 4 - Les débuts du renouveau agricole soudanais : 1845-1861	74
Un nouveau réseau urbain soudanais.....	80
Aristocratie agraire : nomades et seigneurs funjs	85
Les transformations dans l'agriculture et la société soudanaise	89
Le règne de Sa'id Pasha et l'ascension de Mohammed Kheir	94
Chapitre 5 - Apogée et déclin : 1862-1881	101
Planteurs grecs et <i>Cotton fever</i>	108
Le problème grandissant de la déforestation	113
L'intégration du Sud du Soudan : lutte contre l'esclavage et les famines	116
Autres développements.....	121
Conclusion	125
Annexe	131
Bibliographie.....	143
Sources : avant et pendant la conquête de 1821	143
Sources: de 1821 à 1881	144

Monographies	149
Articles	152
Carte	154

Introduction

Lorsqu'on évoque le colonialisme en Afrique durant le XIX^e siècle, c'est spontanément, et principalement, à la présence et à l'occupation françaises et britanniques que l'on pense, ainsi qu'à celles d'autres nations européennes. Pourtant, l'Égypte sous Mehmet Ali Pasha fait figure de l'un des premiers grands colonisateurs du siècle. Au cours de la première partie du XIX^e siècle, quoique nominale vassal de l'Empire ottoman dont il gouverne l'une des provinces les plus riches, ce dernier se crée en effet un vaste empire sur le continent africain, couvrant l'essentiel de l'actuel Soudan et Sud-Soudan ainsi qu'une partie de l'Érythrée, de l'Ouganda et de la République Centrafricaine. À quoi tient ce silence historiographique, qui tait le rôle tristement pionnier de l'Égypte en matière de colonialisme contemporain sur le sol africain?

L'Égypte et son rôle en Afrique sahélienne et subsaharienne, n'apparaît dans l'historiographie occidentale, ainsi que dans l'imaginaire occidental, que durant la quête de la source du Nil et surtout après la mort (mythifiée) de Gordon Pasha, et lors de la défaite de l'État mahdiste. Ce n'est qu'une fois l'ancien empire colonial égyptien dépecé et morcelé par les Britanniques, les Français et les Italiens, que la plupart des cartes daignent inclure ses territoires.

Cette omission du colonisateur égyptien se traduit inexorablement aussi par un effacement des peuples colonisés. L'emphase est trop souvent mise sur la révolution mahdiste, non pas comme ayant accouché d'une entité politique, religieuse et sociale, mais comme ayant représenté le dernier grand obstacle à la mainmise européenne sur le continent africain, à l'aube du XX^e siècle. Le sujet de l'État mahdiste a probablement été celui qui a fait couler le plus d'encre dans l'historiographie occidentale de la région : la thématique de la colonisation égyptienne n'a pas connu cette chance. La période d'occupation égyptienne au Soudan entre 1821 et 1881, ainsi que ses impacts sur ses populations, demeurent, aujourd'hui encore, largement méconnus. Si l'occupation égyptienne, ainsi que ses conséquences sur les populations locales n'ont pas reçu suffisamment d'attention, la question agricole qui nous préoccupe plus spécifiquement ici, demeure, elle, quasi inexplorée.

L'histoire de l'agriculture comme pratique humaine et environnementale, plutôt qu'économique, est aussi relativement marginale. L'histoire de l'agriculture au Soudan durant la colonisation

égyptienne, dans l'historiographie occidentale, demeure (à une exception près) un sujet inexploré. Pourtant, les impacts de la colonisation égyptienne sur les pratiques agricoles soudanaises, au sens large, ont été considérables. En déterminant les façons dont le colonisateur a affecté un modèle agraire traditionnel vieux de plusieurs siècles, nous chercherons à identifier la nature et l'ampleur de ces derniers, pour en comprendre les conséquences sociales, politiques et environnementales sur les populations et les sociétés du Soudan.

Par notre exploration critique du colonialisme égyptien au XIX^e siècle et ses impacts sur le monde rural soudanais, sur ses diverses populations autant sédentaires que nomades, serviles ou libres, ainsi que sur les systèmes d'organisations sociales, nous espérons aussi contribuer à fournir des clés de lectures aux analyses du monde ottoman. En nous penchant sur cet épisode oublié de la colonisation égyptienne au Soudan, nous souhaitons aussi, à notre façon, contribuer à l'historiographie de l'Empire ottoman. D'autres historiens illustres ont démontré le côté précurseur de Mehmet Ali Pasha en Égypte dans la réforme de l'armée, de la bureaucratie, des institutions scolaires, dans la modernisation de l'économie et des infrastructures. En montrant comment l'Égypte a agi comme pionnier dans le domaine du colonialisme, la conquête du Soudan arrivant en 1821, alors que les reconquêtes coloniales ottomanes sont plus tardives (Libye 1835, Yémen 1871), nous espérons quelque peu contribuer à mettre de l'avant la nature (tristement) pionnière du régime de Mehmet Ali Pasha au sein de l'Empire ottoman.

Nous entendons ici, par le terme d'agriculture, l'ensemble des pratiques humaines et environnementales vouées à la production de ressources autant végétales qu'animales. Nous entendons donc inclure dans notre analyse, en plus des éléments conventionnellement associés à l'agriculture (soit la production céréalière, maraîchère et fruitière), les pratiques et les produits de la sylviculture et du pastoralisme. Nous aurons donc une approche large et inclusive des pratiques agricoles pour tenter d'offrir une interprétation des transformations dans le monde agraire soudanais la plus complète possible.

Après avoir brossé un tableau du système agraire soudanais pré-conquête, on s'intéressera aux transformations du monde agricole soudanais entre l'arrivée égyptienne en 1821 et le début de la révolution mahdiste en 1881. Pourquoi n'avoir pas couvert cette dernière jusqu'en 1885, date de la chute de Khartoum et fin effective du contrôle égyptien sur le territoire ? Ce choix est justifiable

par trois raisons : premièrement, nous croyons alors que les perturbations liées à la révolution mahdiste affecteraient trop l'analyse puisque nous souhaitons observer les transformations liées exclusivement au colonialisme égyptien. Deuxièmement, à cause du conflit qui ravage le pays durant la période s'étendant de 1881 à 1885, la quasi-totalité des voyageurs européens quittera rapidement le territoire que nous étudions, réduisant d'autant les sources primaires en langues européennes. Troisièmement, la période comprise entre 1881 et 1885 est aussi celle d'un autre soulèvement, au Caire, cette fois : celui d'Orabi Pasha, une révolte qui précipite l'occupation britannique de l'Égypte à compter de 1882, et, conséquemment, une présence britannique de plus en plus affirmée au Soudan à compter de cette date un facteur compliquant d'autant le « moment colonial égyptien », objet de notre enquête.

Les limites géographiques de notre analyse sont celles du grand bassin hydrologique créé par les confluents du Nil blanc, du Nil bleu, de la Dinder, de la Rahad et de l'Atbara. Cette vaste plaine alluviale présente des conditions climatiques et hydrologiques similaires ainsi que de forts liens historiques, économiques et sociologiques. Au nord, nous nous arrêterons à la confluence des deux Nils au niveau de Khartoum et Halfaya (aujourd'hui le quartier nord de la capitale).

Pourquoi exclure le territoire soudanais compris entre la frontière égyptienne et Halfaya ? Premièrement, le contexte environnemental diffère largement : notre territoire d'étude reçoit juste assez de précipitation pour permettre l'agriculture alors que le territoire au nord est complètement désertique, au-delà des rives du Nil. Deuxièmement, l'agriculture y a déjà été couverte par l'historien norvégien Anders Bjørkelo dans son ouvrage *Prelude to the Mahdiyya: Peasants and Traders in the Shendi Region, 1821-1885*. Son analyse, qui propose davantage une histoire structuraliste et économique des sociétés riveraines, avance des hypothèses qui, croyons-nous, ne s'appliquent pas à l'ensemble du territoire soudanais. Premièrement, la géographie et l'hydrologie n'y sont pas les mêmes et, de plus, nous n'y verrons pas un effondrement total de l'agriculture, comme suggéré par Bjørkelo, mais plutôt une renaissance agraire sans précédent.

À l'est, nous proposons la rive occidentale du Nil blanc comme limite géographique : les régions du Kordofan et du Darfour possèdent leurs propres spécificités et mériteraient leurs propres analyses. De plus, inclure ces régions dans cette recherche l'alourdirait au point de la rendre indigeste.

La limite sud-ouest de notre étude est la plus floue, comme il n'existe aucune réelle frontière naturelle (fleuve, chaîne de montagnes ou collines) permettant une coupure claire et nette. Nous arrêterons donc notre étude aux plus importants avant-postes coloniaux de la région selon l'époque (Kaka et Fashoda). De plus, la région du bassin hydrologique du Nil blanc, couvrant aujourd'hui le Sud-Soudan, possède sa propre identité et surtout une historiographie distincte.

La frontière sud-est étant, quant à elle, beaucoup plus claire, nous arrêterons notre analyse au pied des Highlands éthiopiennes, correspondant aussi aux frontières actuelles entre l'Éthiopie et le Soudan. Les différences environnementales et culturelles expliquent ce choix.

À l'est, nous arrêterons notre analyse au pied des collines de la mer rouge. Bien que nous puissions intégrer le littoral soudanais à notre analyse, plusieurs éléments s'y opposent. Premièrement, ce territoire est sous contrôle ottoman, et non égyptien, jusqu'en 1865, donc exclu de notre sujet d'étude. Deuxièmement, le climat et l'hydrologie de ce territoire littoral diffèrent suffisamment du reste du Soudan oriental pour mériter sa propre analyse. Il faut aussi comprendre que malgré une certaine uniformité environnementale dans notre zone d'étude, centrée sur la péninsule du Gezira et la plaine du Soudan oriental, il y existe une diversité remarquable en termes de population.

Le Soudan de l'époque et l'actuel Soudan sont souvent décrits ou représentés comme étant peuplés majoritairement par des populations dites arabes. Il est vrai que dans notre zone d'étude, principalement au nord et à l'ouest, une bonne partie de la population s'identifie comme étant arabe, parle un dialecte arabe, professe principalement un islam sunnite et possède des repères culturels arabes. Il serait plus juste de se représenter cette population comme étant africaine et arabisée, un véritable pont culturel entre l'Afrique du Nord et celle subsaharienne. Ces populations arabisées sont autant sédentaires que nomades, dépendamment de l'accès à l'eau, et appartiennent, généralement, à un système tribal complexe. C'est lorsqu'on se déplace vers le sud que la situation commence à se complexifier. Il y a d'abord des tribus culturellement africaines, mais qui intègrent partiellement des éléments arabes (linguistiques et islamiques) comme les nomades Baggaras et Fulanis ainsi que les sédentaires Funjs et Bertas (dans le sud du Gezira). Encore plus au sud, on retrouve des nations africaines pratiquant encore leurs religions traditionnelles (variant de l'animisme à la vénération de la figure sacré du roi) vivant de l'agropastoralisme, comme les Shilluks et les Dinkas sur le Nil blanc et les Nubas du Nil bleu. Cet ensemble de populations

disparates est constamment en mouvement et les distinctions entre les groupes sont bien moins évidentes et fixes que les cartes ethnographiques nous le laissent croire. À cause de ce fait, ainsi qu'au manque fréquent de fiabilité quant à l'identification et la représentation de ces différents groupes dans les sources occidentales, nous tenterons d'éviter de centrer notre analyse sur la composante ethnique. Nous préférons donc, lorsque c'est possible, et ce, malgré que cela soit un anachronisme, aborder l'agriculture comme étant une expérience « soudanaise » commune. Malgré les différences religieuses, culturelles et linguistiques distinguant à l'époque ces différents peuples, l'expérience de la ruralité et de l'agriculture (ou du pastoralisme) est commune et transcende quelque peu les divisions.

Pour accomplir cette analyse de l'agriculture soudanaise sous occupation coloniale égyptienne, nous utiliserons comme matériel de recherche un corpus volumineux de récits de voyages occidentaux. Bien que nous concevons qu'il soit problématique d'utiliser ce type de sources dans un contexte africain et colonial, ces récits ont été retenus faute d'accès aux sources primaires en langues arabe et turque, l'auteur de cette analyse ne les maîtrisant pas. Ces sources dans des langues européennes beaucoup plus à notre portée (elles sont en anglais, français, italien, allemand, flamand et russe) permettent, de plus, grâce à leur numérisation, de pallier à l'impossibilité d'un terrain à l'heure actuelle. Ces récits, trop souvent teintés par une haine raciste et islamophobe, un dédain bourgeois pour la paysannerie et une conviction victorienne de supériorité morale et scientifique, ont au moins un avantage chronologique : les quatre-vingt-neuf sources compilées couvrent, de façon quasi totale, l'ensemble de la période entre 1821 et 1881. De plus, comme il y a une forte superposition géographique entre les récits, à cause des limitations du transport fluvial et caravanier, une analyse comparative entre les différentes sources s'en trouve grandement facilitée. Par ailleurs, les longues descriptions de paysages ruraux, particulièrement le long des cours d'eau, nous ouvrent une fenêtre sur le monde agricole qu'il nous serait quasi impossible de discerner via des documents fiscaux ou fonciers. Pour finir, ces récits de voyage nous offrent aussi une incroyable perspective occidentale sur le colonialisme (autant égyptien qu'europpéen), à l'aube du dépeçage du continent africain par l'Europe.

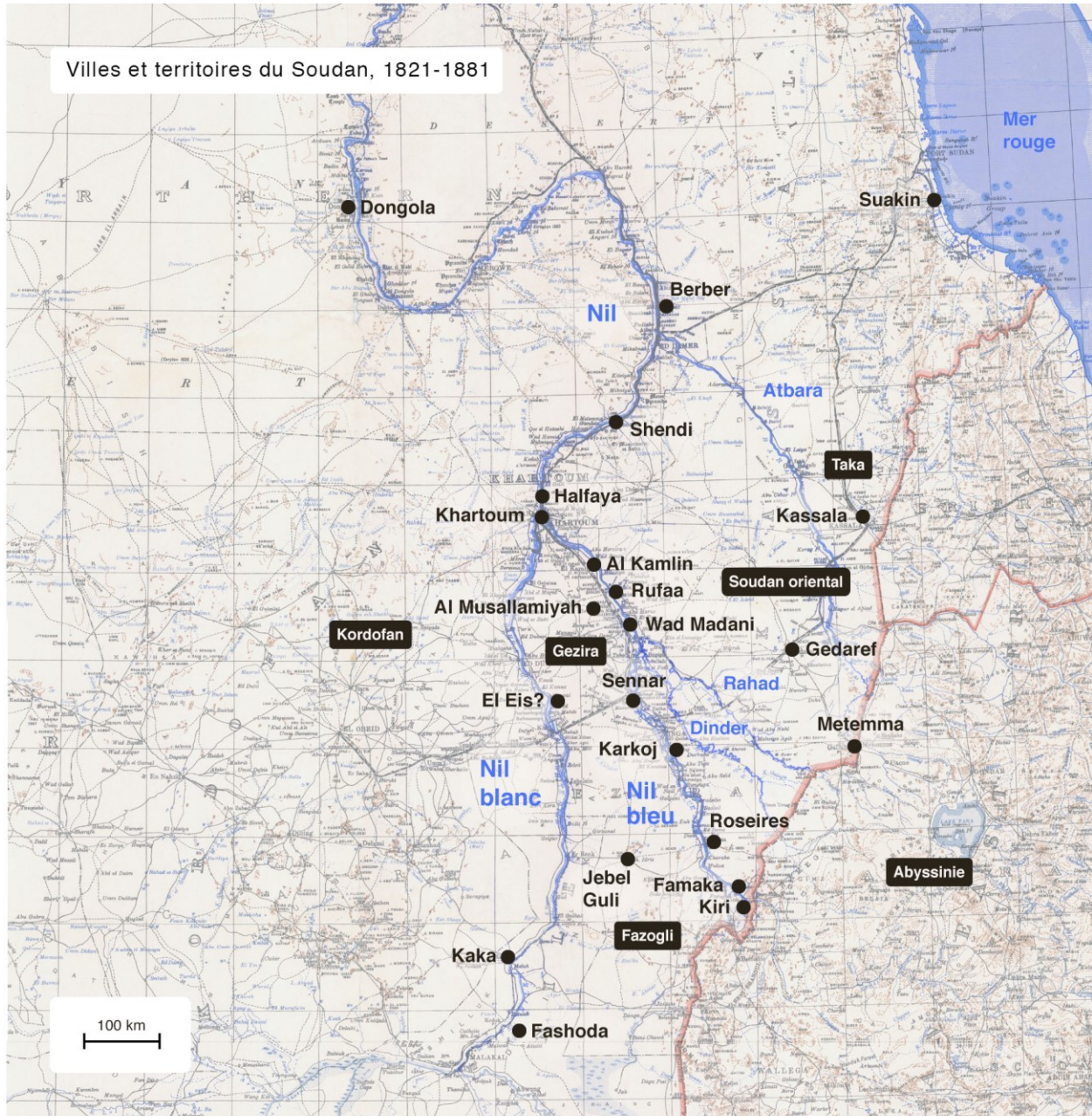
Accompagnant ce vaste ensemble de sources primaires nous avons aussi employé la littérature scientifique sur l'histoire du Soudan. Bien que celle-ci, à l'exception de l'étude précédemment mentionnée d'Anders Bjørkelo, ait complètement négligé la thématique de l'agriculture, ces sources secondaires n'en sont pas moins nécessaires pour comprendre les dynamiques économiques, politiques et sociales, autant au Soudan, qu'en Égypte, dans l'Empire ottoman que dans le marché international. Nous tenterons, en revanche, de circonscrire notre analyse à notre territoire à l'étude, car la macro-histoire tend à noyer, ou du moins obscurcir, la réalité paysanne.

Nous aborderons la question de l'agriculture au Soudan durant la période égyptienne en cinq chapitres. Le premier tentera d'explorer ce qu'était l'agriculture au Soudan avant 1821, durant la période du sultanat funj. Cette étape est nécessaire pour se créer une image du système agricole, de la société paysanne ainsi que de la mentalité agraire qui dominait la région du Gezira et du Soudan oriental. Notre second chapitre, de 1821 à 1826, couvrira les premières années de la colonisation égyptienne : la conquête, la répression et la destruction du modèle agricole traditionnel. Le troisième chapitre, de 1827 à 1844, abordera la mise en place et le rapide déclin du système agraire égyptien. Le quatrième chapitre couvrira la période de 1845 à 1861, marquée par un recul de l'implication du colonisateur dans la sphère de l'agriculture et une renaissance agraire faite par et pour les populations colonisées, mais sous un nouveau modèle. Le dernier chapitre, allant de 1862 à 1881, abordera l'apogée du nouveau système agricole soudanais au crépuscule de la colonisation égyptienne et à l'aube de la révolution mahdiste.

Cartes

Carte 1 : Villes et territoires du Soudan 1821-1881

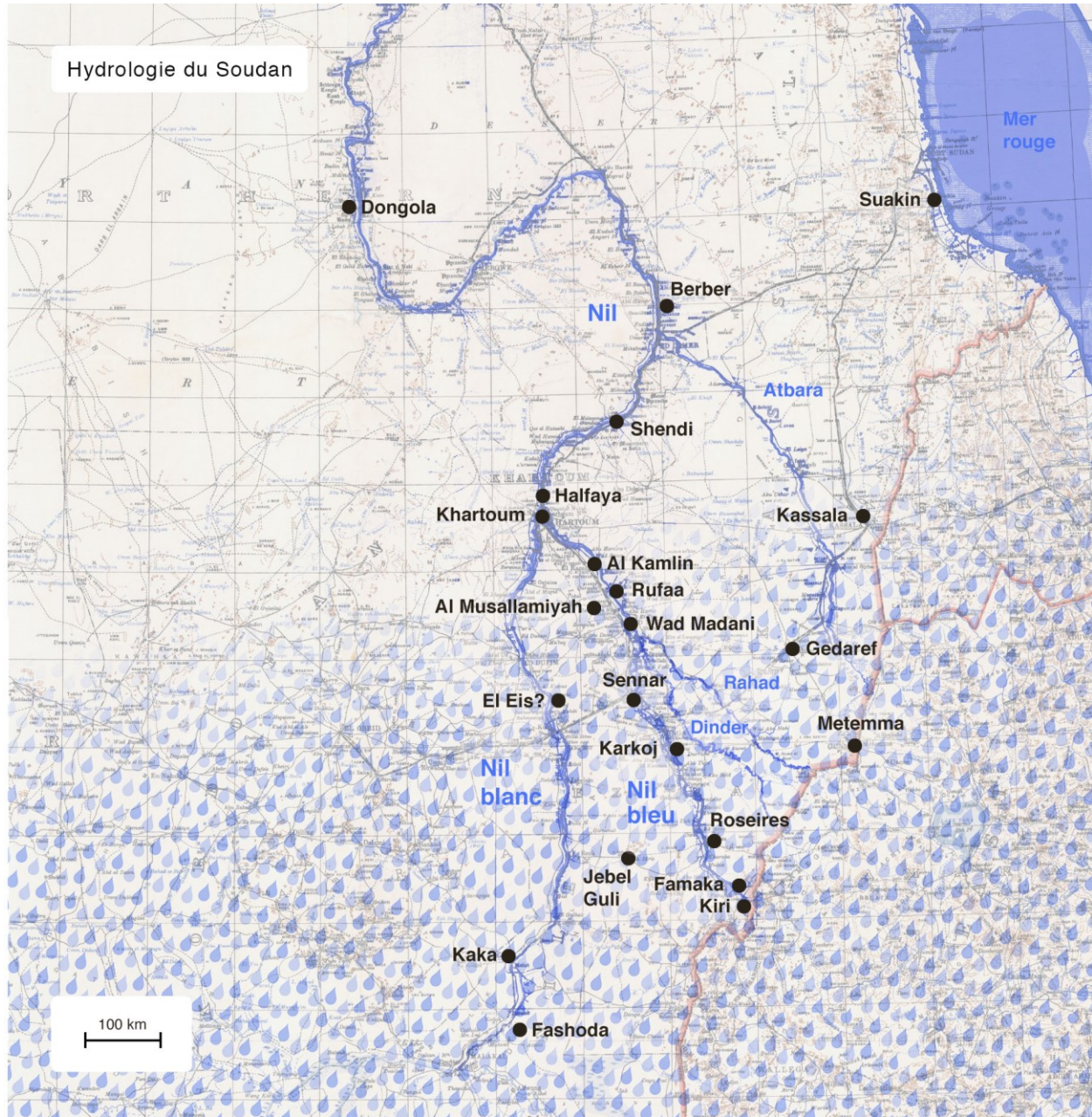
Les trois cartes ci-dessous ont été réalisées à partir de la quatrième édition de la carte *The Anglo-Egyptian Sudan* produite par le War Office en 1939. Tout le crédit pour leur réalisation va à Frédérique Beauchamp.



Territoires | ● Villes | Cours d'eau

Carte 2 : Limites théoriques des précipitations permettant l'agriculture

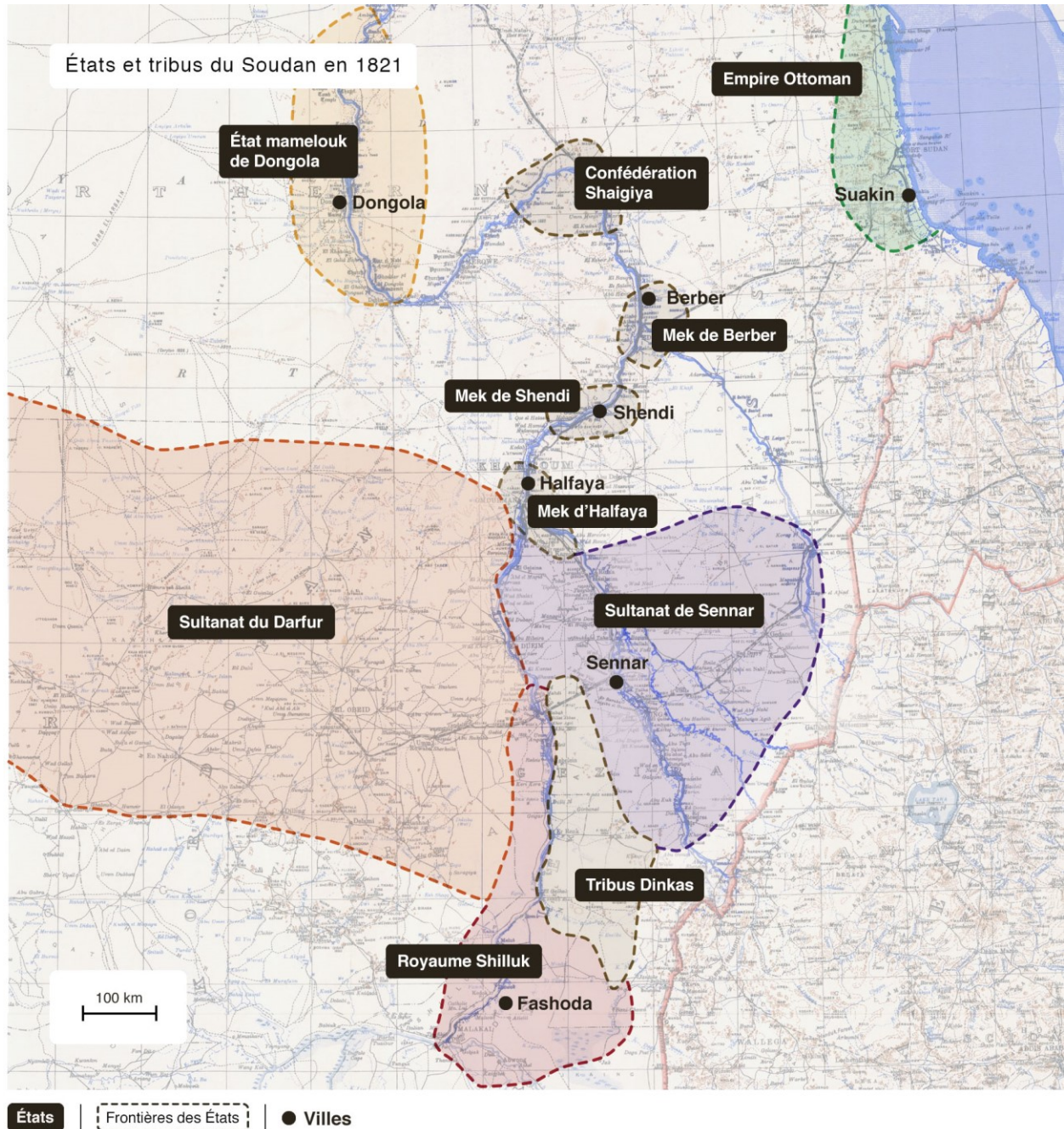
Montre la limite nord théorique des précipitations au Soudan. Plus on se dirige vers le sud, plus celles-ci deviennent importantes. Cette limite nord varie selon les années et les aléas du climat.



● Villes | Cours d'eau | Précipitations

Carte 3 : États et tribus du Soudan lors de la conquête en 1821

Représentation approximative des États principaux présents au moment de la conquête égyptienne. Cette carte se base sur les descriptions faites par les visiteurs européens durant l'expédition de 1821.



Chapitre 1 - La société agraire soudanaise précoloniale

Acteur décisif de transition entre la Nubie chrétienne médiévale et le Soudan musulman moderne, le sultanat des Funj, aussi connu sous le nom de sultanat de Sennar, du nom de sa capitale, fut un État intrinsèquement lié à la pratique de l'agriculture; et, via le contrôle de l'eau, des couloirs de transhumance et des réserves de grains, à la préservation de l'ordre social, auprès des populations autant sédentaires que nomades. Ainsi que nous chercherons à le montrer dans ce chapitre, ce lien s'explique par la structure sociale de l'État funj, dont l'esclave, le paysan libre, le noble et le souverain, contribue tous à des degrés divers, à la pratique agricole.

Le consensus historique actuel place la naissance de l'État funj vers 1504¹, mais ses origines sont toujours débattues. Une théorie que l'on doit à l'aventurier écossais James Bruce², décrit les Funjs comme étant des membres de la nation Shilluk ayant migré de l'actuel Soudan du Sud, après une laborieuse conquête, pour s'établir dans la région de Sennar³. Cette thèse est celle qui domine encore jusqu'à aujourd'hui. D'autres hypothèses, comme celle d'une migration venant du lac Tchad ou de l'actuelle Éthiopie, ou celle voulant que la désignation de Funj ne renvoie pas à une appartenance tribale, mais à une classe sociale, ont aussi été avancées⁴. Cette complexité et ce flou entourant l'origine du sultanat funj sont renforcés aussi par la rareté des sources européennes : seuls trois ouvrages existent, dont on peut confirmer réellement l'authenticité et la présence de l'auteur dans la région en question avant la conquête de 1821. Cette limitation nous force à employer des sources datant d'après l'arrivée égyptienne pour créer l'image la plus concrète. De plus, il faut noter que les sources européennes, sur lesquelles nous nous basons, ont un même grand défaut : leurs auteurs ont tous visité le sultanat lors de sa période de déclin et non à son apogée, soit entre 1701 et 1771. S'ajoutant à cela, la barrière linguistique nous limite aussi dans l'utilisation de sources plus locales, turcs ou égyptiennes. Il est donc difficile d'affirmer effectivement que les hypothèses qui seront présentées ici sont représentatives de la réalité agraire durant l'ensemble de

¹ Rex Seán O'Fahey et Jay Spaulding, *Kingdoms of the Sudan* (Londres: Routledge, 2017), 25.

² James Bruce (1730-1794) séjourna en Abyssinie en 1770, à la recherche de la source du Nil et passa par le sultanat de Sennar à son retour en 1771. Ses publications furent la Bible de tous les voyageurs qui lui succéderont dans le Soudan.

³ James Bruce, *Travels to Discover the Source of the Nile*, vol. VI à VIII (Édinbourg, 1804), 370-371.

⁴ Peter Malcom Holt et M. W. Daly, *A History of the Sudan from the Coming of Islam to the Present Day* (Londres, Longman, 2000), 22.

la période Funj ou simplement d'une monarchie qui s'effrite et d'une société en proie aux conflits et aux troubles. Les Shilluks menacent le sultanat de Sennar au sud, les Shaigiyas au nord, les Abyssiniens à l'est et les rébellions représentent une menace constante⁵. Comme la guerre dans cette région cible essentiellement les récoltes et les moyens de production agraires⁶, il est possible de suggérer que le déclin du sultanat a grandement affecté son agriculture. De plus, comme l'État Funj est en constante contraction tout au long du XVIII^e siècle et que le Soudan possède une diversité de climats et de zones hydrologiques, il existe donc en fait plusieurs réalités agraires distinctes à étudier.

Tout d'abord, il faut comprendre une réalité essentielle : le Soudan précolonial est une société essentiellement agraire. En dehors du centre urbain de Sennar, la quasi-totalité de la population vit d'élevage et/ou d'agriculture. Ce point est renforcé par le fait que, de façon rituelle, le monarque Funj lui-même est aussi un agriculteur. Celui-ci se devait de cultiver et d'ensemencer une parcelle de terre durant son règne (on ne sait pas si la pratique est un événement unique ou annuel) lui valant le surnom « d'homme des champs »⁷. De plus, certaines sources vont même jusqu'à suggérer que le nom de Badi, qui était commun chez les souverains de Sennar, signifiait littéralement laboureur⁸. Cette analyse apparaît dans les sources de façon relativement tardive, près d'un demi-siècle après la chute du sultanat, mais même si elle est erronée, elle reflète à quel point les Européens associent la monarchie Funj à la pratique de l'agriculture. Un royaume où même le souverain est directement lié à l'agriculture reflète à la fois l'importance de la pratique et sa prépondérance. Tenter de comprendre l'expérience agraire Funj est donc ce qui nous permettrait d'avoir une image la plus claire possible de la réalité de l'époque.

La société agraire précoloniale en est une à trois paliers sociétaux : celui du monarque et de la noblesse (constituant l'ensemble des grands propriétaires terriens), celui du paysan et celui de l'esclave. Jay Spaulding, qui s'est penché sur la question de la société funj, y voit un système essentiellement féodal⁹ : une monarchie qui distribue des fiefs, des esclaves et des serfs à ses vassaux en échange de tributs et de services militaires. Bien qu'il soit facile de comprendre le

⁵ William George Browne, *Travels in Africa, Egypt and Syria, from the Year 1792 to 1798* (Londres: T. Cadell et W. Davis, 1806), 196.

⁶ Bruce, *Travels*, 384.

⁷ Frédéric Cailliaud, *Voyage à Meröe, au Fleuve Blanc*, vol. 2 (Paris : Imprimerie Royale, 1826), 277.

⁸ Robert Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert von Barnim durch Nord-Ost-Afrika in den Jahren 1859 und 1860* (Berlin, Reimer, 1863), 518.

⁹ Jay Spaulding, *The Heroic Age of Sennar* (Trenton, Red Sea Press, 2007), 50-51.

raisonnement de Spaulding, surtout en considérant sa formation de médiéviste, ses conclusions et surtout l'utilisation du terme féodal nous semblent très problématiques. La réalité est beaucoup plus complexe que la simple transposition de ces catégories européenistes le laisse entendre. Explorons d'abord les trois grands rôles.

Le souverain Funj, tel que mentionné précédemment, est lui aussi directement lié au travail de la terre : sa pratique de l'agriculture relevant probablement du domaine rituel, sert à la fois à assurer la fécondité des récoltes et à montrer l'attachement de sa dynastie à la terre. Indirectement, il est aussi le propriétaire de toutes les terres arables et des pâturages de son royaume. Frédéric Cailliaud¹⁰, un naturaliste et minéralogiste français, l'exprime bien : « Toutes les terres appartiennent au roi, qui laisse aux cheikhs des villages le soin de les distribuer à ses sujets, de veiller aux récoltes, et de faire rentrer les contributions, qui se paient en suivant l'abondance des récoltes »¹¹. À ceci près que ce ne sont pas seulement les chefs de villages qui se voient attribuer des terres par le roi, mais aussi à son aristocratie (que ce soit des individus, des familles ou des tribus¹²), qui, elle, agisse en « gardien¹³» héréditaire. En échange de ces terres, le Sultan reçoit un tribut de *durra* (céréale de sorgho), de coton, de tabac, la loyauté ainsi que le support militaire de ses sujets. Sur ce point, il est vrai que le système funj semble être un modèle de transition entre un système clientéliste et féodal. Le souverain possède aussi de grands villages d'esclaves aux alentours de sa capitale Sennar¹⁴, ainsi qu'à l'intérieur de la péninsule, le long des voies migratoires de transhumance¹⁵ : le rôle, ainsi que le statut de ses esclaves seront élaborés plus loin.

La noblesse funj, entendue comme étant composée de grands propriétaires terriens possédant un droit héréditaire sur la terre et devant redevance au Sultan, est plus complexe que le simple cadre du féodalisme peut le laisser paraître. Les quelques documents juridiques funjs qui nous sont parvenus tendent à montrer un type de transmission féodale directe, le problème étant que les seules traductions existantes de ces documents sont le fait de Jay Spaulding, qui utilise une

¹⁰ Frédéric Cailliaud (1787-1869) accompagne l'expédition égyptienne au Soudan en 1821 pour évaluer et prospecter les mythiques gisements d'or du Fazogli. Comme Bruce, ses écrits marqueront énormément les générations suivantes d'aventuriers européens.

¹¹ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 290.

¹² Spaulding, *The Heroic Age*, 30.

¹³ Bruce, *Travels*, 348.

¹⁴ Bruce, *Travels*, 342.

¹⁵ Bruce, *Travels*, 384-385.

terminologie de médiéviste. Le terme de « grant »¹⁶, qu'il mobilise pour décrire le type de concession terrienne relève d'un cadre conceptuel féodal français et anglo-saxon. L'utilisation du terme sous-entend une possession directe de l'ensemble de la terre, des esclaves, des paysans libres et des nomades qui séjournent sur celle-ci¹⁷. Il serait plus juste de voir cette relation comme étant un droit de taxation, ainsi qu'une permission d'employer la population pour un système de corvée. De plus, les documents en question ont pour objectif de délimiter le territoire sous la juridiction de ces seigneurs plutôt que leurs pouvoirs ou responsabilités. En revanche, ce qui est clair dans ces textes c'est que les esclaves sont légués par le souverain au seigneur¹⁸ au même titre que la terre ; que les paysans sont libres ; et que leurs villages possèdent une juridiction distincte¹⁹. Mais qui sont ces seigneurs agraires ? Les sources européennes décrivent un ensemble complexe et hétéroclite : chef de village élu par les habitants²⁰, *fakirs* (homme religieux musulman, souvent ascète)²¹, communautés religieuses islamiques²², membres de la famille royale²³ et même des esclaves loyaux²⁴. Il serait plus juste de voir la structure sociopolitique du sultanat comme un assemblage hétérogène comprenant des grands domaines, des villages de paysans libres, des communautés religieuses autonomes et des colonies serviles : chaque ensemble ayant une structure spécifique. Il n'y a pas un seul mode de gouvernance agraire et rurale, mais bien plusieurs. On ne peut nier l'existence d'une forme de noblesse quasi semblable à celle traditionnellement associée au féodalisme - de grandes familles, issues d'une noblesse héréditaire, possédant leurs propres domaines avec des milliers d'esclaves et de dépendances - mais les sources européennes montrent une plus grande diversité dans la composition de cette noblesse agraire. Ces grands seigneurs, dits féodaux par Spaulding, sont fort probablement ce que lui-même qualifie de « seigneurs de guerres »²⁵ issus de l'affaiblissement du pouvoir central du sultanat, plutôt que des vassaux issus d'un système féodal conventionnel. D'un point de vue plus strictement agraire, que peut-on déduire du rôle de ces seigneurs agraires ? Les sources pointent vers un rôle important, mais négligé dans

¹⁶ Jay Spaulding et Muhammad Ibrāhīm Abū Salīm, *Public Documents from Sinnar* (East Lansing: Michigan State University Press, 1989), 153.

¹⁷ Spaulding et Ibrāhīm Abū Salīm, *Public Documents*, 153-154.

¹⁸ Spaulding et Ibrāhīm Abū Salīm, *Public Documents*, 154.

¹⁹ Spaulding et Ibrāhīm Abū Salīm, *Public Documents*, 212.

²⁰ John Petherick, *Egypt, the Sudan and Central Africa* (Édinbourg: Blackwood & Sons, 1861), 129.

²¹ Bruce, James, *Op. cit.* p. 413.

²² Spaulding et Ibrāhīm Abū Salīm, *Public Documents*, 85.

²³ Karl Richard Lepsius, *Letters from Egypt, Ethiopia and the peninsula of Sinai* (Londres: Henry G. Bohn, 1852), 177.

²⁴ Bruce, *Travels*, 301.

²⁵ Spaulding, *The Heroic Age*, 111.

l'historiographie, de mobilisation de la population rurale, via le système de corvées, dans des projets d'infrastructures agraires. Deux types de projets sont souvent mentionnés : la construction de greniers à grains à usage unique (nommés *matamores* par Bruce²⁶) et de grands réservoirs d'eau dans les zones pluviales. Il est important de s'arrêter sur ces deux types de construction, car ils reflètent de façon intéressante la mentalité agricole et économique de la société funj. Tout d'abord les greniers à céréales : des puits peu profonds, enduits d'argile, sont creusés à même le sol, pour enfouir le grain, puis sont scellés d'un petit dôme. Ces réserves sont enfouies lorsque les récoltes ont été bonnes (et le prix du grain étant donc bas) et seront déterrées en cas de disettes ou de prix trop élevé²⁷. Alfred Edmund Brehm²⁸, zoologiste allemand, décrit ces greniers aux dimensions assez impressionnantes : un diamètre entre trois et six mètres et une profondeur généralement du double²⁹. Selon lui, compte tenu du climat aride du Soudan, les grains pouvaient être conservés pendant plusieurs années³⁰. La pratique de préservation de grains au long terme est intrinsèquement liée au climat (les périodes de sécheresse peuvent s'échelonner sur plusieurs années) ainsi qu'à une vision de l'agriculture comme acte de subsistance (le but étant de conserver le prix du grain à un niveau bas et stable et donc de garantir la paix sociale). La stabilité alimentaire est donc priorisée au détriment d'une potentielle pratique commerciale spéculative. Ces greniers demandent un labour organisé, le plus souvent sous la direction du seigneur local dont le prestige est étroitement lié à la quantité de greniers (et donc de grains) qu'il possède³¹. Le seigneur prospère est donc celui qui conserve le grain, non celui qui le commercialise. Un autre type de projet, encore plus exigeant en main d'œuvre, est le réservoir d'eau – lors de la construction mais aussi au long terme, à cause de l'entretien. Bruce est impressionné par ce qu'il qualifie d'excavations « prodigieuses »³². Ces larges citernes recueillent l'eau de pluie durant le *kharij*³³, captant les

²⁶ Bruce, *Travels*, 348. Le terme de *matamores* est particulier et est peut-être une erreur de compréhension de la part de Bruce. L'utilisation continue du mot dans la littérature de voyage européenne au Soudan est probablement due au fait que l'œuvre de Bruce ait été presque universellement lue par les voyageurs plutôt qu'à l'existence réelle du terme.

²⁷ Bruce, *Travels*, 384.

²⁸ Alfred Edmund Brehm (1829-1884) séjourna au Soudan lors d'un long voyage en Afrique entre 1847 et 1852. Bien que celui-ci décrit la pratique des greniers à grains plus de vingt ans après la conquête égyptienne, sa description est la plus complète et la plus détaillée. Il semblerait au reste que les techniques de fabrication n'aient pas changé contrairement au contexte.

²⁹ Edmund Alfred Brehm, *Reiseskizzen aus Nord-Ost-Afrika*, vol. 2 (Jena: Mauke, 1855), 206.

³⁰ Brehm, *Nord-Ost-Afrika vol.2*, 207.

³¹ Bruce, *Travels*, 348.

³² Bruce, *Travels*, 384.

³³ Saison des pluies au Soudan, généralement autour de juin à septembre. Les fortes précipitations permettant une agriculture soutenue sont limitées aux contrées au sud d'Al-Kamlin. Entre Khartoum et Al-Kamlin les précipitations ne sont pas assez constantes que l'agriculture, qui dépend alors de l'irrigation.

précipitations qui se seraient autrement écoulées vers les rivières ou simplement évaporées. Ces étendues d'eau artificielles avantagent les agriculteurs en leur donnant accès à une source d'eau quasi permanente (l'utilisation de *saqiya*³⁴ étant à l'époque presque inexistante au cœur du royaume de Sennar)³⁵. Elles servaient aussi aux bergers lors de leur transhumance vers le nord avant le *kharij*³⁶, permettant d'abreuver leur bétail en chemin. En même temps, elle offrait au seigneur un contrôle effectif des populations nomades en forçant celle-ci à s'arrêter à leurs réservoirs, et de facto, contrôlant leurs déplacements pour plus facilement les taxer. Le sultanat de Sennar possédait donc, en plus d'un ingénieux système hydrologique, un moyen efficace de contrôle sur les populations nomades. La construction de ces réservoirs semble être, selon les preuves archéologiques, une pratique héritée des anciens royaumes nubiens médiévaux³⁷. Ces imposants chantiers exigent, on l'a dit, un entretien constant et important, dû à l'ensablement naturel : sans autorité communautaire ou seigneuriale pour organiser l'entretien, ce système est rapidement mis à mal. Une version plus petite de ces réservoirs existait pour desservir une ou quelques familles ainsi que leurs animaux³⁸. D'autres grands projets hydrologiques agraires d'ampleur ont peut-être également existé : Cailliaud, semblent identifier les traces d'un ancien canal prêt de la rivière Dinder³⁹. Cela dit, Il est le seul à l'identifier⁴⁰. S'il a jamais existé, ce canal, qui n'est clairement plus en fonction, était plus probablement le fruit de la période médiévale nubienne. Alors que Spaulding mettait l'accent sur un système de corvée basé sur l'exploitation des terres du seigneur⁴¹, nous croyons qu'il faut élargir cette notion. Le seigneur rural possédait une responsabilité de développer et d'entretenir l'infrastructure agraire, dont il s'acquittait en employant le labour dû par ses dépendances. Bien que ces développements favorisent le seigneur

³⁴ La *saqiya* est une roue à eau activée par un ou plusieurs bœufs, communément utilisés tout au long du Nil. Ce genre de machinerie agricole est complexe et appartient soit à un seigneur ou à une association communautaire de paysans. Dans notre zone d'étude, on les retrouve principalement, avant la conquête, entre Khartoum et Wad Madani. Dû à la présence de précipitation suffisamment abondante dans la région de Sennar, cette technologie ne s'est pas répandue. Les citernes étant probablement une alternative locale.

³⁵ Bruce, *Travels*, 426.

³⁶ Bruce, *Travels*, 426.

³⁷ L. S. Anderson, "Cisterns at Ibn Abbas Island." *Sudan Notes and Records* 22, no. 2, (1939): 279.

³⁸ Theodoro Krump et Jay Spaulding, *The Sudanese Travels of Theodoro Krump* (New-Jersey, Union, 2001), 319.

³⁹ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 225. Malgré que Cailliaud fût initié à l'archéologie égyptienne, son désir profond de lier l'histoire du Soudan à l'Égypte pharaonique a clairement pu affecter son jugement, tenté de trouver constamment des liens ou des preuves qui n'existaient peut-être pas. De fait, il est possible que Cailliaud ait imaginé un canal pour lier les pratiques agraires funj et égyptienne.

⁴⁰ Il faut noter aussi que les égyptologues, après la conquête, vont arrêter leurs recherches au niveau de la ville de Soba et ne s'aventureront jamais plus au sud. Le fait donc que Cailliaud ait été le seul à parler de ce canal ne représente donc pas entièrement une réfutation de son hypothèse.

⁴¹ Spaulding, *The Heroic Age*, 51.

en augmentant son prestige et ses revenus, ils avantageaient aussi ses agriculteurs et pasteurs en améliorant leur sécurité alimentaire et hydrique. La relation entre le seigneur et ses dépendances relève davantage du « donnant donnant » que le système féodal européen classique basé sur une relation oppressive et extractive. Mais qu'en est-il des agriculteurs ?

Société paysanne et pratique de l'esclavage

Le paysan soudanais précolonial est une figure quasi invisible des sources européennes, alors qu'en réalité il représente la majorité de la population. Deux éléments expliquent leur absence de sources. Premièrement, le problème est dû à la période durant laquelle les voyageurs visitent la contrée rurale. Dû aux rigueurs du climat durant le *kharif*, qui entraîne une explosion des épidémies⁴², le voyage se fait généralement durant la saison sèche. Ce fait crée une distorsion entre la réalité agraire et sa représentation, car les champs semblent dénudés, voire même abandonnés. Les descriptions de Theodoro Krump⁴³ sont exemplaires de cette déconnexion:

It is a pity that this land is not in the hands of the Christians, but rather in the clutch of the Nubians, who are given to nothing more than being lazy. It is certain beyond all doubt that the fertility of Italy is no match for that of this land, lying all barren and uncultivated. Without any difficulty one could cultivate all sorts of fruitful trees, grain, oil and wine in such a quantity that the fertility of the Funj kingdom could become a provisions magazine for many other lands.⁴⁴

Trois éléments ressortent de cette citation.

Premièrement, l'incompréhension de la plupart des voyageurs par rapport à la réalité locale. Krump passe dans la région en avril, avant même que le sol soit ensemencé, il est donc normal que la terre semble dénudée. S'il était passé quelques mois plus tard, le spectacle d'un vaste champ de *durra*, haut de deux à trois mètres, l'aurait probablement accueilli. Cette vision dissonante entre l'aspect désertique des paysages de la saison sèche et la réalité luxuriante durant et après les pluies

⁴² Bruce, *Travels*, 381.

⁴³Theodoro Krump (1660-1724) est un moine franciscain d'origine bavaroise qui accompagna l'expédition franciscaine vers l'Abyssinie en 1702 en réponse à la tentative jésuite rivale en 1701. Ses confrères et lui-même séjournèrent brièvement à Sennar en route.

⁴⁴ Krump et Spaulding, *Sudanese Travels*, 267.

demeurera une constante dans les écrits européens dépendamment de la durée de leurs séjours. Le paysan, absent durant cette période, car il s'adonne à une seconde occupation (une réalité que nous approfondirons plus loin) devient alors invisible.

Deuxièmement, vient le stéréotype du soudanais paresseux qui reviendra constamment lui aussi. Le peu de fois où le paysan apparaît dans les sources européennes, il l'est comme une figure de dérision : pauvre, oisif, sans ingéniosité ou initiative. Cette vision, dont nous dirions aujourd'hui qu'elle est étroitement liée à une perception classiste, raciste et islamophobe, invisibilise le paysan par le mépris et/ou l'indifférence de son observateur qui participe à l'édification de ce qu'Edward Said nommera l'Orientalisme.

Le dernier point en lien avec cette citation de Krump est la réalisation de l'énorme potentiel de production agricole du Soudan, une réalisation qui est toujours d'actualité. Les quelques Européens qui se penchent sur l'agriculture soudanaise voient rarement la réalité présente, mais laissent plutôt aller leur imagination sur le potentiel de la terre si elle était en de meilleures mains : soit celles de l'homme blanc et/ou de ses nations. Cette méthode d'analyse de l'agriculture basée sur le potentiel futur omet par nature le présent et encore une fois rend invisible la figure du paysan, actuel occupant de la terre.

Finalement, il y a aussi un autre élément qui affecte cette analyse : le royaume de Sennar n'était qu'un arrêt pour tous les voyageurs pré-conquête. L'Abyssinie ou l'Égypte était l'ultime destination. Cette section de leurs parcours était donc souvent plus courte que celle accordée à l'objet de leur convoitise. Du peu que nous savons par les sources, il est quand même possible de faire ressortir certains éléments particulièrement intéressants sur ce qu'était la paysannerie soudanaise durant la période funj. Les sources ont tendance à réduire le paysan soudanais à un simple cultivateur de subsistance et dont le quasi unique produit est le *durra*. Cette vision réductrice et minimaliste s'est malheureusement transmise dans et par l'historiographie⁴⁵. Les deux éléments centraux de cet argument sont en effet trompeurs : premièrement, le paysan soudanais n'occupe pas, durant l'année, exclusivement le rôle de cultivateur. Deuxièmement, l'association quasi exclusive de la pratique de l'agriculture de subsistance soudanaise au *durra* ne reflète pas la réalité agraire et tend à minimiser l'incroyable plante qu'est le sorgho. Nous

⁴⁵ Anders Bjørkelo, *Prelude to the Mahdiyya: Peasants and Traders in the Shendi Region, 1821-1885* (Cambridge, Cambridge University Press, 1989), 53.

reviendrons au *durra* lorsque nous aborderons la question de la production ; pour l’instant, concentrons-nous sur la versatilité des rôles chez le paysan soudanais pré colonial. Sans la présence de systèmes d’irrigation complexes (*saqiya*, canaux, digues et barrages), l’agriculture, au cœur du royaume funj, est limitée dans le temps (mars à octobre) ou aux berges moins escarpées et aux îles éphémères du Nil. Les réservoirs n’offrant pas une quantité suffisamment massive et constante pour assurer une agriculture à grande échelle, permettent, en revanche, l’entretien des jardins et potagers. Ces limitations temporelles, climatiques et hydriques, créent une longue période dans l’année où le paysan peut et doit se dédier à une pratique ou métier pour s’assurer un revenu. Dépendamment de la localisation géographique, de la culture et des ressources environnantes, il existe une multitude d’alternatives d’occupations temporaires. Après la saison des pluies, les paysans de la région d’Halfaya (actuellement dans la banlieue nord de Khartoum) devenaient mineurs de sel⁴⁶. Ceux des tribus arabes du Nil blanc s’adonnent à la pêche⁴⁷ et au transport des marchandises des caravanes entre les deux rives du fleuve. Plus bas, sur le même cours d’eau, les paysans Shilluks remontent le Nil, de façon saisonnière, et s’établissent sur les îles : de là, ils pêchent, chassent l’hippopotame, récoltent le miel sauvage⁴⁸ et se lancent dans des razzias de bétail contre les populations arabes environnantes⁴⁹. Leurs voisins Dinkas, eux, servent d’auxiliaires militaires pour les nobles funjs du sud du royaume⁵⁰. Les agriculteurs du Nil bleu et des régions alentour se convertissent en marchands (tant fixes que itinérants)⁵¹ et en artisans (principalement comme potiers, cordonniers, charpentiers et forgerons). Dans le Fazogli, l’agriculteur devient mineur d’or après la récolte⁵². On comprend donc que le paysan soudanais occupe une multitude d’autres rôles lorsqu’il n’est pas à son champ : le paysan n’est pas exclusivement un cultivateur. Cette réalité est essentielle pour comprendre comment la paysannerie soudanaise évoluera avec l’arrivée du colonisateur égyptien.

Jusqu’ici, à cause du biais de nos sources, notre propos s’est focalisé sur la population paysanne masculine. Quoiqu’il en soit, nous nous devons de poser la question du rôle de la paysanne.

⁴⁶ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 195-196.

⁴⁷ Frédéric Cailliaud, *Voyage à Meröe, au Fleuve Blanc*, vol. 3 (Paris : Imprimerie Royale, 1826), 94-95.

⁴⁸ Maurice Adolphe Linant De Bellefond, *Journal of a Voyage on the Bahr-Abiad or White Nile, with Some General Notes on That River* (Oxford, Oxford University, 1828), 13.

⁴⁹ De Bellefond, *Journal of a Voyage*, 7.

⁵⁰ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.3*, 84-85.

⁵¹ Bjørkelo, *Prelude*, 54.

⁵² Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.3*, 18-19.

Contrairement aux régions du Nil situées au nord de notre champ d'études, où la séclusion féminine avait commencé, au XVIII^e siècle, à prendre de l'ampleur⁵³, la femme paysanne du royaume funj participe également aux travaux des champs⁵⁴. Sa participation semble par contre avoir été limitée par son devoir de moudre le grain de *durra* pour faire du pain. Le grain est moulu à la main avec une pierre : une pratique qui demande un effort significatif de plusieurs heures pour les besoins d'une petite famille⁵⁵. Bien qu'il ne soit pas mentionné dans les sources, il est fort probable que la responsabilité de l'entretien du potager/jardin ait été une tâche féminine, surtout durant l'absence du mari. Autrement, lorsque la paysanne soudanaise ne s'adonne pas aux tâches précédemment mentionnées elle pratique l'artisanat : principalement, le travail du coton et la fabrication de produits issue du tissage des fibres de palmier. Cette pratique artisanale sert principalement à la consommation domestique. Une production à but commerciale est aussi mentionnée par Bruce⁵⁶, mais par manque d'information, il est relativement difficile d'approfondir davantage le sujet. Est-ce que la pratique décrite est une réalité exclusive des villes soudanaises ? Est-ce une pratique collective et liée au travail des femmes ? Fort probablement, mais cela reste, au mieux, spéculatif. Un dernier élément auquel il nous faut nous attarder est l'aspect communautaire de la vie paysanne soudanaise. L'agriculture et les travaux liés à celle-ci sont pratiqués par la famille élargie, voire même par section du village⁵⁷. Les animaux d'élevages, les outils agricoles et même le purin (comme engrais) relèvent d'un système complexe alliant à la fois propriété privée et responsabilité collective⁵⁸. Le monde paysan soudanais pré-conquête était marqué par ce système complexe : paysan et paysanne occupaient de multiples rôles en dehors de celui de cultivateurs de subsistance. De plus, on assiste à une situation de relations de réciprocité entre le paysan, sa famille élargie, sa communauté et son seigneur quant aux travaux des champs et à l'entretien de l'infrastructure agraire. Une partie substantielle de la population rurale n'est pas, quant à elle, confinée à la vie de village et pratique l'agriculture en mouvement.

La pratique de l'agropastoralisme, soit une pratique combinée de l'élevage et de l'agriculture, était fort importante dans le Soudan précolonial. Cette pratique prédominait dans les vastes plaines du Gezira, sur les rives du Nil blanc et entre le Nil bleu et l'Atbara. Il semble par contre que le degré

⁵³ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.3*, 55.

⁵⁴ Bruce, *Travels*, 423.

⁵⁵ George Bethune, *A Narrative of the Expedition to Dongola and Sennaar* (Boston, Wells and Lilly, 1823), 119.

⁵⁶ Bruce, *Travels*, 423.

⁵⁷ Leif O. Manger, *Communal Labour in the Sudan*, Bergen, (Bergen University Press, 1983), 3-5.

⁵⁸ Bjørkelo, *Prelude*, 58.

d'importance de l'agriculture variait selon les régions. Cette pratique est intrinsèquement liée au nomadisme, ainsi qu'au cycle saisonnier du *kharif* et à l'apparition de la mouche Tsé Tsé. Sur les rives inondables du Fleuve blanc, la pratique consistait à planter du *durra* ou du *dokhn* (millet perlé) en chemin, durant la transhumance, et de revenir les récolter lors du retour vers le sud⁵⁹. Une autre pratique décrite dans les collines séparant l'Abyssinie du Soudan oriental est celle d'une division du travail : la population du village se sépare en deux groupes, l'un accomplit la transhumance et l'autre cultive, dans les villages, des plantes fourragères et céréalières pour le retour du cheptel en automne⁶⁰. Cette pratique de l'agriculture est symbiotique avec l'élevage : les plantes cultivées serviront à la fois à nourrir les bergers, mais aussi le bétail lors de la longue saison sèche. Cette pratique de l'agropastoralisme semble avoir été complémentaire à celle de l'agriculture traditionnelle : Spaulding atteste qu'il existait relativement peu de conflits dans ces plaines entre pastoraux et agriculteurs migrants, les plaines étant assez vastes pour accommoder les besoins de tous⁶¹. Cette relation complémentaire était elle-même liée à une division des tâches entre les deux types de population. Les nomades avaient le privilège d'exploiter et de commercialiser les produits de la forêt et de la plaine sauvage : viandes⁶² (autruches, gazelles, girafes, éléphants, etc.), fruits, plantes médicinales, miel et gomme arabique⁶³. Dans cet échange, les populations nomades pouvaient s'assurer de recevoir du *durra* et des produits artisanaux. La structure même du sultanat de Sennar semble être orientée dans l'optique d'une relation commerciale et de contrôle de ses populations nomades. Nous en avons vu un exemple dans la construction de réservoirs d'eau et l'établissement de garnisons royales pour contrôler la transhumance, mais à plus large échelle la position même de la capitale semble jouer un rôle. La localisation géographique de Sennar, pour capitale, était source de questionnement pour les voyageurs et les autorités coloniales : pourquoi placer une ville d'une si grande importance dans un espace où règne les maladies et les mouches durant le *kharif*? Il est fort probable que l'une des raisons soit de contrôler efficacement le flux migratoire nord-sud lors de la transhumance dans la péninsule du Gezira. Cette population, chevauchant le monde de l'agriculture et celui du pastoralisme est particulièrement intéressante, car elle agit comme un pont entre l'univers du

⁵⁹ George Thibaut, *Expédition à la recherche des sources du Nil* (Paris : Arthus Bertrand, 1856), 14.

⁶⁰ Bruce, *Travels*, 338.

⁶¹ Spaulding, *The Heroic Age*, 57-59.

⁶² Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.3*, 82.

⁶³ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 295.

nomadisme et du sédentarisme. De plus, cette population paysanne jouera un rôle extrêmement important durant la période coloniale.

Quoiqu'il soit difficilement quantifiable, un autre segment non négligeable de la population paysanne vit en situation de servilité et doit être ici abordé avant tout. Le débat sur la question de l'esclavage est épineux dans l'historiographie soudanaise : il n'existe réellement aucun consensus sur le rôle et le statut servile et toutes les hypothèses semblent limitées par la zone géographique à l'étude. Dans une vision plus englobante, Robert O. Collins montre un assemblage hétéroclite de rôles pour les esclaves masculins de la période funj, allant de laboureur, à domestique, mineur ou soldat⁶⁴. Selon l'auteur, et ce que les sources européennes laissent entendre aussi, la pratique de l'esclavage est le privilège de l'élite de la société : riches marchands, nobles et surtout de la monarchie⁶⁵. Mohammed Ibrahim Nugud acquiesce lui aussi à cette théorie, selon laquelle l'esclavage est la prérogative de la noblesse, en mettant l'accent en particulier sur la générale inaccessibilité de la pratique, dû au coût élevé d'achat et d'entretien d'un esclave, pour un petit et moyen paysan⁶⁶. Les deux historiens s'entendent aussi pour décrire une participation active des esclaves dans le domaine agricole, principalement dans l'expansion des terres cultivables dans les plaines intérieures et la production de surplus significatif⁶⁷ pour leurs propriétaires. Nous croyons par contre qu'un bémol est de rigueur quant au rôle primaire de ces esclaves. En effet, il est facile d'arriver à la conclusion hâtive, lorsqu'on additionne les faits, que : esclaves + contexte agraire = agriculture servile. Or, lorsqu'on se rappelle de l'existence de rôles multiples pour un seul individu, cette simple équation devient douteuse. Oui, les esclaves sont décrits comme pratiquant l'agriculture, mais cela fait-il d'eux automatiquement une main-d'œuvre agraire servile au service d'un système de plantation ? Retournons aux sources pour répondre à ce questionnement : James Bruce est celui qui a de loin le mieux décrit la situation des esclaves ruraux des alentours de Sennar. Ses descriptions, que Giovanni Battista Brocchi⁶⁸ semble trouver trop flatteuses⁶⁹, sont, de loin, les plus complètes comparées aux autres sources, car Bruce a pris le temps de séjourner auprès

⁶⁴ Robert O. Collins, "Slavery in the Sudan in History" *Slavery & Abolition*, 30, no.3, (1999): 74.

⁶⁵ Collins, "Slavery in the Sudan", 74.

⁶⁶ Mohamed Ibrahim Nugud, *Slavery in the Sudan: History, Documents, and Commentary* (New-York: Palgrave McMillan, 2013), 46.

⁶⁷ Nugud, *Documents and Commentary*, 46-47.

⁶⁸ Giovanni Battista Brocchi (1772-1826) fut un éminent et influent naturaliste et minéralogiste italien : ses idées influencèrent même Charles Darwin. Il séjourna au Soudan durant la période critique de 1825-1826 pour étudier la minéralogie du pays. Comme de nombreux Européens à venir, il mourut de maladie à Khartoum.

⁶⁹ Giovanni Battista Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, vol.5 (Milan : Bassano, 1846), 543.

d'eux et d'interagir avec cette population. Bruce décrit un système où des milliers esclaves⁷⁰ (autour de Sennar du moins) occupent un ensemble de villages entourant la ville dans un rayon de six à huit kilomètres⁷¹. Ils appartiennent à une population distincte, dite Nuba⁷², et pratique, sous la protection du souverain⁷³, une religion considérée comme païenne⁷⁴. Ils sont avant tout des soldats au service du Sultan qui leur offre des terres, des outils et des armes en échange de leurs services⁷⁵. Cette pratique qui consiste à établir des colonies d'esclaves dans les vastes plaines entourant la capitale daterait du règne de Badi II (1644-1681) et culminerait jusqu'au règne de Badi IV (1724-1762)⁷⁶. Cette initiative royale aurait été créée dans l'optique de s'émanciper du besoin de s'appuyer sur les troupes privées de ses nobles⁷⁷ en formant une force exclusivement loyale au sultan. Cette pratique possède énormément de parallèles avec le système des mamelouks en Égypte, des ghulams en Perse et des Abid al-Bukhari au Maroc : des soldats-esclaves importés de l'étranger, appartenant à un corps prestigieux et loyal seulement au souverain. Le système funj s'en distingue, par contre, en n'obligeant pas ses esclaves-soldats à se convertir à l'Islam⁷⁸ et semble compter davantage sur une reproduction naturelle de cette population plutôt qu'une importation continue. La pratique semble, après avoir été initialement exclusive à la royauté, s'être répandue à travers toute la noblesse terrienne vers la fin du sultanat⁷⁹. Le rôle de ces soldats-esclaves est source de débat : Paul E. Lovejoy considère leur pouvoir militaire comme marginale et pointe leur productivité agricole comme principal bénéfice⁸⁰. Selon lui, une dizaine de milliers de soldats-esclaves armés de lances est inefficace dans le système martial équestre de l'époque⁸¹. Cette notion nous semble fallacieuse, surtout lorsque l'on prend en compte l'absence quasi totale d'armes à feu dans la région : minimiser alors la puissance d'une armée de cette taille en

⁷⁰ Bruce les estime à 12 000 à 14 000 hommes, une estimation peu fiable, mais qui indique un grand nombre d'esclaves.

⁷¹ Bruce, *Travels*, 342.

⁷² Le terme Nuba employé par Bruce est quelque peu flou. Actuellement, Nuba désigne un ensemble de groupes distincts habitant les monts Nuba au sud du Kordofan. Dans son ouvrage, Bruce désigne pourtant l'origine de ses esclaves comme étant les contrées du Fazogli, du Dyre et du Tegla. Tegla est peut-être une confusion avec le nom taqali qui se trouve dans les monts Nuba. Il est possible que l'appellation Nuba soit devenue synonyme d'esclave d'où l'apparence d'une confusion géographique.

⁷³ Bruce affirme que les prêtres païens des esclaves nubas recevaient un salaire de la part du souverain funj.

⁷⁴ Bruce, *Travels*, 343.

⁷⁵ Bruce, *Travels*, 342-343.

⁷⁶ Holt et Daly, *History of the Sudan*, 29.

⁷⁷ Holt et Daly, *History of the Sudan*, 29.

⁷⁸ Bruce, *Travels*, 343.

⁷⁹ Jay Spaulding, "Slavery, Land Tenure and Social Class in the Northern Turkish Sudan." *The International Journal of African Historical Studies* 15, no. 1, (1982): 8.

⁸⁰ Paul E. Lovejoy, *Transformations in Slavery* (Cambridge: Cambridge University Press, 2011), 113.

⁸¹ Lovejoy, *Transformations in Slavery*, 113.

complément de la fameuse Cavalerie noire du Sultan⁸² est problématique. Il est fort probable que Lovejoy, dans une volonté de créer une vision uniforme du système servile des royaumes de la savane africaine, ait minimisé l'importance militaire dans le sultanat funj de ces esclaves-soldats. Il est indéniable que le souverain ait profité de la production agraire de ses dépendances directes, mais de là à affirmer que cela était leur rôle principal contredit les sources. Bruce les décrit davantage comme une fortification humaine protégeant Sennar⁸³. Cette image reflète une réalité importante de la capitale : elle ne possède pas de réelles fortifications ! La plaine entourant la ville est dépourvue de pierres de la qualité nécessaire à la construction d'un bastion. De plus, les ressources nécessaires à la création d'une palissade de bois ou de briques cuites serait exorbitante. Quant à un mur en terre crue, le *kharif* l'anéantirait en une saison. Ce réseau de colonies de soldats-esclaves agit donc comme ce qu'on qualifierait maintenant de « défense en profondeur » : ralentir l'ennemi plutôt que le stopper. Ces esclaves sont des soldats avant tout, l'agriculture est leur moyen de la subsistance (comme la majorité des Soudanais) et les terres qui leur sont allouées sont là pour garantir leur loyauté et les enraciner dans la région⁸⁴. De plus, cette population traditionnellement liée à l'agriculture servile ne devrait pas être perçue comme un groupe sans pouvoir et opprimé mais comme une population qui détient un prestige et une place importante par son statut martial. Bruce décrit l'esclavage de cette façon:

It does not seem to me that they should pride themselves in being free citizens, because the first tittle of nobility in this country is that of a slave; indeed there is no other. Upon any appearance of you undervaluing a man at Sennaar, he instantly asks you if you know who he is? If you don't know that he is a slave? In the same aristocratical arrogance, as would be said in England upon an altercation, do you know to whom you are speaking? Do you know that I am a peer? All titles and dignities are undervalued, and precarious, unless in the hands of one who is a slave. Slavery in Sennaar is the only true nobility⁸⁵.

Cette citation, même si elle est clairement exagérée pour choquer le lecteur anglais, évoque quand même un statut de l'esclave plus proche du mamelouk que du simple laboureur servile. De plus, on peut aussi entrevoir la puissance politique de ce pan de la société funj. William George Brown⁸⁶,

⁸² Collins, *Slavery in the Sudan*, 74.

⁸³ Bruce, *Travels*, 344.

⁸⁴ Bruce, *Travels*, 343-344.

⁸⁵ Bruce, *Travels*, 372.

⁸⁶ William George Brown (1768-1813) est un voyageur anglais qui, inspiré par la récente publication du récit de James Bruce, décide de se lancer dans l'exploration du continent africain. Forcé plusieurs fois de modifier son itinéraire, dû à des conflits locaux, il restera détenu au Dar Fur et n'atteindra jamais le sultanat de Sennar.

doit annuler son voyage vers le sultanat en raison d'une violente révolte des soldats-esclaves⁸⁷. Ceux-ci se seraient révoltés en raison de la destitution, et, subséquemment, de l'assassinat de leur souverain⁸⁸. Cette information n'est pas le fruit d'une observation, mais plutôt de rumeurs transportées via les caravanes ; il faut donc rester sceptique par rapport à cette affirmation. Elle reflète bien, par contre, l'instabilité régnant à la fin du Sultanat, ainsi que le pouvoir que pouvaient exercer les soldats-esclaves. En conclusion, un grand nombre d'esclaves funj sont des soldats qui pratiquent l'agriculture et non des agriculteurs qui deviennent des soldats en temps de guerre. Il ne faut pas, par contre, nier la présence de nombreux esclaves (surtout des femmes) dans d'autres rôles : domestiques, concubines, nourrices, administratrices, etc. Le système agraire soudanais sous la période funj n'est donc pas exactement basé sur l'esclavage : l'esclave n'en constitue pas le socle, mais un participant actif, avec le paysan libre, dans la production de nombreuses céréales, légumes et végétaux.

Agriculture et élevage : la production agraire funj

L'agriculture soudanaise pré-conquête, trop souvent simplifiée comme étant dominée par la simple culture du sorgho *durra*, mérite d'être davantage élaborée. Attardons-nous tout d'abord au *durra*, qui mérite plus que d'être perçu comme une simple céréale primitive, indigne du standard européen civilisé et moderne basé sur le blé, l'orge et l'avoine. En réalité, le sorgho est un petit miracle du monde botanique. Le sorgho est une graminée comptant un nombre important d'espèces et de sous-espèces⁸⁹ et est aujourd'hui cultivé à travers le monde, mais trouve ses racines dans la vallée du Nil et le Soudan⁹⁰. La plante est parfaitement adaptée au climat aride de la ceinture du Sahel : elle ne requiert que très peu d'eau⁹¹, survit bien dans des sols relativement pauvres et sécrète une forme d'herbicide naturel (sorgoleone)⁹² qui élimine la compétition⁹³. De plus, la plante peut atteindre

⁸⁷ Browne, *Egypt and Syria*, 195-196.

⁸⁸ Browne, *Egypt and Syria*, 196.

⁸⁹ Jacques Chantereau, Jean-François Cruz, Alain Ratnadass et Gilles Trouche, *Le Sorgho* (Versailles : Éditions Quæ, 2013), 17-19

⁹⁰ Chantereau, Cruz, Ratnadass et Trouches, *Sorgho*, 21.

⁹¹ Chantereau, Cruz, Ratnadass et Trouches, *Sorgho*, 129.

⁹² Il est fort probable que la culture quasi exclusive du *durra*, combinée aux effets herbicides du sorgoleone ait contribué à donner une image de grandes plaines dénudées et vides dont se plaignait Krump.

⁹³ Chantereau, Cruz, Ratnadass et Trouches, *Sorgho*, 162.

une hauteur de plusieurs mètres (de 2 à 3 mètres), un phénomène qui ne cessera d'impressionner les voyageurs européens. Le durra est généralement planté en avril et récolté en octobre voire novembre au plus tard. En plus de sa résilience naturelle, le *durra* soudanais possède un atout majeur : sa capacité à se prêter à de multiples usages. Le grain de *durra* peut être transformé en farine (qui elle aussi a de multiples usages alimentaires)⁹⁴, en boisson alcoolisée⁹⁵ et en fourrage de haute qualité⁹⁶ (généralement donné aux chevaux). Les feuilles et les fibres de la tige peuvent elles aussi servir de fourrage. La tige a deux usages principaux : le premier, comme matériaux de construction et le second est son utilisation pour produire un sirop sucré⁹⁷. À cause de tous ses éléments, ainsi qu'à sa vague ressemblance avec d'autres plantes, le *durra* sera souvent source de confusion pour les voyageurs européens. Il est souvent confondu avec le maïs et le millet. Les tiges, lorsque dépouillées de leurs feuilles et graines, sont souvent étiquetées à tort de canne à sucre : la confusion est renforcée par les atouts sucrés du sorgho. Cette confusion auprès de voyageurs européens nuit énormément au travail d'analyse, car un doute persiste lors des descriptions du contenu des champs. Le *durra* n'est pas la seule céréale décrite dans le royaume funj : Bruce affirme qu'on y cultive aussi le millet perlé, le froment et le riz⁹⁸; Cailliaud ajoute à la liste l'orge et le sésame⁹⁹ : un bémol doit être apporté à plusieurs de ses affirmations. Tout d'abord, le millet perlé, appelé *dokhn*, n'est pas la céréale de choix de paysans soudanais, mais celui des nomades. Brocchi le décrit comme étant la céréale des bergers¹⁰⁰, autrement peu cultivé par le restant de la population¹⁰¹. Le choix de cette céréale plutôt que le *durra* s'explique peut-être par le cycle de croissance du millet perlé : celui-ci prend (dépendant de l'espèce) presque deux fois moins de temps à pousser que le *durra*. Comme cette dernière, le millet perlé est adapté à un climat aride, des sols pauvres et des températures élevées. Ce cycle de croissance plus rapide est donc probablement mieux adapté pour une population qui doit se déplacer de façon saisonnière. Nous avons moins d'informations par contre concernant la culture du *dokhn*, car les voyageurs européens d'avant la conquête ont relativement peu fréquenté ou du moins peu écrit sur les

⁹⁴ Charles Jacque Poncet, *Relation de mon voyage en d'Éthiopie, 1698-1701* (Besançon : Lanterne Magique, 2010), 58-59.

⁹⁵ Poncet, *Relation de mon voyage*, 58-59.

⁹⁶ Bruce, *Travels*, 432.

⁹⁷ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 286.

⁹⁸ Bruce, *Travels*, 383.

⁹⁹ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 195-196.

¹⁰⁰ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 703-704.

¹⁰¹ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 688.

populations nomades. L'orge et le froment sont tous deux décrits dans les sources, mais une nuance doit être faite : leur culture est mentionnée, mais leur consommation est dite rare¹⁰². Des sources beaucoup plus tardives affirment que le froment et l'orge sont des céréales exclusivement cultivés et consommés par les riches¹⁰³. Il est par contre difficile de confirmer si ces affirmations, faites des décennies plus tard, s'appliquent au Soudan d'avant la conquête. Deux autres facteurs peuvent expliquer pourquoi ces céréales étaient si peu cultivées dans la région : le climat et l'eau. La forte chaleur, combinée avec les faibles précipitations auraient limitée la culture de ces deux plantes aux rives des rivières et du Nil. La limitation géographique de ces cultures à des zones où déjà il y aurait une forte compétition avec d'autres productions aussi, sinon même plus, gourmandes en eau, explique probablement pourquoi la production d'orge et de froment semble aussi limitée. La culture du riz, quant à elle, est fortement problématique. Bruce affirme que le riz est cultivé dans la région¹⁰⁴ (même s'il ne décrit aucun champ) et ses prédécesseurs en ont tous deux consommé¹⁰⁵. À l'inverse, durant la conquête, Cailliaud affirme que le riz est importé d'Égypte¹⁰⁶. Comment expliquer ces deux affirmations contradictoires ? L'importation massive de riz égyptien, considérant qu'il aurait été transporté à dos de dromadaires sur plus de mille kilomètres, semble relativement improbable¹⁰⁷; en petite quantité, cela est plus probable. La culture à grande échelle semble, elle aussi, largement improbable. La culture du riz demande un certain degré d'infrastructure qui aurait dû être remarqué par l'un des voyageurs européens. De plus, les besoins en eau pour pratiquer la culture du riz semblent irréalistes considérant la présence de cultures alternatives beaucoup moins gourmandes en eau. Ce qui est le plus probable est que le riz consommé par les voyageurs européens soit issu d'une récolte de riz sauvage. La pratique est attestée sur les rives du Nil blanc après la conquête¹⁰⁸; de plus, des zones saisonnièrement inondées, propices au développement du riz sauvage, existent sur le Nil bleu, au sud de Sennar¹⁰⁹ : cela demeure par contre hypothétique, tout au mieux. Pour finir, nous avons le sésame : une autre merveille d'adaptation. Cette céréale (ou fleur, dépendamment des perceptions) est adaptée au

¹⁰² Poncet, *Relation de mon voyage*, 76.

¹⁰³ Alfred Chélu, *De l'Équateur à la Méditerranée* (Paris, Garnier Frères, 1891), 104.

¹⁰⁴ Bruce, *Travels*, 383.

¹⁰⁵ Krump et Spaulding, *Sudanese Travels*, 295.

¹⁰⁶ Cailliaud, *Voyage à Merôe vol.2*, 295.

¹⁰⁷ Considérant l'absence d'embarcations de taille suffisante pour accomplir ce genre de commerce dans les sources, le transport fluvial semble, lui aussi, improbable.

¹⁰⁸ Antoine Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan* (Paris : L. Maisson, 1855), 98.

¹⁰⁹ Ernst Marno, *Reisen im Giebiete des blauen und weissen Nil, im egyptischen Sudan* (Vienne: Druck und Verlag, 1874), 32.

climat sec et aux terres pauvres. Contrairement à ces trois précédentes céréales étudiées (orge, froment et riz), les sources sont formelles quant à sa culture¹¹⁰, mais ses utilisations pré-conquête demeurent incertaines. En dehors d'une utilisation alimentaire, l'huile extraite représente probablement son usage principal. Cette utilisation est attestée plus tard durant la colonisation¹¹¹ et consiste, généralement et historiquement, à l'usage primaire des graines¹¹². D'autres utilisations possibles, mais non attestées dans les sources, sont celles de la fibre comme combustible et comme matériaux de construction¹¹³. Ces usages, rendus souvent invisibles par la transformation de la plante, sont difficiles à attester, mais fort probables considérant la valeur élevée du bois dans une zone aride.

En dehors de ces céréales, qui sont bien attestées comme culture, du moins récoltées, dans le Sultanat de Sennar, deux autres plantes céréalières doivent être abordées : le maïs et le *teff*.

Le maïs, tout d'abord, fut introduit en Éthiopie par les Portugais, à partir de l'Amérique, au tout début du XVI^e siècle¹¹⁴. La plante s'est rapidement propagée dans les hauts plateaux abyssiniens, mais semble avoir tardé à s'imposer dans la plaine soudanaise. Bruce atteste de sa culture par des bergers, dans les collines, entre les deux territoires¹¹⁵. La plante semble alors avoir remplacé le rôle traditionnellement associé au *dokhn* dans la structure de l'agropastoralisme. Les deux plantes partagent un cycle similaire de croissance plus rapide que le *durra*, mais le maïs est généralement plus gourmand en eau et nécessite des sols plus fertiles. C'est peut-être ces restrictions qui ont limité la propagation géographique, pré-conquête, de cette nouvelle céréale aux collines plus pluvieuses de la marche abyssinienne. L'arrivée du maïs sur le territoire funj, même si elle est timide, montre bien que l'agriculture soudanaise n'est pas hermétique au changement : les transformations sont simplement lentes, dictées par le climat et le potentiel des nouvelles cultures introduites.

Le *teff*, une céréale importante de la Corne de l'Afrique, mais toujours aujourd'hui méconnue, en est un autre exemple. Déjà largement cultivée dans les périphéries du Soudan (actuelle Érythrée et

¹¹⁰ Cailliaud, *Voyage à Merœe vol.2*, 195-196.

¹¹¹ Brehm, *Nord-Ost-Afrika vol.2*, 207.

¹¹² Dorothea Bedigian, *Sesame: The Genus Sesamum* (Boca Raton, CRC Press, 2010), 2.

¹¹³ Bedigian, *Sesame*, 9.

¹¹⁴ Marvin P. Miracle, "The Introduction and Spread of Maize in Africa." *The Journal of African History* 6, no. 1, (1965): 47.

¹¹⁵ Bruce, *Travels*, 334 & 338.

Éthiopie¹¹⁶), à l'époque, il ne semble pas avoir fait son entrée sur le territoire funj : du moins, il n'a pas été reconnu par les voyageurs européens. Bruce observe en un endroit l'utilisation de grains d'herbes pour faire du pain, durant une famine localisée¹¹⁷ : le *teff*, qui ressemble fortement à d'autres graminées, a peut-être été confondu avec une autre. Cette hypothèse est par contre douteuse compte tenu du fait que Bruce a, durant son voyage, séjourné longuement en Abyssinie et devait être familier avec la céréale. De plus, la première attestation formelle de la culture du *teff* dans la région du Soudan ne sera faite qu'en 1876 dans le haut Nil bleu¹¹⁸. Cette céréale était donc probablement connue et cultivée dans les marges du Soudan, mais pas au cœur du sultanat funj. L'agriculture soudanaise ne se limite pas, par contre, à la culture exclusive de céréale : il existe tout une cornue d'abondance de végétaux et légumes dans les potagers funjs.

C'est lorsqu'on s'attarde aux légumes qu'on découvre tout un pan négligé dans l'historiographie de l'agriculture soudanaise. La production potagère est incroyablement diversifiée. Dans un potager typique on peut retrouver : de l'okra¹¹⁹, du radis, du concombre, de la corète potagère, du pourpier potager, du chou africain, de la calabasse¹²⁰, de l'oignon, plusieurs sortes de fèves et de haricots ainsi qu'un nouvel arrivant américain : le piment¹²¹. Cette dernière plante, elle aussi importée d'Amérique, montre encore une fois que le Soudan n'évolue pas en vase clos en termes d'agriculture. La production de légumes prospère principalement dans les îles éphémères du Nil bleu¹²² et les bandes riveraines facilement irriguées¹²³.

Pour ce qui est de la production de fruits, en revanche, la question est plus complexe. Les populations paysannes sédentaires produisent surtout plusieurs espèces de melons (le melon d'eau étant originaire du Kordofan voisin¹²⁴) et un petit peu de raisin¹²⁵. Un autre cas d'importation est le citron : pré-conquête il est exclusivement observé dans les jardins royaux de Sennar¹²⁶ par

¹¹⁶ Jack R. Harlan, *Origins of African Plant Domestication* (Berlin, De Gruyter, Inc., 1976), 416.

¹¹⁷ Bruce, *Travels*, 420.

¹¹⁸ Chélu, *De l'Équateur à la Méditerranée*, 104.

¹¹⁹ L'okra, aussi connue sous le nom de Gombo en Amérique, est souvent décrite comme la deuxième production la plus importante au Soudan d'avant la conquête, après le *durra*.

¹²⁰ La calabasse est cultivée pour ses graines et sa coque, mais pas pour sa chair. Sa coque, une fois séchée, est utilisée comme vaisselle et récipient d'eau.

¹²¹ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 437.

¹²² Bethune, *Expedition to Dongola*, 128.

¹²³ Bruce, *Travels*, 426.

¹²⁴ Harry S. Paris, "Origin and Emergence of the Sweet Dessert Watermelon, *Citrullus Lanatus*." *Annals of Botany* 116, no. 2, (2015): 136.

¹²⁵ Krump et Spaulding, *Sudanese Travels*, 352.

¹²⁶ Bruce, *Travels*, 381.

Bruce. Par contre, la production de fruits ne semble pas être l'usage principal du citronnier : les fleurs de citrons sont utilisées comme une alternative locale à celle de la rose pour la fabrication d'eau parfumée¹²⁷. Alternativement, l'arbre est aussi utilisé de façon décorative¹²⁸. Selon Brocchi, le citronnier aurait été introduit, via l'Égypte, par un marchand du nom de Bacuma¹²⁹ sous le règne de Badi IV (1724-1762)¹³⁰. La culture du citron semble avoir pris de l'expansion durant les décennies suivant le voyage de Bruce¹³¹, mais est demeurée un privilège de la royauté : les citronniers ne sont aucunement mentionnés en dehors des jardins royaux de Sennar. Par contre, pour la majorité de la population, la principale source de fruits demeure ceux marchandés avec les populations nomades. Parmi ceux que nous pouvons identifier : le fruit du jujubier de Palestine¹³², celui du balanite *aegyptica*, du baobab, du sycomore¹³³, du tamarinier, de la borasse éthiopienne, du *capparis decidua* et du *salvadora persica*¹³⁴. Nous croyons que ces fruits ne représentent qu'une partie de la production de la cueillette des nomades en brousse, mais déjà on peut noter une énorme diversité de fruits consommés. Le grand absent est bien sûr la datte : bien qu'importée de l'embouchure de l'Atbara en très grande quantité¹³⁵, le dattier n'est pas cultivé en raison du climat¹³⁶ qui nuit au développement du fruit. De plus, le fruit du balanite *aegyptica* est utilisé comme alternative locale à la datte¹³⁷, limitant probablement l'intérêt local de développer la culture du dattier.

Qu'en est-il des cultures non maraîchères, soit le tabac et le coton ? Il est impossible de savoir si la culture du tabac a été introduite au Soudan via l'Égypte ou l'Éthiopie, mais, contrairement aux autres cultures importées, sa propagation a été rapide. La plante est présente dès le voyage de

¹²⁷ Bruce, *Travels*, 351.

¹²⁸ Bruce, *Travels*, 381.

¹²⁹ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 634-635.

¹³⁰ Cela coïnciderait avec le voyage de James Bruce dans la région et expliquerait pourquoi Poncet et Krump ne mentionnent pas la culture de citron. Par contre, la figure de Bacuma soulève des doutes : sa description semi-mythique (on lui attribue énormément d'exploits, dont l'introduction des radis via Dongola) est peut-être le résultat d'un amalgame historique. Brocchi lui attribut même l'introduction du grenadier alors que les administrateurs égyptiens en sont clairement la source.

¹³¹ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 436-437.

¹³² Bruce, *Travels*, 342.

¹³³ Cailliaud, *Voyage à Merœ vol.2*, 271.

¹³⁴ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 339.

¹³⁵ Krump et Spaulding, *Sudanese Travels*, 259.

¹³⁶ Krump et Spaulding, *Sudanese Travels*, 263.

¹³⁷ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 492-493.

Jacques-Charles Poncet¹³⁸ en 1701¹³⁹. Il semble que le tabac soit demeuré, durant la période funj, un produit de luxe : Bruce le décrit comme un produit très en demande, mais relativement rare¹⁴⁰. De plus les sources funjs montrent que c'est l'un des rares produits dont la production était imposée par la monarchie : une exemption était accordée aux communautés religieuses sur une base d'opposition morale à la consommation du tabac¹⁴¹. Cette obligation est intéressante, car elle montre que l'État funj s'engage dans le développement de la production d'un produit agricole. Le coton est le produit de base de l'artisanat soudanais, mais sa production demeure à petite échelle : il n'existe pas de mention, dans les sources, de larges plantations de coton. Il est plus probable que chaque famille produise une petite quantité nécessaire à ses besoins et un petit surplus pour le commerce. Spaulding argumente que les seigneurs locaux, en plus de faire travailler les paysans sur leurs terres, forçaient les riverains à produire du coton (ainsi que du sésame et du tabac)¹⁴². Cette section de son livre est, par contre, pauvre en citation et, lorsqu'il y en a, il cite des passages de Brocchi qui n'appuie pas réellement sa thèse. Bien que la théorie de Spaulding semble possible, elle reste hautement spéculative.

La sylviculture est un élément de l'agriculture qui a, jusqu'à présent, été omis dans l'historiographie du Soudan précolonial, alors que la pratique semble avoir joué un rôle économique extrêmement important. L'exploitation des ressources de la forêt soudanaise, comme dans le reste de la zone sahélienne, est le domaine des populations nomades¹⁴³. Les deux plus grandes richesses de la forêt soudanaise sont la gomme arabique et le miel floral. Le miel était issu d'une récolte dans les ruches sauvages, abondantes dans les troncs d'arbres, et non d'une domestication formelle des abeilles. La gomme arabique est un produit issu de la sève de plusieurs espèces d'acacias¹⁴⁴ qui abondent au Soudan. La région possède une gomme de haute qualité qui, à l'époque funj, comprenait encore de larges forêts¹⁴⁵. La ville de Sennar est elle-même entourée

¹³⁸ Jacques-Charles Poncet (m.1706) est un apothicaire français, probablement huguenot, installé en Égypte, qui accompagna la mission jésuite en Éthiopie. Il fut le seul survivant de l'expédition. Accusé à tort d'être responsable de l'échec de l'expédition (probablement dû à sa religion) et subséquemment discrédité, il finira sa vie en Perse.

¹³⁹ Poncet, *Relation de mon voyage*, 77.

¹⁴⁰ Bruce, *Travels*, 420.

¹⁴¹ Spaulding et Ibrāhīm Abū Salīm, *Public Documents*, 80-88.

¹⁴² Spaulding, *The Heroic Age*, 51-52.

¹⁴³ Cailliaud, *Voyage à Merōe vol.2*, 295.

¹⁴⁴ Abdalbasit Adam Mariod, *Gum Arabic: Structure, Properties, Application and Economics* (Londres: Elsevier Ltd, 2018), 3-11.

¹⁴⁵ Poncet, *Relation de mon voyage*, 68.

de larges forêts d'acacias en constante exploitation pour leurs richesses¹⁴⁶. Brocchi va même jusqu'à affirmer, lorsqu'il décrit le mythe fondateur de la capitale, que ce sont les richesses de la forêt qui ont attiré les premiers habitants à s'y établir¹⁴⁷. Cette autre affirmation montre donc l'importance stratégique de la position géographique de Sennar. Les sources européennes donnent une impression de vaste forêt ouverte, la strate arbustive y semblant dégagée. De plus, les sources indiquent que ces forêts (du moins près de Sennar) sont en grande majorité composées d'acacias¹⁴⁸. Cela semble indiquer une exploitation organisée et systématique des ressources forestières où l'on opère une coupe sélective des essences d'arbres. L'absence d'arbustes est peut-être due à leur utilisation comme combustible ou à une pratique de brûlis. Cette méthode, pour contenir le développement des arbustes et renouveler l'herbe, est attesté chez les populations nomades après la conquête¹⁴⁹, et devait être ancestrale. Il ne faut pas s'imaginer, par contre, la forêt soudanaise comme une exploitation de monoculture moderne, mais plutôt comme un environnement sauvage entretenu. Est-il possible que les populations sédentaires aient, elles aussi, pratiqué la sylviculture ? Un processus coopératif, entre nomades et sédentaires, de cycles de cultures céréalières, pastorales et puis sylvicoles a été décrit par les agronomes du Condominium au début du XX^e siècle¹⁵⁰. Ce cycle voit la terre changer d'usages et de propriétaires selon le cycle d'exploitation : l'espace pastoral est brûlé pour laisser place à une culture de céréales, puis on plante et entretient des acacias pour leurs gommages¹⁵¹. Ce cycle de vingt-quatre ans¹⁵² (on parle donc d'une exploitation réfléchie et à long terme) se conclut lorsque les arbres deviennent moins productifs. Ceux-ci sont alors coupés ou brûlés afin de recommencer le cycle. Alors oui, il semble que les populations sédentaires y aient joué un rôle. De plus, cette technique renforce davantage l'aspect coopératif des pratiques agraires précoloniales.

Pour finir notre présentation du monde agraire funj d'avant la conquête, il nous reste un domaine à étudier : l'élevage. Cette pratique doit être divisée en deux catégories : celle pratiquée par les populations sédentaires et celle des populations nomades. Le paysan soudanais moyen s'adonnait

¹⁴⁶ Krump et Spaulding, *Sudanese Travels*, 320.

¹⁴⁷ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 632.

¹⁴⁸ Poncet, *Relation de mon voyage*, 68.

¹⁴⁹ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 272.

¹⁵⁰ W. R. G. Bond, "Rotation of Crops in Gum Gardens of the White Nile." *Sudan Notes and Records* 1, no. 2, (1918): 80-82.

¹⁵¹ Bond, "Rotation of Crops", 80-82.

¹⁵² Bond, "Rotation of Crops", 83.

à l'élevage principalement de volaille : du pigeon¹⁵³, du poulet¹⁵⁴ et de la pintade¹⁵⁵. Bien qu'il soit possible que certains paysans se soient aussi lancés dans l'élevage, à petite échelle, de moutons, d'ânes et de chèvres¹⁵⁶, sur une base régionale, il est impossible d'affirmer si ces cas appartiennent à l'exception plutôt qu'à la règle. Dans la région entre Halfaya et Wad Madani, les paysans riverains élèvent un petit nombre de bœufs zébus pour actionner les *saqiya*. Chez les populations Shilluks¹⁵⁷ et Dinka¹⁵⁸, où le prestige individuel est lié au nombre de bovins possédés, on retrouve de larges troupeaux chez les populations paysannes. L'élevage de chevaux, quant à lui, semble avoir été davantage associé à la noblesse¹⁵⁹ : ceci s'expliquant par un besoin martial et de prestige. Un phénomène intéressant et unique à la période funj est l'élevage de porcs à large échelle. La pratique semble avoir été principalement adoptée par les populations dites nubas autour de la capitale¹⁶⁰. Malgré l'interdit religieux islamique entourant la consommation de viande porcine, Bruce affirme que la quasi-totalité de la population de Sennar (autant la noblesse que la plèbe et toutes religions confondues) la consomme¹⁶¹. Ce phénomène particulier, peut-être liée aux origines probablement païennes de la dynastie funj, a perduré jusqu'à la conquête¹⁶². Chez les populations nomades et agropastorales, on retrouve l'élevage de moutons, de bœufs zébus, de chèvres et de dromadaires. Ces troupeaux sont vastes et les bêtes ont de multiples usages : la consommation (viande et le lait), la confection (peau et laine, principalement pour les tentes) et pour le transport (de biens et marchandises).

Ce chapitre reste une exploration sommaire de l'agriculture soudanaise durant la période funj : les sources demeurent limitées, les études ethnologiques sont peu concluantes et l'archéologie de l'agriculture s'est limitée aux royaumes médiévaux nubiens. Malgré ces limitations, nous avons une idée générale de la structure sociétale agraire, ses composantes et le fruit de ses productions durant le dernier siècle du royaume de Sennar. Nous avons pu voir toute la complexité, trop

¹⁵³ Krump et Spaulding, *Sudanese Travels*, 263-265.

¹⁵⁴ Krump et Spaulding, *Sudanese Travels*, 295.

¹⁵⁵ Krump et Spaulding, *Sudanese Travels*, 320.

¹⁵⁶ Il est aussi possible que les descriptions d'animaux plus traditionnellement associés aux nomades dans un contexte sédentaire soit le fruit de la pratique de location de bétails entre les groupes : une pratique existante dans d'autres régions du monde. Cela renforcerait les liens étroits et coopératifs entre nomade et sédentaire.

¹⁵⁷ Selim Qapudan, *Journal, Bulletin de la Société de Géographie*, Paris, Société de Géographie, (juillet 1842) : 7-16 & 19.

¹⁵⁸ Thibaut, *Recherche des sources du Nil*, 23.

¹⁵⁹ Bruce, *Travels*, 432.

¹⁶⁰ Bruce, *Travels*, 344.

¹⁶¹ Bruce, *Travels*, 388.

¹⁶² Bethune, *Expedition to Dongola*, 143.

longtemps ignorée par l'historiographie, du monde agraire soudanais. Nous avons vu comment l'État funj était structuré autour d'une agriculture diversifiée, où ses participants occupent une diversité impressionnante de rôles. Nous avons vu que la figure du paysan libre et de l'esclave ne se limite pas à ce que la vision occidentale des termes sous-entend. Il a aussi été question des relations entre population sédentaire et nomade, souvent essentialisées comme une forme d'antagonisme dichotomique dans d'autres contextes, alors qu'ici on retrouve un système d'échange coopératif ainsi qu'un État capable d'efficacement contrôler et de taxer les pasteurs. La position même de la capitale de Sennar est adaptée pour efficacement contrôler à la fois les ressources forestières et les chemins de transhumance du bétail. On retrouve aussi une aristocratie terrienne responsable du développement et de l'entretien d'une infrastructure agraire axé sur une exploitation réfléchie, motivée par une vision à long terme de conservation des ressources. Nous avons aussi démontré que le monde agricole soudanais pré-conquête, n'est pas un vase clos mais bien en environnement capable d'intégrer progressivement de nouveaux produits : citrons, piment et maïs.

Maintenant que nous rendu compte du contexte agricole soudanais pré-conquête, il est temps d'explorer les impacts qu'aura le colonialisme égyptien sur ce monde agraire. Nous verrons qu'avec l'arrivée des Égyptiens sur le territoire soudanais, nous assisterons à l'effondrement complet des structures agricoles funjs : les élites rurales sont éliminées, les infrastructures s'écroulent, le statut des esclaves est rétrogradé au rang de commodité et les relations communautaires sont brisées. L'utilisation systématique de la violence et de la répression, combinée à un bouleversement climatique, permettra au Caire de mettre fin au système agraire traditionnel funj.

Chapitre 2 - Conquête et répression : 1821-1826

Sous l'impulsion du Pasha d'Égypte Mehmet Ali¹, les forces turco-égyptiennes envahirent le nord du Soudan à la fin de l'année 1820. Né à Kavala (dans le nord de la Grèce actuelle) en 1769, Mehmet Ali s'était imposé comme souverain de l'Égypte, de facto semi indépendant de la Sublime Porte, plus d'une décennie plutôt. Il s'était lancé, depuis le début de son règne, dans une grande politique de centralisation de l'État et de monopolisation de l'agriculture en Égypte, d'élimination (ou de coercition) des élites agraires ainsi que dans le développement d'un modèle agricole basé sur la production et l'exportation, vers les marchés européens, de cultures de rentes basées sur le coton². Il existe une historiographie substantielle au sujet des changements survenus dans le monde rural et la paysannerie égyptienne durant la période khédivale. Toutefois, l'invasion et la subséquente occupation du Soudan, n'ayant pas conduit au développement et à la rentabilisation de l'agriculture soudanaise mais plutôt à sa destruction quasi complète, l'historiographie traditionnelle s'en ressent. Cette dernière met l'accent sur trois objectifs : le premier consiste à acquérir un nombre important d'esclaves et d'en assurer un flot continu. Mehmet Ali souhaitait à la fois utiliser cette population servile pour alimenter l'essor de l'agriculture rentière égyptienne³, et créer une armée exclusivement loyale à sa dynastie, en remplacement de ses auxiliaires turcs et albanais⁴, ces fameux janissaires s'étant montrés absolument rétifs à toute réforme. Le second objectif est d'acquérir les mythiques réserves d'or du Soudan⁵, telles que décrites par les sources pharaoniques et ptolémaïques. De l'ordre du fantasme, ce dernier objectif n'est pas sans rappeler la quête de l'or des conquistadors européens en Amérique, et, comme ces derniers, Mehmet Ali sera obsédé par la découverte de ce métal précieux

¹ Mehmet Ali Pasha (1769-1848) est le fils d'un important marchand de tabac ottoman. Il arrive en Égypte avec un contingent albanais lors de la déroute française et s'y imposera comme gouverneur, après avoir éliminé ses anciens alliés et rivaux. S'il rétablit le pouvoir ottoman au Hedjaz en combattant les Wahhabites, et tente d'écraser, au nom du Sultan, la rébellion grecque pendant la campagne de Morée, c'est pour son compte qu'il conquiert le Soudan. S'estimant mal récompensé et lésé par le Sublime Porte, il finira par dérober la province syrienne aux Ottomans. Il ne la restituera qu'après une décennie, sous la pression européenne et après s'être vu octroyé un pouvoir dynastique sur l'Égypte.

² Kenneth M. Cuno, *The Pasha's Peasants: Land, Society and Economy in Lower Egypt, 1740- 1858* (Cambridge: Cambridge University Press, 1992), 103-105.

³ John O. Udal, *The Nile in Darkness: Conquest and Exploration 1504-1862* (Wilby: Micheal Russel, 1998), 208.

⁴ Udal, *The Nile in Darkness*, 208-209. Ce remplacement devient impératif après la Campagne du Hedjaz (1811-1818).

⁵ Udal, *The Nile in Darkness*, 209.

tout au long de son règne⁶. La dernière raison généralement proposée par les historiens, pour rendre compte de la conquête du Soudan, c'est l'élimination des derniers vestiges des Mamelouks, anciens dirigeants de l'Égypte, qui se sont réfugiés dans le nord du Soudan⁷. Alors que l'agriculture égyptienne est la source principale de la richesse du Pasha, pourquoi alors ce dernier semble-t-il se désintéresser si complètement de l'énorme potentiel agraire du Soudan ? La distance, les difficultés de transport fluvial (dues aux cataractes du Nil) ainsi que la relative absence de ports maritimes peuvent expliquer le peu d'engouement du Pasha à exploiter l'agriculture de sa conquête. À l'inverse, il est aussi possible que ce soit le manque d'intérêt pour le domaine agricole, chez les historiens du Soudan, qui explique son absence dans l'historiographie. Dans les sources, on relève quelques moments où les autorités égyptiennes semblent intéressées à exploiter le monde agraire soudanais.

George Waddington et Barnard Hanbury⁸, deux révérends et historiens britanniques, témoignent d'un dialogue entre un commandant égyptien et les Shaigiya, la puissante confédération tribale nord-soudanaise, avant une bataille: « The Pasha [possiblement Ibrahim] sent them orders to submit to the power of Mahommed Ali; they expressed themselves willing to cultivate their ground and pay tribute. [...] The Pasha replied, that his father had ordered him to make them a nation of Fellahs [paysan] instead of a nation of warrior »⁹. Bien qu'on puisse comprendre que cette affirmation, si elle est véridique, démontre une volonté de désarmer la population guerrière, l'utilisation du terme fellah est marquante dû à sa connotation. Vouloir transformer une population entière en paysans reflète à la fois la volonté de les rendre dociles et productifs. Malgré cela, il existe relativement peu de preuves, dans les sources européennes, des motivations réelles égyptiennes à exploiter l'agriculture soudanaise. Du moins, cette motivation est-elle radicalement inférieure à celle d'acquérir de l'or et des esclaves.

S'agissant des sources relativement nombreuses, relatives à la conquête, une problématique doit être soulevée. Proportionnellement, peu de sources couvrent la conquête jusqu'à sa conclusion

⁶ Cette obsession explique d'ailleurs pourquoi les auteurs de nombreux récits européens sur le Soudan (exemple parfait étant Frédéric Cailliaud), sont invités dans la colonie pour y prospecter.

⁷ Udal, *The Nile in Darkness*, 209.

⁸ George Waddington (1793-1869) et Barnard Hanbury (1793-1833) accompagnent tous deux l'expédition égyptienne au Soudan, dans ce qui serait actuellement qualifié d'une étrange forme de tourisme de guerre. Ils seront d'ailleurs renvoyés de l'expédition sur ordres du commandant Ibrahim (fils et régent de Mehmet Ali). Leurs écrits sur les antiquités du Soudan contribueront à attirer bon nombre d'égyptologues au Soudan dans les années subséquentes.

⁹ George Waddington, *Journal of a visit to some parts of Ethiopia* (Londres: Murray, 1822), 95.

stratégique : George Bethune¹⁰, officier d'artillerie américain, qui est aveuglé par une infection durant une bonne partie de l'expédition¹¹, quitte tout juste après avoir atteint la ville de Sennar. George Waddington et Barnard Hanbury sont expulsés avant même d'atteindre la jonction des fleuves bleu et blanc¹². Frédéric Cailliaud demeure plus longtemps, mais quitte au moment de l'insurrection. Dans les faits, il n'y aura aucun témoin européen de la rébellion et puis de la répression contre les Soudanais de 1822 à 1823, compliquant quelque peu notre analyse. La seconde vague d'Européens à arriver au Soudan colonial, autour de 1824, principalement composée d'anciens officiers de l'armée napoléonienne (servant maintenant comme mercenaires et/ou de marchands), est principalement demeurée muette sur ce qui s'est déroulé avant et pendant leurs séjours. Giovanni Battista Brocchi, fût le témoin le plus éloquent concernant l'effroyable famine qui sévira au Soudan après la conquête. Brocchi y perdit la vie, seul, au Soudan, mais son journal personnel trouva le chemin de l'Europe et fût publié sans trop de révisions. De ce fait, comparativement aux autres sources, qui sont des travaux édités et retravaillés sur une longue période et par plusieurs individus, son journal nous offre une fenêtre intime sur le quotidien de sa vie au Soudan durant cette période critique. Afin de comprendre les transformations de l'agriculture soudanaise, il est essentiel de s'attarder à la violence et à la destruction amenées par la conquête.

La conquête du nord du Soudan fut une expérience extrêmement brutale et perturbatrice¹³ : massacres, pillages et destructions furent la norme. Pourtant plus l'expédition égyptienne avance vers le sud, moins elle rencontre de résistances et de conflits. La fureur de l'envahisseur se voyait même calmée par l'absence d'opposition. Les uns après les autres, les Meks (rois locaux) firent acte de soumission, avant même l'arrivée de l'armée étrangère¹⁴. Le dernier souverain de Sennar, Badi VI, bien qu'ayant toujours auprès de lui sa fameuse armée d'esclaves-soldats, se soumit sans la moindre forme de résistance¹⁵. Les descriptions faites du royaume de Sennar, ne sont pas des plus flatteuses dans les sources, surtout considérant que tous les auteurs (et même les officiers

¹⁰ George Bethune English (1787-1828) est un soldat et diplomate américain, converti à l'islam, au service du gouvernement égyptien. Ses écrits permettent de corroborer bon nombre d'affirmations de Cailliaud. Le séjour de Bethune au Soudan se terminera au moment de la prise de Sennar qu'il quittera rapidement avant l'arrivée des pluies.

¹¹ Bethune, *Expedition to Dongola*, 5.

¹² Waddington, *Journal of a visit*, 155-156.

¹³ Udal, *The Nile in Darkness*, 213-214.

¹⁴ Udal, *The Nile in Darkness*, 217-220.

¹⁵ Udal, *The Nile in Darkness*, 221.

égyptiens) ont lu les ouvrages de Bruce. Halfaya, autrefois au sein du royaume et maintenant indépendante, était en déclin bien avant l'arrivée des Égyptiens. Même si on prend en compte la fuite de ses habitants à l'arrivée de l'expédition¹⁶, on remarque un affaiblissement notoire de la pratique agraire précédent la conquête. Seulement une faible partie des terres arables sont cultivées : Cailliaud attribue ce phénomène au banditisme qui empêche les paysans de travailler leurs terres et aux razzias des Shaigiya qui ont dépeuplé la région¹⁷. De l'autre côté du Nil bleu, le territoire qui allait plus tard voir naître Khartoum, Cailliaud y décrit une contrée inhabitée et inculte¹⁸, alors qu'on sait, via les documents funjs qui ont survécus, que sur ce site se trouvait quelques décennies plutôt une vibrante communauté agraire soufi¹⁹. Selon certaines sources plus tardives, le village qui a précédé Khartoum fut détruit durant une razzia Shilluk²⁰ : la date exacte reste par contre sujette à débat²¹. Ces descriptions de la frontière nord du royaume de Sennar montrent un État affaibli, et, comme au Soudan, durant les conflits, l'agriculture est la première à en souffrir, on aperçoit un monde agraire déjà en déclin avant même la conquête. La capitale Sennar elle-même, du moins selon les dires de George Bethune, aurait été prise quelques années avant la conquête par une armée de pillards venant probablement des monts Tabi²² : ils auraient grandement endommagé la mosquée de la ville²³. On comprend donc que l'État funj n'était plus que l'ombre du puissant royaume visité par Poncet et Krump : il est ainsi fort à parier que toute la structure agraire était probablement elle aussi mal en point. Un épisode, décrit à la fois par Bethune et Cailliaud, montre bien le déclin du pouvoir royal : quelques centaines des esclaves-soldats qui vivaient près de la capitale ont fui, avant même l'arrivée des Égyptiens, avec les meilleurs chevaux du roi²⁴. Cette population servile autrefois si fidèle à son monarque, lui était dorénavant hostile. Le souverain demanda l'aide des Égyptiens pour les récupérer : ceux-ci revinrent quelques jours plus tard avec plus de six cents captifs²⁵. Les fuyards en question n'en étant pas, s'en suit un

¹⁶ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 192.

¹⁷ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 194.

¹⁸ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 202.

¹⁹ Spaulding et Ibrāhīm Abū Salīm, *Public Documents*, 146-156.

²⁰ Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*, 103.

²¹ D'un historien ou d'une source à l'autre, ces dates varient de 1750 à 1800. Toutes ces dates sont probables, il est même aussi fort vraisemblable que la région ait connu une série de razzias plutôt qu'une seule ayant mené à l'abandon du territoire agricole. La région du Nil blanc semble avoir été une zone de conflits de basse intensité, mais continue, entre les populations arabes, shilluks, dinkas et baggaras.

²² L'épisode n'est par contre pas présent dans le récit de Cailliaud.

²³ Bethune, George, *Op. cit.* p. 126.

²⁴ *Ibid*, p. 132.

²⁵ *Idem*.

épisode assez particulier : les captifs, qui sont issus de la population nuba païenne, sont libérés et reconduits dans leurs villages²⁶. L'objectif principal de la conquête étant la capture du plus grand nombre d'esclaves possible, pourquoi les autorités égyptiennes agissent-elles de cette façon ? Cet épisode est contre-intuitif lorsqu'on considère l'extrême violence qui avait été de mise quelques mois auparavant. Il est fort probable que les Égyptiens ont tenté initialement, au cœur du royaume de Sennar, de conserver l'ordre établi et de garder des relations cordiales avec les élites locales. En dehors de quelques razzias contre les populations limitrophes du royaume et d'une campagne contre des ennemis de Badi VI, l'occupation égyptienne fut initialement étonnamment pacifique. Il est même possible que l'arrivée de plusieurs milliers de soldats ait, au début du moins, stimulé l'économie locale. En revanche, cette relation plutôt pacifique entre le nouveau pouvoir colonial et la population locale fut de courte durée. L'armée égyptienne, cantonnée dans la ville de Sennar, s'adonnât à une série d'exactions, de pillages et d'expropriations²⁷. Ces actions furent amplifiées (ou peuvent être expliquées) par l'échec du ravitaillement en grain attendu de Shendi²⁸. Cette thématique, où l'on voit les soldats égyptiens affamés déverser leurs courroux sur la population locale, soit par représailles, soit par nécessité, afin de se procurer de quoi se nourrir, fût un phénomène constant de l'occupation égyptienne. En plus de la faim qui sévit, avec l'arrivée de la saison des pluies, l'armée coloniale se retrouve décimée par les maladies²⁹. Ironiquement, quelques semaines auparavant Cailliaud et Ismaïl Pasha reniaient les affirmations de Bruce à propos de la menace des maladies, voyant en ses affirmations des mensonges ou des exagérations littéraires³⁰. La population locale voit alors dépérir l'armée égyptienne, considérée quelques mois plutôt comme invincible : Cailliaud³¹ voit alors planer la menace d'une révolte³². Malgré ces embûches, Ismaïl Pasha³³ décide de poursuivre l'expédition jusqu'au Fazogli en quête d'or et d'esclaves. Cailliaud le décrit ainsi :

²⁶ Bethune, *Expedition to Dongola*, 132.

²⁷ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 284.

²⁸ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 316.

²⁹ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 317.

³⁰ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 301-302.

³¹ Il est difficile de dire si les affirmations de Cailliaud sont le fruit de ses observations ou des ajouts postérieurs, apportés lors de l'édition. Dans les trois volumes dédiés à ce voyage, l'auteur fait preuve d'une précognition anormale des événements à venir : la révolte des Soudanais et l'échec de la quête de l'or sont deux points que Cailliaud semble, dans ses pensées et interactions, inévitablement voir venir.

³² Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 317.

³³ Ismaïl Kamil Pasha (1795-1822) est l'un des fils de Mehmet Ali qui, avec son frère Ibrahim (1789-1848), fût responsable de la conquête du Soudan. Ismaïl se lança à la conquête du Nil bleu et son frère du Nil blanc. Ismaïl fut

Déjà son imagination [Ismail Pasha] le rendait maître d'immenses quantités de ce métal [or] qu'il ferait arracher aux entrailles de la terre. Il ne se doutait peut-être pas qu'il avait dès ce moment en sa possession une mine inépuisable ; qu'il ne tenait qu'à lui de voir éclore des richesses sur les vastes et fertiles contrées qu'il venait de soumettre à sa domination, en y faisant fleurir l'agriculture³⁴.

L'auteur pointe encore une fois l'absence totale de l'agriculture dans la réflexion coloniale égyptienne, alors que pour Cailliaud cette richesse est des plus évidentes. Cette avancée dans le Fazogli est en complète opposition avec celle qui a eu lieu à Sennar : les villages sont brûlés, la population païenne réduite en esclavage et les vivres et le bétail sont pillés³⁵. Cette violente campagne sera cause de la première transformation dans les pratiques agraires soudanaises avec la disparition quasi totale de l'élevage porcin. Lorsque les troupes égyptiennes soumettent un village, la population porcine est systématiquement massacrée³⁶. En plus de cette extermination, on peut facilement supposer que les populations non affectées ont abandonné la pratique de l'élevage du porc pour éviter d'être associées aux populations païennes qui sont la cible des razzias gouvernementales. Qu'est-ce qui explique le degré de brutalité de la campagne du Fazogli ? La résistance acharnée (et souvent efficace) de la population locale, la différence religieuse, l'aliénation des soldats égyptiens face à la faim, la maladie et l'absence de salaires ainsi que la frustration du corps d'officiers face à l'échec de leur quête aurifère peuvent expliquer cette brutalité. Cette campagne militaire donne fort probablement une bonne idée des événements qui ont dû avoir lieu durant la répression : il est peu probable que les tactiques et méthodes égyptiennes aient grandement changé.

Alors que Ismaïl Pasha continue sa conquête du Fazogli, son frère Ibrahim Pasha fût responsable d'une campagne similaire sur le Nil blanc, mais celle-ci sera écourtée après deux semaines, lorsque celui-ci tomba grièvement malade³⁷ limitant probablement les dégâts. Malgré cette brève campagne, un marchand du nom de Chiron³⁸ affirmera en 1824 que plus de sept cent villages ont

assassiné lors de son retour à Shendi par les partisans de Mek Nimr. Sa mort est souvent utilisée pour marquer, à tort selon nous, le début de la révolte soudanaise.

³⁴ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 231.

³⁵ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 343-360.

³⁶ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 358.

³⁷ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.3*, 78-79.

³⁸ Chiron ou Chiros (?) est un marchand français ou grec actif dans le Kordofan suivant la conquête. Nous ne savons rien sur lui et les efforts des historiens pour l'identifier ont été infructueux.

été détruits³⁹. Le chiffre est probablement une forte exagération considérant que la grande majorité de la population riveraine est nomade. De plus, l'ampleur de la destruction est peut-être le fruit de la répression et des autres calamités qui frapperont la région. Cette avancée militaire égyptienne sur le fleuve blanc marque le début d'une série de conflits continuels entre l'État colonial et les nations riveraines. Le peu que nous connaissons sur l'expédition nous provient des échanges entre Cailliaud et le docteur copte M. Asphar⁴⁰ qui accompagnait l'armée. La région du Nil blanc restera de facto hors du contrôle égyptien jusqu'à l'expédition de 1839, presque deux décennies plus tard. Alors qu'Ibrahim est forcé de rentrer au Caire, les rumeurs de la férocité des affrontements au Fazogli alimentent l'engouement pour un soulèvement chez les Soudanais⁴¹. Louis Maurice Adolphe Linant de Bellefonds⁴², à Sennar durant quelques semaines, décrit l'assassinat de plusieurs soldats égyptiens⁴³ ; Cailliaud va même jusqu'à dire que quelques petites garnisons ont connu le même sort⁴⁴. On comprend alors que la rébellion des Soudanais, contrairement à la date plus tardive avancée par l'historiographie traditionnelle, a déjà commencé. Cailliaud et Linant de Bellefonds quitteront notre zone bien avant l'insurrection de Mek Nimr⁴⁵, ancien souverain de Shendi, nous laissant sans témoin direct des événements. Les quelques rumeurs initiales relatées par Linant de Bellefonds au sujet des événements dans le sud, rapportent que les habitants de Sennar se sont attaqués à la garnison pour libérer les captifs et piller les greniers égyptiens⁴⁶. Bien qu'il soit impossible de confirmer ces rumeurs et qu'il est fort probable que ces dernières soient le fruit de la panique de soldats égyptiens isolés, affamés et épuisés, il est fort probable qu'il y ait un fond de vérité. Le désespoir de la population soudanaise face à une famine imminente due aux confiscations, la violence de l'oppression, le tout combiné à l'affaiblissement drastique de l'armée

³⁹ J. L. Chiron, *An Unpublished Itinerary to Kordofan 1824-1825, Sudan Notes and Records*, vol. 29 (1948): 66.

⁴⁰ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.3*, 81.

⁴¹ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.3*, 50-51.

⁴² Louis Maurice Adolphe Linant de Bellefonds (1799-1883), citoyen français et futur ingénieur en chef des travaux publics égyptiens, séjourna brièvement au Soudan fin 1821 au début 1822. Ses deux fils servirent l'État colonial et perdront la vie au Soudan égyptien un demi-siècle plus tard.

⁴³ Maurice Adolphe Linant De Bellefond, *Journal d'un voyage à Méroé* (Khartoum, Sudan Antiquities Service, 1958), 90.

⁴⁴ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.3*, 75-76.

⁴⁵ Mek Nimr Mohamed Nimr (1785-1846) fût le dernier roi de la tribu Ja'aline de Shendi. S'étant initialement soumis face à l'avancée égyptienne, il se rebella finalement à la suite d'une injure lancée à son encontre par Ismaïl Pasha. Mek Nimr fit incendier la résidence où demeurait le fils de Mehmet Ali, tuant ce dernier, puis se lança dans une rébellion ouverte. Vaincu par les Égyptiens, Mek Nimr et ses partisans établirent un petit État indépendant dans les marches éthiopiennes. Son fils et lui demeureront un phare de résistance soudanaise face au colonialisme égyptien pour les décennies à venir.

⁴⁶ De Bellefond, *Journal d'un voyage à Méroé*, 108.

égyptienne durant ces campagnes dans le sud, ont pu encourager la rébellion. De plus, comme l'expédition au Fazogli n'a pas rapporté l'or et la quantité d'esclaves espérés, il est fort probable que la politique égyptienne initiale d'épargner la population servile de Sennar, ait été abandonnée. Cela expliquerait pourquoi Linant de Bellefonds affirme que, durant le soulèvement, la population locale a libéré les esclaves capturés par la force d'occupation égyptienne. Nous n'avons malheureusement pas d'information fiable sur la répression de 1822 à 1824, mais si on prend en considération la campagne du Fazogli et la répression à Shendi (qui, elle, est documentée) il est possible de proposer une hypothèse sur le déroulement des événements. Les villages ayant résisté ont été incendiés et leurs populations massacrées ou contraintes à l'exil ; de plus, les réserves de grains et le bétail ont été, soit confisqués, soit détruits en représailles. Les populations non musulmanes, quant à elles, sont réduites en esclavage : les hommes seront envoyés en Égypte pour la nouvelle armée de Mehmet Ali.

Répression et établissement d'une nouvelle structure agraire coloniale

Il est impossible de quantifier les pertes humaines qui ont eu lieu, mais la plupart des sources plus tardives tendent toujours à tourner autour du tiers de la population soudanaise⁴⁷. L'historien Richard Leslie Hill, fondateur en Occident des études soudanaises, s'opposera toujours vigoureusement à cette affirmation, la trouvant exagérée et sans fondements⁴⁸. Il n'est pas impossible qu'une partie de cette population dite disparue ait été amenée ailleurs en tant que population captive ou qu'elle ait simplement migré hors des zones de contrôle égyptien : un phénomène attesté après la répression⁴⁹. Par contre, il faut nuancer les dires de Hills, dont l'attitude apologiste envers le colonialisme égyptien est indéniable : toutes les sources post-conquête font allusion à des zones entièrement dépeuplées, des villages abandonnés et rapportent des discussions avec les locaux déplorant la disparition d'un pan entier de la population. Dans le contexte d'une société agraire basée sur la coopération et le travail collectif, cette perte démographique a grandement endommagé la structure agricole traditionnelle. Il faut ajouter à ce fait la perte des

⁴⁷ Richard Leslie Hill, *On the Frontiers of Islam* (Londres, Clarendon, 1970), 48.

⁴⁸ Hill, *Frontiers of Islam*, 48.

⁴⁹ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 552-554.

semences⁵⁰, qui limite la diversité des cultures et le niveau de production pour les années à venir : le système est au bord de l'effondrement. De plus, il semble que les autorités égyptiennes se soient lancées dans une politique d'élimination de la noblesse agraire traditionnelle⁵¹, pour éviter toute forme d'opposition. Cette purge semble avoir été presque aveugle, ciblant autant les rebelles que ceux qui sont demeurés loyaux envers les Égyptiens⁵² : les quelques survivants formeront par contre la base de la nouvelle aristocratie terrienne coloniale. La disparition de la structure agraire dominante combinée au déclin démographique conduira à l'abandon de la plupart de l'infrastructure agricole soudanaise traditionnelle : les *matamores* (greniers à grain locaux) deviennent rares dans les sources et les réservoirs, si essentiels, disparaissent complètement. Bien que l'abandon des réservoirs soit probablement lié à la disparition de la noblesse agraire qui en ordonnait leur construction et entretien, il n'est pas impossible que les théories hygiénistes et médicales, égyptiennes et européennes, y aient joué un rôle. Par exemple, Cailliaud est obsédé du fait que les réservoirs sont la source des miasmes qui causent les virulentes épidémies au Gezira⁵³. Cette vision pestilentielle des réservoirs a peut-être contribué à l'abandon de la pratique par les autorités égyptiennes préférant, quant à elles, les *saqiyas* communes en Égypte. Le problème réel des épidémies (ainsi que la grande distance entre Sennar et les autres avant-postes) força rapidement la migration du pôle administratif colonial vers la nouvelle ville garnison de Wad Madani⁵⁴, qui se trouve juste à l'extrême nord de la zone des pluies. Le site de Khartoum fut ensuite choisi en 1824⁵⁵ pour sa position à la jonction des deux Nils, ainsi que sa proximité d'avec les territoires mieux contrôlés par le gouvernement (entre Dongola et Halfaya). Ce transfert du siège du pouvoir, loin des plaines pluviales qui étaient autrefois au cœur du royaume de Sennar, a aussi dû isoler économiquement l'agriculture traditionnelle de la région. Malheureusement pour la population soudanaise, la conquête et la répression ne furent pas les seules calamités à s'abattre sur la région.

⁵⁰ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 482-483.

⁵¹ Algernon Lord Prudhoe Percy, "Extracts from Private Memoranda Kept by Lord Prudhoe on a Journey from Cairo to Sennar, in 1829, Describing the Peninsula of Sennar", *The Journal of the Royal Geographical Society of London* vol.5 (1835): p. 43.

⁵² Prudhoe, "Extracts from Private Memoranda", 43.

⁵³ Cailliaud, *Voyage à Meröe* vol.2, 354-355.

⁵⁴ R. C. Stevenson, "Old Khartoum, 1821-1885." *Sudan Notes and Records* 47 (1966): 7.

⁵⁵ Stevenson, "Old Khartoum", 7-8.

Apparaissant de façon concomitante à la conquête, une implacable sécheresse s'abattit sur le territoire du Gezira : celle-ci ravagea la région durant près de cinq années⁵⁶. Le climat du Soudan est victime d'un cycle naturel de sécheresse récurrente durant généralement deux à trois ans⁵⁷ : celui de 1821 à 1826 fût particulièrement catastrophique. Le système agraire traditionnel, construit autour d'une mentalité de conservation des ressources (l'eau et le grain) aurait fort probablement pu survivre par lui-même à la sécheresse. La désintégration de la structure organisationnelle, autant communautaire que celle de ses élites, combinée à la perte des réserves alimentaires, ont rendu l'effondrement du monde agraire soudanais inévitable. Les villages sont abandonnés, les morts laissés sans funérailles et les survivants, eux, errants d'un endroit à un autre⁵⁸ : ces visions de désolation vont grandement marquer Brocchi, qui, initialement hostile à la population soudanaise, deviendra progressivement plus sensible à leur sort. Le scientifique italien affirmera : « Les Turcs ont donc plus ruiné ce pays que ne l'ont fait les [Noirs] shilluks lorsqu'ils l'ont conquis⁵⁹ ». Ironiquement, ce sentiment ne l'empêcha pas de demeurer hautement critique des pratiques agraires traditionnelles : « si les souverains barbares de Sennar avaient eu un peu de génie, ils auraient pu former ici de vastes et ravissants jardins, y introduire des orangers, d'autres plantes fruitières ainsi que diverses herbes avec l'avantage de l'irrigation⁶⁰ ». Cette interprétation semble particulièrement insensée considérant que Brocchi contemple un système dans un état de désolation. Sa remarque est par contre représentative de la vision générale des Européens au Soudan : l'agriculture traditionnelle, aussi maltraitée soit-elle, est une constante cible de dénigrement. La situation déjà désastreuse pour les petits paysans soudanais survivants fut encore exacerbée par les agissements des soldats égyptiens cantonnés dans la région : violence, extorsion, vol, sont choses fréquentes⁶¹. Ces sévices forcent une partie de la population à l'exil⁶² ou du moins à un cycle de migration vers les zones hors du contrôle du gouvernement colonial, lors de la période de collecte de l'impôt⁶³. Cette pratique de migration temporaire comme méthode d'évitement fiscale demeura la méthode de résistance de choix des agriculteurs soudanais. Mais qu'est-ce qui

⁵⁶ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 390.

⁵⁷ National Council for Combating Desertification, *Sudan National Drought Plan* (Khartoum: Official Publication of the Republic of Soudan, 2018), 23.

⁵⁸ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 394-396.

⁵⁹ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 376.

⁶⁰ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 437-438.

⁶¹ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 171.

⁶² Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 375.

⁶³ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 552.

peut expliquer les agissements des militaires égyptiens envers la population locale ? Les lettres du capitaine André Cadeau⁶⁴ peuvent nous éclairer sur la question : l'officier déplore que les soldats, sous son commandement, souffrent autant de la faim que la population locale⁶⁵. On peut donc conclure que les soldats n'ont pas d'autres options pour se nourrir que de piller le peu de vivres restant aux agriculteurs locaux. Alors que la population et leurs soldats meurent de faim, que le système agricole est en déroute et que le climat est défavorable, comment réagit le nouveau gouvernement colonial face à la crise ?

Pour saisir la réaction du pouvoir égyptien établi à Khartoum il faut comprendre la situation à laquelle il fait face. L'anarchie prévaut durant les années suivant la répression : autant des révoltes localisées⁶⁶ qu'un problème de banditisme généralisé, empêchent toute reprise économique et agraire. Dans notre zone géographique, le gouvernement colonial ne contrôle directement que la bande riveraine du Nil bleu jusqu'à Sennar, ainsi qu'une toute petite section du Nil blanc à partir de Khartoum. Le reste du Gezira et de la rive orientale du fleuve bleu demeurent, de fait, hors du contrôle des Égyptiens : ceux-ci se contentant d'incursions sporadiques pour taxer la population ou chasser les rebelles⁶⁷. Suivant la fin de la révolte (du moins dans les territoires contrôlés) en 1822-1823, la politique du pouvoir colonial dans la région se ramène à deux volets : la pacification et la taxation. Les conflits perdurant avec les rebelles affectent doublement la population paysanne : celle-ci se retrouve sujette aux razzias gouvernementales et aux représailles des insurgés après le départ des autorités⁶⁸. Dans de telles conditions, toute politique de stabilisation agricole est vouée à l'échec. De plus, l'accent mis sur des actions militaires plutôt que civiles semblent entièrement occuper l'esprit de la nouvelle administration, composée en grande partie de militaires. Une autre limitation affectant les autorités de Khartoum quant aux développements des infrastructures et au ravitaillement, sont les difficultés liées au transport : en l'absence de routes caravanières sécuritaires, il n'y a simplement pas assez de navires pour assurer

⁶⁴ Capitaine André Cadeau (1793-1830) est un officier français ayant combattu sous Napoléon puis la Restauration. Après un voyage à travers l'Europe, il arriva en Égypte puis fut engagé dans l'armée de Mehmet Ali. Déployé au Soudan de 1824 à 1828, il finit par désertir son poste, mais fut traduit en cour martiale à son retour à Alexandrie où il s'enleva la vie en 1830.

⁶⁵ Giovanni Marro, *Il Corpo Espistolare di Bernadino Drovetti*, vol. 1 (Rome : Société Royale de Géographie d'Égypte, 1940), 323-324.

⁶⁶ Maurice Adolphe Linant De Bellefond, *Journal of a Voyage on the Bahr-Abiad or White Nile, with Some General Notes on That River* (Oxford: Oxford University, 1828), 7-9.

⁶⁷ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 630.

⁶⁸ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 570-572.

l'approvisionnement de la colonie et encore moins pour encourager l'exportation de la production agraire rentière. Les autorités coloniales vont devoir se lancer dans un grand projet de construction d'une flotte civile fluviale⁶⁹, mais cette initiative demande du temps et des ressources substantielles. Existe-t-il alors une politique agraire égyptienne durant cette période ?

On distingue alors deux visions de la gestion agricole au Soudan : celle du Caire et celle de Khartoum. Alors qu'on sait que le pouvoir de Mehmet Ali en Égypte tend vers une centralisation du pouvoir, comment expliquer cette dissonance ? Une citation de Giegler Pasha⁷⁰, bien que plus tardive, explique bien ce problème: "In Cairo the people did not understand the Sudan, and one need not obey orders from Cairo to the letters"⁷¹. Tout au long de la période égyptienne au Soudan, il existera une profonde différence entre les intentions du pouvoir en Égypte et la réalité sur le terrain dans sa colonie. Du peu que l'on peut discerner des intentions du Caire on retrouve un désir de transformer la région en système de plantations basé sur celui déjà en vogue en Égypte. Brocchi, au tout début de son séjour au Soudan en 1824, fait la rencontre d'experts agricoles envoyés par Le Caire pour développer l'agriculture commerciale⁷². Ils sont Égyptiens, Arméniens, Grecs et mêmes Indiens venus établir des exploitations d'indigo, de coton et d'opium ainsi que des tanneries⁷³. L'envoi de ces spécialistes, alors que le pays est à feu et à sang, dépeuplé et en proie à une terrible sécheresse, montre l'incompréhension du gouvernement du Caire par rapport à la réalité locale. De plus, l'idée de cultiver du pavot en vue de faire de l'opium, bien qu'en théorie économiquement viable à l'époque, est complètement farfelue considérant le climat du Soudan. Le pavot est une plante extrêmement sensible préférant (dans la culture traditionnelle) des altitudes beaucoup plus élevées⁷⁴ que le bassin alluvial à l'étude peut offrir. Le coton est une option beaucoup plus sensée et l'indigo est un choix en théorie judicieux, considérant que la plante existe déjà sous forme sauvage au Soudan : toutes deux par contre nécessiteraient la création d'infrastructure dédiée à la transformation du produit brut. Mais, considérant l'anarchie régnant

⁶⁹ De Bellefond, *Voyage on the Bahr-Abiad*, 6.

⁷⁰ Carl Christian Giegler Pasha (1844-1921) fût un agent télégraphique bavarois qui devint responsable de ce service au Soudan en 1875. Dû à son amitié avec le gouverneur Gordon Pasha, il gravit rapidement les échelons de l'administration coloniale et fût présent dans la colonie durant la révolution mahdiste. Il retourna en Allemagne en 1893.

⁷¹ Carl Christian Giegler, *The Sudan Memoirs of Carl Christian Giegler Pasha: 1873-1883* (Londres: British Academy, 1984), 18.

⁷² Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 192.

⁷³ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 192.

⁷⁴ A. D. Krikorian et Myron C. Ledbetter. "Some Observations on the Cultivation of Opium Poppy" *Botanical Review* 41, no. 1 (1975): 33.

dans la colonie, tout développement agricole de ce type est voué à l'échec : de fait, aucune plantation de ce genre, ne fera son apparition dans notre zone d'étude, avant la fin des années trente du XIX^e siècle. On comprend donc que Le Caire a un plan, mais que celui-ci est complètement irréalisable sur le terrain. La politique agricole de Khartoum semble, elle, beaucoup plus restreinte : elle est exclusivement centrée sur la région de la nouvelle capitale coloniale. Les officiers de l'armée et l'administration se font construire des domaines agricoles à l'intérieur ou en périphérie de Khartoum. Ces domaines sont cultivés par des esclaves et des journaliers soudanais⁷⁵. Il se peut aussi que les propriétaires égyptiens aient eu recours à un système de corvée pour forcer la population locale (elle-même principalement issue de l'exode de la population rurale) à travailler leurs champs, construire l'infrastructure et décharger leurs bateaux⁷⁶. En revanche, il ne faut pas voir ces domaines comme des plantations, et encore moins comme des entreprises agricoles à but commercial : leur but premier est d'assurer la subsistance des officiers, ainsi que de leurs dépendances (qui peuvent être très nombreuses). Cette hypothèse est confirmée dans les descriptions des produits de ces fermes : exclusivement des légumes et céréales locaux⁷⁷ et aucune production rentière. De plus, les quelques plantes non natives qui sont apportées par les Égyptiens pour être cultivées sur leurs domaines, le sont pour leur alimentation : l'aubergine⁷⁸ et la *nigella sativa* (aussi appelé cumin noir, ses graines servant d'épice)⁷⁹. La mentalité agraire du colonisateur égyptien consiste donc, initialement, à développer une agriculture de subsistance individuelle centrée sur les besoins de sa propre administration au détriment de la population locale et de ses propres soldats. En réalité, le modèle d'exploitation agraire, initialement, ne diverge pas tellement de celui traditionnellement pratiqué par la noblesse funj, mais est simplement plus restrictif quant à la population desservie par sa production. Pourquoi les officiers au Soudan ont-ils une vision de l'agriculture, opposée à de celle du Caire ? Probablement en raison de l'effondrement de l'agriculture traditionnelle, combiné à la pression démographique exercée par le large contingent de soldats⁸⁰ : il n'y a simplement pas assez de production locale pour combler les besoins alimentaires du colonisateur. Et encore moins de ressources pour suivre le plan du Caire. Les propriétaires de domaines égyptiens vont même importer une technologie jusque-là

⁷⁵ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 280.

⁷⁶ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 282-283.

⁷⁷ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 437.

⁷⁸ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 282.

⁷⁹ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 309.

⁸⁰ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 198-199.

inconnue dans le pays : les moulins à grain mécaniques⁸¹. Cette importation soulève des questions : la tâche de moudre le grain est traditionnellement associée aux femmes et aux esclaves. L'introduction de cette technologie coûteuse suggère-t-elle une pénurie de main-d'œuvre ? Le recours systématique à un système de travaux forcés pointe dans la même direction. Selon Brocchi, certains sous-officiers auraient même suggéré d'utiliser leurs troupes pour cultiver la terre⁸² : l'idée est logique, considérant qu'à ce moment, une bonne partie des soldats égyptiens est issu de la classe paysanne, donc sûrement qualifiée pour ce genre d'emploi. Encore une fois, cette initiative suggère une pénurie de main-d'œuvre puisqu'en pleine période de conflits, on transfère des militaires à des tâches agricoles. Le projet sera, en revanche refusé par l'administration⁸³, probablement pour des raisons de sécurité et de prestige. On comprend donc que le gouvernement de Khartoum a entrepris une politique agraire exclusivement pour les besoins personnels de ses officiers : dans le reste du Soudan, les terres sont abandonnées. La plaine de Sennar est décrite comme étant nue, délaissée et complètement dépeuplée⁸⁴ ; la population aurait été s'établir loin au sud, fondant de nombreux nouveaux villages⁸⁵. Dans d'autres régions encore peuplées, la population locale préfère ne pas semer, craignant les confiscations⁸⁶. Brocchi note même la prolifération de *calotropis procera* (pommier de Sodome), une plante nocive, toxique et envahissante dans les champs laissés en friche⁸⁷ : un phénomène qui n'aurait jamais été pensable dans un système fonctionnel. On comprend donc que non seulement les champs ne sont plus cultivés, mais leur entretien est aussi négligé. Le problème est que le peu de développement et de politiques agricoles déployé par le gouvernement de Khartoum a des effets extrêmement néfastes sur la population locale. Le système de corvée occupe le peu de main-d'œuvre qui aurait pu alimenter la résurgence de l'agriculture traditionnelle. Les confiscations et les taxes excessives sur la production poussent ceux qui peuvent encore produire, à cacher leurs réserves ou simplement à arrêter de cultiver. Les taxes imposées sur les propriétaires d'esclaves⁸⁸ forcent ceux-ci à les vendre à bas prix au colonisateur, limitant encore plus leur capacité de production. Alors que le pays est anéanti par l'absence de pluie, limitant l'agriculture au peu de territoire alimenté par des *saqiyas*,

⁸¹ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 282.

⁸² Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 377.

⁸³ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 377.

⁸⁴ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 429-430.

⁸⁵ Prudhoe, "Extracts from Private Memoranda", 40.

⁸⁶ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 281.

⁸⁷ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 397.

⁸⁸ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 551.

le gouvernement égyptien va causer l'effondrement de ce système aussi. Premièrement, en imposant des taxes excessives (à payer en argent ou en esclave, alors que le Soudan demeure pauvre en monnaie)⁸⁹, forçant de nombreuses communautés à abandonner cette méthode d'irrigation. Deuxièmement, en confisquant systématiquement les bœufs utilisés pour faire fonctionner le mécanisme, pour ensuite les faire travailler soit sur leurs moulins à grain ou leurs propres *saqiyas*⁹⁰. Alors que pour combattre la famine, Khartoum aurait dû encourager la construction de *saqiyas*, sa politique a produit l'effet complètement inverse. Est-ce que les conséquences de ces politiques sur la population locale étaient intentionnelles ? Il est impossible de confirmer ou d'infirmer cette hypothèse bien qu'il soit fort possible que leurs effets néfastes soient une autre forme de représailles et/ou de punitions collectives pour la mort d'Ismail Pasha, la rébellion de Mek Nimr et les troubles subséquents. Il est probable que ces politiques soient le fruit d'une administration militaire inapte à gérer une crise d'une telle ampleur, et préférant en conséquence le recours à la force. En 1826 la sécheresse qui dévaste le pays depuis des années prend fin, tout comme le gouvernement exclusivement militaire à Khartoum : la période de la conquête de la répression sont achevées. Que peut-on conclure des impacts de l'administration coloniale égyptienne sur l'agriculture soudanaise ?

Le gouvernement de Mehmet Ali ne semble pas avoir eu de plan agricole pour le Soudan au début de la colonisation. Le Pasha d'Égypte souhaite principalement extraire la richesse du pays pour alimenter l'économie égyptienne. L'or du Fazogli devait financer les grandes ambitions de la nouvelle dynastie, alors que la population du Soudan était destinée à cultiver les champs égyptiens ou servir dans sa nouvelle armée servile. Il est possible qu'initialement la nouvelle puissance colonisatrice ait souhaité préserver le *statu quo ante bellum*, préservant la noblesse agraire, ainsi que ses dépendances libres et serviles, tant et aussi longtemps que cette dernière ne s'opposait pas à la conquête. L'assassinat d'Ismail Pasha en 1822 causa une transformation totale du nouvel ordre établi : l'extrême violence, dont avait été épargnée la région de l'ancien sultanat de Sennar, mais dont la conquête du Fazogli nous avait donné un avant-goût, fût déchaînée. Cette répression s'ajouta à une terrible sécheresse qui causa l'effondrement du système agricole traditionnel soudanais. Une grande partie des élites agraires furent éliminées, le cheptel confisqué, l'infrastructure agricole mise à mal et la paysannerie décimée ou exilée. De 1822 à 1826, en dehors

⁸⁹ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 175-176.

⁹⁰ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 282.

de quelques initiatives du Caire, inadaptées à la réalité de la région, le gouvernement de Khartoum est exclusivement centré sur un développement agricole voué à assurer la sécurité alimentaire de son noyau administratif et militaire. C'est sur les cendres de l'ancien monde rural funj que le nouvel ordre colonial, dorénavant centré sur la ville de Khartoum, tentera brièvement de construire son nouveau système. Celui-ci sera double : sur le Nil blanc apparaissent de larges domaines privés pour approvisionner les élites de la nouvelle capitale coloniale. Sur le Nil bleu, on voit l'établissement d'un système de plantations, travaillées par des milliers d'esclaves appartenant à un seul homme : Ahmed Pasha.

Chapitre 3 - L'âge des domaines et des plantations coloniaux : 1827-1844

La fin de la période de sécheresse entamée depuis la conquête en 1821, ou du moins le retour de précipitations suffisantes (certaines sources affirment que celles de la décennie suivant l'arrivée des Égyptiens furent inférieures à la moyenne¹) ainsi que l'arrivée d'un nouveau gouverneur à Khartoum marquent les débuts d'une reprise pour le monde agraire soudanais. Les six années de la conquête coloniale égyptienne n'auront pas, autrement que par sa destruction, changé la nature de l'agriculture de subsistance soudanaise. C'est entre 1827 et 1844 qu'un nouveau système agricole émerge, ce, malgré le fait que la fin officielle de la répression ne soit qu'une réalité sur le papier: banditisme, rébellions localisées, raids et razzias étatiques se poursuivent tout au long de la période. L'expérience coloniale soudanaise reste empreinte d'une profonde violence et d'oppression, et l'agriculture s'en ressentira, qui sera profondément limitée par ces troubles. Malgré tout, on observe, au travers des récits de voyage, l'apparition, tout aussi embryonnaire que brève, d'une nouvelle structure agraire importée d'Égypte, et centrée sur deux modèles agroéconomiques : la plantation et le domaine colonial.

Les sources européennes se transforment, elles aussi, avec la période. Nos sources durant la conquête étaient affiliées (activement ou informellement) à l'armée et à l'administration égyptienne; les nouveaux arrivants européens au Soudan, pendant cette période, entretiennent de nouvelles occupations indépendantes du régime du Caire. Deux catégories se démarquent : le touriste (alliant à la fois le côté scientifique et aventurier) et le marchand entrepreneur. D'un point de vue analytiques, ces deux types de sources exhibent des limitations : le touriste, lors de son court séjour, tend à faire une fixation sur une multitude de sujets (ornithologie, botanique, archéologie, les origines du Nil, etc.), mais rarement sur l'agriculture, au point de la négliger complètement. Le marchand entrepreneur, quant à lui, est plutôt silencieux sur son séjour au Soudan et il est incarné à la perfection par Antoine Brun-Rollet², l'un des seuls de sa cohorte à publier ses écrits. Ses témoignages sont trop souvent édulcorés pour effacer la participation active

¹ Prince Hermann von Pückler-Muskau, *Egypt Under Mehmet Ali*, vol. 2 (Londres: Colburn, 1845), 328.

² Antoine Brun-Rollet (1810-1858) est un marchand savoyard qui immigra en Égypte, puis au Soudan en 1831. Il fit officiellement fortune dans le commerce de gomme arabique sur le Nil blanc, cependant qu'officieusement, selon ses critiques, il se serait enrichi dans le commerce d'esclaves. Acclamé en Europe pour ses aventures, il sera vice-consul du Piémont-Sardaigne à Khartoum où il décédera en 1858.

de leurs auteurs (souvent des marchands européens établis à Khartoum) dans à la traite esclavagiste, et, comme l'esclavage devient de plus en plus lié à la pratique de l'agriculture, celle-ci disparaît de leurs écrits. Comment expliquer cette « ligne éditoriale » ? Les nations européennes sont, depuis l'ouverture du XIX^e siècle, de plus en plus sensible à la question de l'esclavage et surtout à la participation de leurs citoyens dans sa pratique. Alors que les aventuriers, touristes et capitalistes, qui séjournent à Khartoum sont décrits par leurs confrères occidentaux comme la racaille de leurs nations³, en Europe ils sont acclamés comme héros nationaux : leurs participations dans le commerce d'esclaves est volontairement omis au profit de l'honneur national⁴. Cette omission problématique est perpétuée malheureusement dans l'historiographie du Soudan. Lorsque le crime est trop flagrant ou connu de tous, comme dans le cas de Joseph-Marie-François Vaissière⁵, dénoncé même par ses compatriotes⁶, il est traité comme exceptionnelle et marginal. Dans les travaux de Richard Leslie Hill, l'accusation est même remise en doute, sans raison valable⁷. De plus, avec la découverte, pour les Européens du moins, de la présence de deux Nils, le fleuve bleu et sa région sont délaissés par les voyageurs comme étant le faux Nil⁸, indigne d'une quelconque attention. Durant près de deux décennies, lors de la conquête, le territoire du Nil bleu sera peu fréquenté, voire même évité par les visiteurs européens en quête de la source supposée réelle de ce fleuve mythique. Malgré ces quelques problématiques entourant les sources européennes de la période, plusieurs transformations s'opérant dans le monde agraire soudanais peuvent être tout de même observées, à commencer par la nouvelle gouvernance civile.

L'arrivée à Sennar en 1826, puis à Khartoum, de Ali Khurshid Pasha⁹, signale un changement de mentalité dans l'administration coloniale au Soudan : le pouvoir à Khartoum n'est plus exclusivement militaire. Cela se reflète, dans les sources, sur le développement agricole au Soudan.

³ Brehm, *Nord-Ost-Afrika* vol.2, 156.

⁴ Pierre Trémaux, *Voyage en Éthiopie, au Soudan Orientale et dans la Nigritie*, vol.2 (Paris : L. Hachette, 1862), 28.

⁵ Joseph-Marie-François Vaissière (1786-1845) est un ancien militaire français, supposément distingué, de l'armée napoléonienne qui vendit ses services aux forces égyptiennes. Il se lança, par la suite, ouvertement dans le commerce d'esclaves au Kordofan après la conquête. Il aurait même tenté d'acheter une plantation d'indigo le long du Nil. Il aurait perdu la vie à Khartoum autour de 1845. À ne pas confondre avec le marchand Jean Alexandre Vayssière (1817-1861), ironiquement lui aussi ex-militaire français actif dans la traite d'esclaves au Soudan, de 1847 à 1861.

⁶ Marro, *Il Corpo Espistolare*, 324.

⁷ Richard Leslie Hill, *A Biographical Dictionary of the Sudan* (Londres: Routledge, 2019) 371.

⁸ Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*, 35.

⁹ Ali Khurshid Pasha (1786-1845) est un officier militaire égyptien, probablement d'origine kurde. Il est envoyé au Soudan après sa participation à la campagne égyptienne en Morée. Il est le premier gouverneur général du Soudan à avoir les pleins pouvoirs civils et militaires. Il occupera ce poste jusqu'en 1838 : le plus long règne d'un gouverneur dans la colonie.

La réalité sur le terrain reste précaire : les champs sont peu ou pas cultivés, la population en constante migration et la faim demeurent un problème quasi permanent. La politique de développement agricole que nous avons vue durant la période de 1821 à 1826, basée sur une production de subsistance quasi exclusivement liée aux corps d'officiers turco-égyptiens, sera encore l'objectif central du gouvernement de Khartoum : la sécurité alimentaire à tout prix. Les méthodes et l'ampleur de cette politique changeront, par contre, pour englober une région beaucoup plus importante que les alentours de la ville de Khartoum. Alors que le long du Nil, au nord de notre région d'étude, on voit rapidement le développement de plantations de sucre et d'indigo¹⁰, l'implantation d'une industrie centralisée de plantations semble plus timide sur les Nils blanc et bleu : comment expliquer cette divergence qui marquera la colonisation égyptienne dans le Gezira et le Soudan oriental ? La réponse est en partie géographique : la région du Nil soudanais entre Wadi Halfa et Halfaya diverge très peu, en termes de climat, de relief et de mode d'occupation, de celui du territoire fluvial égyptien. De ce fait, l'administration de l'étroite bande riveraine est plus facile et similaire à celle déjà établie en Égypte. De plus, le gouvernement peut compter sur l'aide de la puissante confédération des Shaigiya, à qui il a accordé une bonne partie des terres entre Berber et Halfaya¹¹, pour maintenir l'ordre. Notre zone d'étude, à l'inverse, est son opposé géographique : composée de larges plaines, elle est instable et faiblement contrôlée. Le pouvoir égyptien est souvent limité à quelques villes-garnisons comme Khartoum, Wad Madani et Sennar ainsi que leurs périphéries. Il ne faut pas voir le contrôle égyptien sur le territoire soudanais comme étant total, ainsi que les cartes ont tendance à nous le laisser penser, mais centré autour de « points névralgiques », *nodals cities/regions*¹².

Le pouvoir et l'influence égyptienne rayonnent de ces grandes garnisons : aussi, indirectement se diffuse son développement agricole. Dans les sources, on observe que la reprise agricole soudanaise se fait majoritairement autour de ces grands centres, au détriment des zones agricoles

¹⁰ George Alexander Hoskin, *Travels in Ethiopia* (Londres: Longman, 1835), 52-54.

¹¹ Udal, *The Nile in Darkness*, 307.

¹² Cette théorie fut élaborée en anthropologie et en sociologie par E. L. Ulman, B. J. L. Berry et W. L. Garrison entre 1941 et 1958. Elle met l'accent sur la ville et sa périphérie comme unité de base d'un réseau d'échanges économiques, sociaux et culturels. La ville agit comme un point névralgique conditionnant et incarnant les dynamiques de sa région. Ce même point se retrouve lié à ce qu'on pourrait qualifier de constellation : un réseau de points, plus ou moins importants, connectés les uns aux autres. Cette interprétation permet d'observer les liens qu'entretiennent les villes appartenant à un même réseau d'échanges, tout en délaissant la vision conventionnelle d'une structure coloniale centrée exclusivement sur un système d'échange unidirectionnel entre la colonie et la métropole. Cette théorie est mobilisée par l'historienne Ilham Khuri-Makdisi dans son ouvrage : *The Eastern Mediterranean and the Making of Global Radicalism*. C'est de ce livre qu'est venue l'inspiration d'utiliser cette théorie dans le cadre agricole soudanais.

traditionnelles. Sennar et ses environs sont à nouveau cultivés, dès le début des années trente¹³ - on y voit même l'apparition d'agriculture urbaine¹⁴, une pratique autrefois limitée à Khartoum. Wad Madani, entre les confluents de la Rahad et de la Dinder, voit un développement important de l'agriculture¹⁵ dans cette plaine à l'ouest du fleuve bleu, jamais décrit dans les sources européennes précédant la conquête comme étant largement cultivée. Qu'est-ce qui explique cette reprise agricole autour de ces points géographiques ? La présence de fortes garnisons variant d'une centaine à quelques milliers d'hommes confère deux avantages à la reprise : une certaine garantie de sécurité contre le brigandage et les razzias ainsi qu'un attrait économique. La présence d'une si forte population de non-cultivateurs ayant des besoins alimentaires journaliers élevés (en céréales, fourrages, viandes, légumes, etc.) et n'étant que très peu ou pas ravitaillée par la métropole, crée un marché économique intéressant pour les agriculteurs des alentours. Cette nécessité semble avoir été encore plus amplifiée par la tendance de l'administration de Khartoum à se refuser encore, durant cette période, à employer ses garnisons¹⁶ à des tâches agricoles. De plus, ces villes-garnisons attiraient aussi marchands et artisans, qui, eux aussi, contribuaient à la demande de produits agricoles. Ces points névralgiques stimulent indirectement l'agriculture dans les environs, mais, en dehors de la ville de Khartoum¹⁷, il n'existe pas de mention dans les sources indiquant une politique délibérée en ce sens du pouvoir égyptien. Il serait plus juste d'interpréter ce développement agraire et rural autour des villes garnisons comme étant dû au besoin chronique de sécurité de la population locale, ainsi que sa capacité à saisir une opportunité économique dans une situation difficile. Le développement des jardins urbains, clairement initialement associé dans les sources au corps administratif et militaire colonial, est motivé, quant à lui, par un besoin de se prémunir face à l'insécurité alimentaire.

¹³ Arthur T. Holroyd, "Notes on a Journey to Kordofán, in 1836-7." *The Journal of the Royal Geographical Society of London* 9 (1839): 170.

¹⁴ Prudhoe, "Extracts from Private Memoranda", 52.

¹⁵ Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*, 301-302.

¹⁶ Ce phénomène s'explique peut-être par le fait que ces garnisons sont composées de soldats d'origines turques, égyptiennes, albanaises, maghrébines et circassiennes. Lorsque celle-ci sera remplacée par des soldats-esclaves d'origine subsaharienne, on assistera parfois à des épisodes où ceux-ci seront utilisés pour des travaux civils et agricoles.

¹⁷ Edmond Combes, *Voyage en Égypte et en Nubie* (Bruxelles : Slingeneyer Jeune, 1846), 83. L'affirmation de Jean Alexandre Edmond Combes (1812-1848) doit être considérée avec parcimonie : Combes, aventurier français, est un ardent pionnier du colonialisme qui se montre particulièrement élogieux du régime égyptien, probablement car celui-ci finance ses expéditions dans la région.

Nulla part ailleurs peut-on voir ce développement agricole urbain plus clairement que dans la ville même de Khartoum. La ville connaît une croissance démographique faramineuse suivant sa sélection comme capitale de la colonie : dans les années trente, elle atteint près de quinze mille habitants¹⁸. Cette explosion démographique, en partie due à une migration liée à la famine et à la violence dans la région¹⁹, nécessite une production alimentaire substantielle là où, rappelons-le, se trouvait un territoire dénudé et abandonné une décennie plutôt. La ville elle-même se construit autour de petits jardins²⁰, alignés principalement le long du Nil bleu, servant à nourrir leurs propriétaires. Khurshid Pasha et son successeur lanceront aussi un grand projet de construction de digues en brique cuite²¹ et en terre pour protéger la capitale des crues²². Ce projet aura aussi comme effet de protéger une vaste plaine sablonneuse, l'ouvrant ainsi à l'agriculture²³. Sur cette même digue, on verra l'implantation des premiers palmiers dattiers capables de produire des fruits²⁴ : il est par contre impossible de spécifier à quelle espèce ces palmiers appartiennent et à qui la production fruitière est destinée. Les dattes ne sont pas les seuls nouveaux arbres fruités importés par le colonisateur : le citronnier (déjà présent à Sennar) fait son apparition dans les sources, suivi du bananier, de l'attier²⁵, du figuier et du grenadier²⁶. Bien que certaines sources européennes attribuent l'importation de ces arbres fruitiers à Khurshid Pasha²⁷, une hypothèse appuyée par la chronologie²⁸, il est tout à fait probable que ce phénomène ne soit pas seulement dû à la volonté du Pasha, mais aussi à d'autres cadres et d'officiers coloniaux. La tendance dans les sources européennes et dans l'historiographie à attribuer toutes les actions considérées comme bénéfiques au Pasha en place, doit être considérée avec scepticisme. Ce point de vue est renforcé, aussi, par la nature très individualiste de l'agriculture coloniale égyptienne dans le pays, axé sur une

¹⁸ Stevenson, "Old Khartoum", 12.

¹⁹ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 312.

²⁰ Pücker-Muskau, *Egypt Under Mehmet Ali*, 293.

²¹ Les briques employées lors de ce projet, ainsi que les autres constructions de l'époque ne sont pas produites localement, mais extraites des ruines de la ville médiévale de Soba, ancienne capitale du royaume d'Alodie, le prédécesseur chrétien du sultanat funj, plusieurs dizaines de kilomètres à l'est de Khartoum.

²² Ferdinand Werne, *Expedition to Discover the Sources of the White Nile*, vol 1 (Londres: Richard Bentley, 1849), 56.

²³ Werne, *the Sources of the White Nile vol.1*, 56.

²⁴ Werne, *the Sources of the White Nile vol.1*, 56.

²⁵ Plante originaire de l'Amérique, dont le fruit porte le nom de pomme cannelle.

²⁶ Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*, 302-303.

²⁷ Anonyme, An Unpublished Chronicle of the Sudan 1822-41, *Sudan Notes and Records*, vol.36 (1956): 19.

²⁸ Considérant que la plupart des arbres fruitiers mentionnés précédemment prennent entre trois et cinq ans avant de produire leurs premiers fruits et que leurs premières mentions datent de la fin des années trente et du début des années quarante, les dates correspondent effectivement au cœur du règne de Khurshid Pasha.

production à des fins d'approvisionnement personnelles. De fait, il ne faut pas croire que la production de ces arbres fruitiers soit offerte à la population soudanaise de Khartoum : ces fruits n'apparaissent pas dans les descriptions des biens vendus sur le marché public de la ville. L'offre demeure exclusivement composée de fruits locaux consommés avant la conquête²⁹. De plus, dans le Gezira et le Soudan oriental, ces nouveaux arbres fruitiers n'apparaissent que dans des contextes d'agriculture au bénéfice des officiers ou cadres turco-égyptiens : on observe donc qu'il n'y a pas de transmission de la production vers la population locale. Comment alors expliquer ce phénomène ? L'explication la plus simple est que le pouvoir colonial égyptien n'a jamais réellement tenté (ou eu l'intention) de faire adopter ses nouvelles cultures par les agriculteurs locaux. Du point de vue de l'agriculteur soudanais cette nouvelle production fruitière était peut-être aussi initialement peu attirante : très gourmande en eau, elle aurait soit demandé la construction de systèmes d'irrigation coûteux et complexes (ainsi que fortement taxés sous le régime³⁰) soit d'utiliser des terres bordant les cours d'eau déjà en utilisation pour d'autres cultures plus importantes (céréalières et maraîchères). De plus, le pouvoir colonial avait tendance à taxer de façon exubérante chaque arbre fruitier³¹; limitant leur culture à ceux qui peuvent payer les taxes ou les éviter. Le facteur du goût doit être aussi pris en compte (pour les agrumes du moins) : selon des recherches agronomiques, le sol du Soudan, déficient principalement en zinc et certains autres minéraux, affecterait négativement la croissance et le goût des agrumes³². Un fruit difficile à produire, coûteux et peu digeste ou appétissant est donc peu attrayant pour le cultivateur soudanais qui peine à se remettre des difficultés des dernières années. Malgré l'apparition des arbres fruitiers dans les jardins de Khartoum et plus tard ceux de Wad Madani et de Sennar, cette transformation agraire reste limitée dans un contexte urbain et colonial. La vigne connaîtra une situation similaire, mais le contexte unique de son introduction, sa culture et son usage mérite qu'on s'y attarde davantage.

La culture de la vigne, autant pour sa production fruitière que viticole, est probablement le fruit le plus rapidement produit au Soudan par le colonisateur. Bien que le fruit semble avoir déjà eu une petite présence pré-conquête³³, sa production initiale est incomparable avec celle entreprise par les

²⁹ Holroyd, "Journey to Kordofan", 167.

³⁰ Brocchi, *Giornale Delle Osservazioni*, 175-176.

³¹ Werne, *the Sources of the White Nile vol.1*, 98.

³² S. Abbadi, "Evidence of Severe Zinc Deficiency in Sudan Grown Citrus." *Sudan Notes and Records* 50 (1969): 165.

³³ Krump et Spaulding, *Sudanese Travels*, 352.

officiers turco-égyptiens³⁴. Ce qui rend le cas de la culture de la vigne au Soudan intéressant est le fait que la viticulture est une pratique relativement mineure à l'époque en Égypte, principalement liée à la communauté copte. L'implantation de l'Islam a mis progressivement fin à l'importance de cette culture³⁵, bien que celle-ci n'ait jamais réellement entièrement disparu. Les sources égyptiennes indiquent même que les premiers vignobles expérimentaux (souvent appartenant aux élites du Khédivat) n'apparaîtront qu'en 1871 avec l'implantation de milliers de pieds de vigne provenant du Péloponnèse³⁶. Un autre document indique qu'il y aurait 221 560 pieds de vigne en Égypte en 1873³⁷ ; malgré l'énormité du chiffre, rappelons que la culture viticole en est une à haute intensité par hectare, ce nombre représente donc une très petite superficie de territoire³⁸. Alors, considérant que la pratique ne se développe que quarante ans plus tard en Égypte, comment expliquer son apparition dans le territoire soudanais si tôt ? Il n'est pas fait mention, dans les sources, que Khurshid Pasha soit responsable de ce développement, alors que généralement tout ce qui est positif lui est attribué; il est alors possible d'imaginer que cette importation/développement³⁹ soit le fruit d'initiatives personnelles de membres du corps d'officiers et d'administrateurs. De plus, en théorie, comme beaucoup de dignitaires coloniaux sont originaires du Caucase (souvent de la Géorgie) et de l'Albanie, deux contrées connues pour leurs traditions viticoles, cela pourrait expliquer cette initiative individuelle. En l'absence de preuves plus concrètes, cette hypothèse reste invérifiable, mais les quelques mentions nous laissent entrevoir comment la diversité à l'intérieur de l'administration égyptienne a pu influencer le développement agricole du Soudan. La production locale de spiritueux, autre que la bière soudanaise *merisa*⁴⁰ (particulièrement impopulaire parmi les Européens⁴¹, donc probablement aussi chez les officiers coloniaux), était peu développée avant l'ouverture de la première distillerie

³⁴ Pückler-Muskau, *Egypt Under Mehmet Ali*, 329.

³⁵ La situation est peut-être la même au Soudan : les quelques mentions de vignes dans les écrits de Krump sont probablement issues d'une culture résiduelle datant de la période nubienne chrétienne.

³⁶ Ministère de l'Intérieur d'Égypte, *Statistique de l'Égypte* (Le Caire : Imprimerie française Mourès & C^{ie}, 1872), 46.

³⁷ Ministère de l'Intérieur d'Égypte, *Statistique de l'Égypte* (Le Caire : Imprimerie française Mourès & C^{ie}, 1873), 290-291.

³⁸ La moyenne moderne de pieds de vigne par hectare est de 3000 : considérant les 221 560 pieds mentionnés, il y aurait environ 74 hectares de vignes cultivés dans l'ensemble de l'Égypte, soit un nombre insignifiant. Il faut aussi prendre en compte que ce livre de statistiques gouvernemental est destiné à encourager l'investissement; les chiffres sont donc fort probablement plus élevés que dans la réalité.

³⁹ Il est impossible de discerner dans les sources si les pieds de vigne sont un cépage local ou importé : les deux options, n'étant pas mutuellement exclusives, sont toutes deux possibles.

⁴⁰ Cailliaud, *Voyage à Meröe vol.2*, 285. La *merisa* est produite par la fermentation de grain de *durra*.

⁴¹ André Melly, *Lettres d'Égypte et de Nubie* (Londres : Richard Taylor 1852), 112.

en 1840⁴². À cela s'ajoutent les difficultés et les coûts liés à l'importation, qui ont dû encourager les officiers et administrateurs égyptiens à entreprendre leur propre production d'alcool basée probablement sur les pratiques provenant de leurs pays d'origine. Les vignobles font donc leur apparition sur les berges du Nil, dans les jardins des colonisateurs, mais aussi dans celui de quelques résidents européens⁴³.

La ville de Khartoum prend alors l'allure d'une véritable ville-jardin. Cette agriculture urbaine, autrefois absente dans la région, hormis les jardins royaux de Sennar, est probablement l'une des transformations du monde agraire soudanais les plus marquantes à cette époque. Cette nécessité d'assurer une production maraîchère urbaine, menée par une forte (et souvent insatisfaite) demande⁴⁴, encourage tous les habitants qui le peuvent à créer des jardins dans ou en périphérie de la ville⁴⁵. Au même moment, dans un contraste total, les environs de la capitale coloniale du Soudan développent, dû à la déforestation, un aspect dénudé et désertique⁴⁶ : la ville apparaît comme un bastion civilisationnel de verdure dans une mer de sable hostile ou comme telle que décrite par George Melly⁴⁷ et d'autres voyageurs européens: « a bulwark against barbarism and an outpost of civilization »⁴⁸. Il est fascinant de constater comment le développement de l'agriculture urbaine combiné à la déforestation (et à la désertification qui s'ensuit) a contribué à façonner l'image de Khartoum dans l'imaginaire européen comme étant ce supposé dernier lieu de civilisation sur le Nil. Cette vision, où Khartoum se trouve à être le bout du monde, diffère quelque peu pour la haute administration égyptienne : Khartoum est là où les profits s'arrêtent, là où le Soudan arrête d'être rentable. Les ressources en or tant espérées restent absentes et le flot massif d'esclaves censé propulser l'économie et l'armée égyptienne au rang de grande puissance n'apportent pas les résultats espérés. L'acclimatation des captifs amenés en Égypte est difficile, un nombre colossal succombe aux maladies⁴⁹ : bien que cette limitation n'atténue ni le besoin et ni le désir d'importer davantage d'esclaves, elle affectera bien sûr la rentabilité de la colonie

⁴² Lepsius, *Letters from Egypt*, 165.

⁴³ Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*, 303.

⁴⁴ Hill, *Frontiers of Islam*, 139.

⁴⁵ Hill, *Frontiers of Islam*, 139.

⁴⁶ Prudhoe, "Extracts from Private Memoranda", 38.

⁴⁷ George Melly (1830-1894), futur politicien britannique ainsi que son père, André Melly (1802-1851) un négociant de coton suisse, furent la première famille européenne entière à séjourner en tant que touristes au Soudan. André Melly succomba à une fièvre après leur périple sur le Nil blanc.

⁴⁸ George Melly, *Khartoum and the Blue and White Nile*, vol. 2 (Londres: Colburn, 1851), 81.

⁴⁹ Holt et Daly, *History of the Sudan*, 42.

soudanaise. Une certaine frustration s'installe alors au Caire devant cette impasse. Un échange épistolaire entre Khurshid Pasha et Mehmet Ali est rapporté par Antoine Brun-Rollet à ce sujet :

Mehmet Ali : Je ne conçois pas comment chaque fois que je te demande des tributs, tu m'objectes la pauvreté des sujets que je t'ai donné à gouverner : ils ont deux Nils, tandis que je n'en ai qu'un ; fais travailler ces paresseux comme je fais en Égypte, et ils deviendront riches.

Khurshid Pasha : Quand mes Sennariens cultiveront dix fois plus qu'ils ne le font, ils n'auront jamais que des grains et des bestiaux et point d'argent à vous donner.⁵⁰

Bien qu'il soit fortement improbable que Brun-Rollet ait mis la main sur la correspondance privée entre le souverain d'Égypte et son représentant au Soudan, ce dialogue, fort probablement non verbatim⁵¹, demeure quand même profondément représentatif des difficultés économiques encourues, ainsi que de la dichotomie entre la volonté du Caire et la réalité à Khartoum. Dans ce dialogue Mehmet Ali est représenté comme étant totalement inconscient de l'évidence : bien que le Soudan possède bien deux Nils, le pays ne possède ni l'infrastructure, ni la main-d'œuvre, ni les ressources pour être rentable. Il est aussi intéressant de voir comment Khurshid Pasha avance que les seules ressources qu'il peut envoyer comme tribut sont le grain et le bétail : encore là, cette ressource est interprétée comme un signe de pauvreté et non de richesse. Il n'existe pas de preuve, durant cette période, de chargement de grains partant de Khartoum pour l'Égypte : la ressource étant sûrement plus en demande localement, trop coûteuse à exporter et l'infrastructure fluviale et terrestre, nécessaire à son transport, étant toujours trop peu développée. Les sources notent, par contre, une exportation massive de bétail soudanais vers l'Égypte⁵². Ce bétail est principalement issu des confiscations opérées auprès des tribus nomades (principalement chez les Baggaras) ainsi que des razzias gouvernementales⁵³. L'exportation vers la métropole est représentative de la gouvernance égyptienne dans la colonie : peu efficace, sans aucun effort de développement d'infrastructures et causant un énorme taux de mortalité sur le produit exporté⁵⁴. Des dizaines de

⁵⁰ Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*, 308-309.

⁵¹ Il faut par contre mentionner qu'Antoine Brun-Rollet a séjourné près de vingt ans au Soudan, fût une figure marquante de la communauté marchande et diplomatique européenne de Khartoum et a côtoyé personnellement Khurshid Pasha durant son règne : il est donc fort probable qu'il était au courant des grandes lignes des échanges entre Le Caire et sa colonie.

⁵² Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*, 309.

⁵³ Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*, 68.

⁵⁴ Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*, 309.

milliers de têtes de bétail remontent le Nil, sans qu'aucun effort ne soit fait pour créer des postes de ravitaillement en eau et en fourrage, pour repeupler le cheptel égyptien au détriment de celui soudanais. Il faut comprendre qu'à la même époque, le cheptel en Égypte est périodiquement décimé dû à des épidémies de *rinderpest*⁵⁵ : le pays a donc besoin d'importer énormément de bétail pour continuellement compenser ses pertes. Ce qui est toujours en débat dans l'historiographie, c'est de savoir si l'importation du bétail soudanais avait apporté d'autres épidémies de *rinderpest* en Égypte ou, au contraire, si la maladie avait été introduite au Soudan par ce commerce⁵⁶. Entre l'éclosion d'épidémies bovines et les confiscations égyptiennes, le résultat demeure le même : une diminution significative du cheptel soudanais. Cela montre un changement significatif dans les politiques coloniales à Khartoum, autrefois basées sur l'exploitation de la classe paysanne sédentaire, qui s'étend dorénavant aux populations agropastorales et nomades. Cette politique aura des effets pernicieux bien au-delà des frontières de la colonie : en confisquant le bétail des Baggaras (ainsi que d'autres tribus nomades comme les Abu Rof⁵⁷ de la Gezira), les Égyptiens forcent ceux-ci à récupérer leurs pertes en faisant des razzias chez leurs voisins. Les Baggaras mèneront des raids contre les Shilluks⁵⁸, qui, en retour, attaqueront les Dinkas⁵⁹ : créant (ou du moins exacerbant) un cercle pernicieux de violences intertribales. En représailles aux razzias de bétails, qui évoluent rapidement en raids esclavagistes, les Dinkas lanceront des attaques vers Sennar et les rives du Nil bleu⁶⁰, menaçant les agriculteurs locaux et marquant le territoire pour les décennies à venir⁶¹.

Mais alors que les sources vantent l'administration de Khurshid Pasha, comment celle-ci gère-t-elle le problème (qu'elle a elle-même créé) de la diminution du cheptel soudanais ? Khurshid Pasha semble exclusivement vouloir concentrer ses efforts sur le secteur ovin, particulièrement pour la qualité de sa laine. Il fait importer une centaine de mouton mérinos ainsi qu'une race espagnole indéterminée⁶². Mais deux éléments de cette initiative attirent l'attention : premièrement, la faible

⁵⁵ C. A. Spinage, *Cattle Plague: A History* (New-York: Plenum Publisher, 2003), 676. La *rinderpest* ou peste bovine est une maladie extrêmement virulente qui, à plusieurs reprises, a décimé les cheptels à travers le monde. La maladie semble avoir été éradiquée au début des années 2000.

⁵⁶ Spinage, *Cattle Plague*, 676.

⁵⁷ Hill, *Frontiers of Islam*, 7-8.

⁵⁸ Qapudan, "Journal", 13.

⁵⁹ Thibaut, *Recherche des sources du Nil*, 23.

⁶⁰ Hill, *Frontiers of Islam*, 33-34.

⁶¹ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 449.

⁶² Anonyme, "Unpublished Chronicle", 19.

quantité de bêtes importées (surtout considérant la large exportation de bovins) tend à montrer que le projet est expérimental ou personnel, non pas une initiative de vaste ampleur. Deuxièmement, l'importation de races ovines espagnoles, adaptées à un climat méditerranéen, dans un climat sahélien, semble totalement inappropriée : justement, la chronique anonyme, qui fait d'habitude l'éloge de Khurshid Pasha, reconnaît l'échec cuisant de cette entreprise⁶³. On comprend alors qu'en réponse à la volonté du Caire de trouver des alternatives viables pour rentabiliser la colonie, le gouvernement de Khartoum a accordé une attention particulière au bétail, mais ce ne fût pas sa seule solution. L'autorité coloniale va encourager le développement de grands domaines agricoles, ainsi que l'établissement de petites colonies agraires pour des réfugiés et migrants soudanais sur le Nil blanc.

Développements agricoles sur les deux Nils

Alors que durant la période de 1821 à 1826, un développement agricole restreint circonscrit à la ville même de Khartoum, on remarque une expansion drastique du territoire cultivé par le colonisateur. Pour explorer ces changements, nous nous concentrerons d'abord sur une bande étroite de territoire partant de Khartoum et qui descend sur près de cent cinquante kilomètres en direction du sud, sur le long du Nil blanc. Ce territoire, avant et pendant la conquête, était décrit comme étant relativement peu cultivé en dehors de l'activité des populations agropastorales⁶⁴, fortement boisé⁶⁵ et aux prises avec des conflits tribaux et des razzias shilluks incessantes⁶⁶. Pourtant tout change durant cette période de 1827 à 1844. Les sources indiquent alors le développement de nombreux grands domaines agricoles sur les rives du Nil blanc : comment expliquer leur apparition sur ce territoire? Le changement dans la situation sécuritaire locale, qui sera exploré plus loin, est un facteur important : les Shilluks sont, en théorie, en paix avec le gouvernement de Khartoum⁶⁷; du moins, leurs razzias ne remontent pas le Nil blanc aussi loin qu'auparavant. Il y a aussi la question de la terre : les rives du fleuve blanc sont fertiles et étaient relativement inoccupées (du moins de façon permanente) permettant donc, sans trop bousculer les

⁶³ Anonyme, "Unpublished Chronicle", 19.

⁶⁴ Prudhoe, "Extracts from Private Memoranda", 41.

⁶⁵ De Bellefond, *Voyage on the Bahr-Abiad*, 4.

⁶⁶ De Bellefond, *Voyage on the Bahr-Abiad*, 7.

⁶⁷ Holroyd, "Journey to Kordofân", 172.

populations locales, d'établirent de larges domaines. Nous croyons, par contre, qu'il faut comprendre le développement agricole sur le Nil blanc non pas comme un cas à part, mais comme étant exemplaire de la théorie des *nodals cities/regions*. Le développement agraire riverain de la région est directement lié à celui de la ville de Khartoum : ces domaines apparaissent en réponse à un besoin grandissant de terres, d'investissement à long terme pour les officiers et administrateurs coloniaux et à une demande grandissante de produits agricoles pour le milieu urbain. Cette région du Nil blanc s'inscrit donc comme l'arrière-pays du point névralgique qu'est la capitale coloniale. L'expansion agricole vers le Nil bleu étant limitée par la présence de communautés sédentaires riveraines déjà présente et active, le Nil blanc devient donc une voie plus optimale. Ce qui confirme encore plus l'idée que ce territoire nouvellement cultivé, est directement lié au point névralgique de Khartoum, c'est que la production agricole ne semble pas relever de cultures rentières. La production semble exclusivement céréalière et maraîchère : ce territoire n'est donc pas exploité dans une optique d'exportation vers l'Égypte, mais bien d'alimentation de la ville de Khartoum et de la colonie.

Il est quelque peu difficile d'explorer en profondeur ce développement agricole : les voyageurs européens naviguant sur le Nil blanc (ainsi que leurs lecteurs en Occident) sont davantage obsédés par la découverte de la source du Nil, que par l'étude approfondie des rives connues du fleuve. Dans les récits de voyage, seulement quelques pages sont accordées à cette zone du Nil blanc. Par contre, les sources attestent d'un développement agraire rapide : les forêts riveraines sont brûlées pour laisser place à des terres cultivables et aussi à l'enrichissement du sol⁶⁸. De plus, l'on a érigé des dizaines de *saqiya*⁶⁹ et de puits pour alimenter en eau les champs. Dû au fait que les voyageurs européens naviguent sur le Nil blanc, ils n'ont que très peu d'interaction avec ceux qui possèdent ces domaines et encore moins avec ceux qui travaillent la terre. Avec les quelques noms mentionnés, il est possible de faire ressortir quelques éléments intéressants : ce sont principalement de hauts dignitaires égyptiens. Un général⁷⁰, un membre de la famille de Mehmet Ali⁷¹ et des officiers subalternes : on comprend donc que ces terres ont été distribuées à des membres importants de l'élite coloniale. Cet élément explique d'ailleurs comment ceux-ci peuvent se

⁶⁸ Thibaut, *Recherche des sources du Nil*, 15.

⁶⁹ Qapudan, "Journal", 11.

⁷⁰ Qapudan, "Journal", 11.

⁷¹ Werne, *the Sources of the White Nile vol.1*, 90. Le domaine appartiendrait à Mustafa Bey, qui serait le fils de la sœur de la femme principale de Mehmet Ali. Il était aussi gouverneur de Khartoum à l'époque et menait des razzias fréquentes dans les monts Nubas.

permettre de construire autant de *saqiyas*, malgré le fardeau fiscal que cela représente. Deux autres grands propriétaires ressortent du lot : un riche entrepreneur égyptien⁷² et un fakir⁷³. Ce dernier est un personnage assez intéressant. Nommé Hedjazi⁷⁴ dans les sources, son domaine aux confins du territoire contrôlé par les Égyptiens lui aurait été donné par Khurshid Pasha pour contribuer à la diffusion de l’Islam chez les Shilluks⁷⁵. L’entrepreneur égyptien, dont le nom ne nous est malheureusement pas parvenu, est particulièrement intéressant par sa relation avec les Shilluks. Celui-ci engageait des Shilluks comme travailleurs saisonniers sur son domaine⁷⁶ : cette initiative est probablement due à un manque chronique de main-d’œuvre et devait aussi avoir pour effet de protéger le domaine des razzias Shilluks. On comprend donc aussi que malgré la diminution des raids shilluks sur le Nil blanc égyptien, ceux-ci demeurent des acteurs importants dans la région. En dehors de ces journaliers shilluks, nous n’avons pas plus d’information sur ceux qui cultivaient ces domaines, mais, par contre, quelques hypothèses peuvent être avancées. Compte tenu de ce que nous savons de la période précédente, il est fort probable qu’une bonne partie de la main-d’œuvre soit constituée de journaliers soudanais et de paysans contraints à la corvée. Par contre, si on prend en compte le nombre grandissant de razzias d’esclaves sur le Nil blanc et dans le Kordofan voisin, il est fort probable qu’un nombre grandissant d’esclaves ait travaillé sur ses domaines.

Accompagnant ce développement agraire on assiste aussi à l’établissement de chantiers navals sur le Nil blanc⁷⁷ pour profiter des riches forêts bordant le fleuve. Cette exploitation forestière émergente, initiée par Khurshid Pasha, est accomplie par des prisonniers criminels et des esclaves⁷⁸. Elle a pour objectif de désenclaver la colonie, de favoriser le transport fluvial, d’encourager le commerce et de pouvoir mener les razzias d’esclaves de plus en plus loin sur le fleuve. Avec le développement industriel vient l’apparition de plantations de palmiers doums⁷⁹, dont les feuilles servent à faire des cordages et le bois est destiné à la production navale. Malgré

⁷² Thibaut, *Recherche des sources du Nil*, 15.

⁷³ Werne, *the Sources of the White Nile vol.1*, 92.

⁷⁴ Werne, *the Sources of the White Nile vol.1*, 92. La *nisba* de Hedjazi n’indique pas nécessairement une origine géographique, ce serait plutôt un titre obtenu par celui qui aurait accompli le pèlerinage et séjourné longuement à la Mecque. Dans les sources européennes, son domaine et le village l’accompagnant prirent aussi le nom de Hedjazi.

⁷⁵ Werne, *the Sources of the White Nile vol.1*, 92.

⁷⁶ Thibaut, *Recherche des sources du Nil*, 15.

⁷⁷ Qapudan, “Journal”, 10.

⁷⁸ Holroyd, “Journey to Kordofán”, 171.

⁷⁹ Thibaut, *Recherche des sources du Nil*, 17.

ces plantations d'arbres, le double effet de la déforestation agricole et industrielle s'est amorcé dans la région, mais pour l'instant, cette conséquence du développement reste peu remarquée dans les sources. Les forêts du Nil blanc seront même vues par Antoine Brun-Rollet comme source de revenus potentiels pour le colonisateur :

Ces bords (le Nil blanc) maintenant déserts, appelleraient de nombreuses populations de cultivateurs, si on les garantissait contre les incursions (Shilluks) ; il ne faudrait pour cela, pendant quelques mois de l'année, qu'une croisière de bateaux armées, dont les frais seraient amplement payés par le droit qu'on établirait sur les bois de construction. L'arsenal et la ville de Khartoum tireraient ces bois des hautes forêts de mimosas qui ombragent les bords du fleuve, et cela pourrait devenir également une richesse pour l'Égypte, qui est dépourvue de cet important produit et le paye au poids d'argent.⁸⁰

On remarque donc l'apparition d'une nouvelle mentalité quant à la gestion de la forêt comme ressource. Durant la période funj, la forêt était un environnement exploité principalement pour la gomme et le miel, dorénavant le bois devient l'une de ses attractions principales. L'exploitation, de la gomme arabique, sur le Nil blanc, relativement peu pratiquée par les locaux, prend de plus en plus d'ampleur. Brun-Rollet se vante d'être celui qui a introduit cette pratique dans la région⁸¹, mais ses affirmations sont plus que douteuses : il est fort probable que la récolte de la gomme était pratiquée dans la région bien avant la conquête, mais que le bouleversement des flux commerciaux traditionnels en ait limité la pratique. Ce que l'on sait, par contre, c'est que rapidement au cours de cette période, les populations arabes riveraines se lanceront dans le commerce de ce produit : le village de Hedjazi, initialement planifié comme un centre missionnaire, se reconvertit rapidement en point d'échange pour la gomme⁸². Ce commerce émergent doit être pris en compte pour comprendre comment se développera l'économie marchande sur le fleuve blanc. L'historiographie tant à mettre l'accent sur le développement du commerce de l'ivoire qui mena à celui des esclaves⁸³ dans les années quarante et cinquante. Cette vision tant à omettre complètement la contribution du commerce de la gomme arabique à initier cette incursion commerciale, autant par les marchands soudanais, coloniaux et européens vers l'actuel Sud

⁸⁰ Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*, 304-305.

⁸¹ Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*, 53.

⁸² Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*, 75.

⁸³ Alice Moore-Harell, "Slave Trade in the Sudan in the Nineteenth Century and Its Suppression in the Years 1877-80." *Middle Eastern Studies* 34, no. 2 (1998): 114.

Soudan⁸⁴. La situation agraire diffère sur le Nil bleu : on ne retrouve pas de domaines, mais bien de grandes plantations, de plus, on constate l'apparition d'une nouvelle élite agraire : les *kachefs*.

Alors que les domaines du Nil blanc servent quasi exclusivement à une production céréalière et maraîchère, les rives du Nil bleu sont parsemées de plantations appartenant à un seul homme : Ahmed Pasha Abu Widan⁸⁵, successeur, en 1838, de Khurshid Pasha. Si l'agriculture sur le Nil blanc prenait des traits oligarchiques, sur le bas Nil bleu c'est un système personnaliste qui fait brièvement son apparition. De Halfaya à Al-Kamlin, Ahmed Pasha crée un véritable royaume agricole. Alors que le système de plantation, qui s'était bien implanté au nord du Soudan, était resté absent dans la colonie, le règne du nouveau gouverneur mènera à une brève tentative d'industrialiser, par la plantation, l'agriculture. Ces plantations sont, par contre, très variées quant à leurs productions : sésame et indigo à Halfaya⁸⁶, datte à Khartoum⁸⁷ et canne à sucre et indigo à Al-Kamlin⁸⁸. Tous ces domaines comptent des centaines de *saqiyas*⁸⁹ et surtout des milliers d'esclaves. Prenons l'exemple de la plantation d'indigo seulement au nord d'Halfaya : celle-ci compterait six cents esclaves adultes masculins plus leurs familles⁹⁰, dont le nombre n'est pas mentionné. Même si on considère qu'il y a place à l'exagération, cette plantation, à elle seule, pourrait avoir près d'un millier d'esclaves. Aucune plantation dans les Caraïbes ou aux États-Unis, au sommet du commerce triangulaire, ne s'approcheraient de telles dimensions. En plus de ce système éléphantinesque de plantations, Ahmed Pasha se lance à Al-Kamlin dans un développement industriel important : il fait construire, par un architecte italien inconnu, une série de fabriques⁹¹. Celles-ci, sous la direction d'un Allemand nommé Bauer et d'un Copte⁹², produisent de l'eau-de-vie (*araqi*, fait à partir de datte), du sucre raffiné, de la teinture et du savon⁹³. Pourquoi Al-Kamlin est-il choisi pour ce développement et non, comme par le passé, Khartoum ? Il est difficile de juger

⁸⁴ Antoine Brun-Rollet incarne bien cette évolution : il est initialement actif dans le commerce de la gomme, puis se reconvertit dans l'acquisition d'ivoire puis d'esclaves.

⁸⁵ Ahmed Pasha Abu Widan (m.1843) est un esclave circassien s'étant hissé au plus haut rang de l'administration égyptienne. Succédant à Khurshid Pasha, il favorisera une période active de développement et de conquêtes. Ayant supposément comploté avec la Sublime Porte pour transférer l'allégeance du Soudan du Caire vers Constantinople, il tomba en disgrâce et se suicida.

⁸⁶ Werne, *the Sources of the White Nile vol.1*, 63.

⁸⁷ Werne, *the Sources of the White Nile vol.1*, 98-99.

⁸⁸ Lepsius, *Letters from Egypt*, 163.

⁸⁹ Paul Santi et Richard Leslie Hill, *The Europeans in the Sudan, 1834-1878: some manuscripts, mostly unpublished* (New-York: Harvard University Press, 1980), 90.

⁹⁰ Lepsius, *Letters from Egypt*, 191.

⁹¹ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 381.

⁹² Lepsius, *Letters from Egypt*, 163.

⁹³ Lepsius, *Letters from Egypt*, 163.

des motivations de Ahmed Pasha, mais il est fort possible que le site ait été choisi, car il fût à la fois une garnison⁹⁴ et brièvement un chantier naval⁹⁵. Ce passé proto-industriel et colonial a pu motiver le choix. Il faut par contre comprendre que, comme les domaines du Nil blanc, les plantations et fabriques du Nil bleu sont liées au point névralgique qu'est Khartoum. En dehors de l'indigo, destiné au Caire, la production de ces plantations est destinée à la capitale coloniale pour enrichir Ahmed Pasha. Celui-ci force ses subalternes, auxiliaires et son entourage à acheter exclusivement ses produits⁹⁶. On comprend alors que la vision du développement agricole demeure inchangée : l'enrichissement personnel est encore la motivation centrale de tout développement agraire égyptien au Soudan. Nous n'avons malheureusement presque aucune information sur l'immense population servile qui œuvrait sur ces plantations. Il est fort possible qu'une partie de ce groupe soit issue de la population servile préconquête⁹⁷, de ceux asservis lors de la conquête et des esclaves issues des razzias gouvernementales le long du Nil Blanc, dans les Monts Nuba et au Fazogli. Passé le site de Al-Kamlin, par contre, on assiste à la fin définitive de ce nouveau système de plantations : le nouveau système quasi néo-féodal et colonial des *kachefs* apparaît.

La nouvelle et l'ancienne aristocratie agraire

Le terme *kachef* semble, dans les sources européennes, être un terme générique pour désigner les officiers et administrateurs coloniaux en milieu agraire, bien qu'une bonne partie des membres de ce groupe soit en réalité issue de l'élite locale⁹⁸. Dans les sources, on les retrouve quasi exclusivement le long du Nil bleu entre Al-Kamlin et Kiri (limite extrême sud-est du contrôle égyptien sur le fleuve)⁹⁹. Ce sont des figures d'autorité, contrôlant un certain nombre de villages, pouvant même aller jusqu'à une centaine¹⁰⁰, par la force de leur troupe personnelle, souvent composée d'une quarantaine d'hommes¹⁰¹. Cette troupe, que le *kachef* a la responsabilité

⁹⁴ Hill, *Frontiers of Islam*, 2.

⁹⁵ Ferdinand Werne, *Expedition to Discover the Sources of the White Nile, vol 2*, (Londres: Richard Bentley, 1849), 328.

⁹⁶ Guillaume Lejean, *Voyage au deux Nils* (Paris : L. Hachette, 1865), 114.

⁹⁷ Prudhoe, "Extracts from Private Memoranda", 38

⁹⁸ Pückler-Muskau, *Egypt Under Mehmet Ali*, 373.

⁹⁹ Marno, *Reisen im Giebiere*, 43.

¹⁰⁰ Lepsius, *Letters from Egypt*, 172.

¹⁰¹ Petherick, *Egypt, the Sudan and Central Africa*, 127.

d'entretenir financièrement et alimentaires, est la plupart du temps composé de *bachibouzouk*¹⁰² et s'ajoute à cela un large nombre de domestiques et d'esclaves¹⁰³. Ce nombre important de dépendances force les *kachefs*, qui ont déjà la responsabilité de collecter impôts et confiscations¹⁰⁴, de procéder à des réquisitions de biens alimentaires aux villages sous leur responsabilité¹⁰⁵. Cette nouvelle élite rurale, exclusivement axée sur l'extraction de richesses, ne s'apparente nullement à la noblesse agraire sous la période funj : bien qu'elle impose un certain tribut et devoirs de corvée, elle n'a aucune responsabilité de développement infrastructurel agricole, ni même aucun autre type de réciprocité envers les paysans sous sa charge. Les sources européennes semblent indiquer que ces *kachefs* pratiquent l'agriculture¹⁰⁶, mais encore là, cela relève davantage d'une pratique agricole personnelle de potagers, de jardins et de petites productions céréalières. Il n'existe pas réellement de descriptions de ces petites exploitations agricoles dans les sources, mais grâce à une mention d'un poste de péage au Kordofan (dont la composition est similaire) nous pouvons nous faire une idée. Les troupes irrégulières (provenant, dans ce cas, principalement du Maghreb et du nord Soudan), ainsi que les officiers et leurs esclaves cultivent la terre qui entoure le poste¹⁰⁷. Cet exemple est peut-être représentatif des plus petits et plus pauvres *kachefs*, il est fort probable que les plus riches aient vécu comme une véritable noblesse agraire. Plus on remonte le Nil bleu dans les sources, plus on peut apercevoir une relique de la période funj cohabiter et collaborer avec les *kachefs* : des membres de l'élite agraire traditionnelle funj existent encore.

Les grands propriétaires funjs n'incarnent plus la norme, mais plutôt l'exception : composé des quelques survivants à avoir échappé aux représailles égyptiennes, cette élite traditionnelle se retrouve exclusivement dans les territoires plus reculés du Nil bleu. Nous nous intéresserons ici à deux cas : celui de Sheikh Soliman de Roseires et celui de la Sultana¹⁰⁸, car ces deux dignitaires

¹⁰² Le terme *bashibouzouk* désigne un ensemble extrêmement hétéroclite de troupes irrégulières employées par les armées ottomanes et égyptiennes. Composées à la fois d'infanterie et de cavalerie, ces soldats proviennent des quatre coins du monde ottoman : du Maghreb au Caucase, de la Valachie à l'Afrique subsaharienne.

¹⁰³ Hill, *Frontiers of Islam*, 43.

¹⁰⁴ James Hamilton, *Sinai, the Hedjaz, and Sudan* (Londres: Garnet, 1993), 286.

¹⁰⁵ Hill, *Frontiers of Islam*, 45.

¹⁰⁶ Ferdinand Werne, *An Expedition from Sennaar to Taka, Basa and Beni-Amer* (Londres: Richard Bentley, 1852), 14.

¹⁰⁷ Petherick, *Egypt, the Sudan and Central Africa*, 185.

¹⁰⁸ La figure de la Sultana est quelque peu unique dans les sources. Son nom a été oublié en faveur de ce titre attribué par les Européens dans une vision idéalisant l'exotisme et l'orientalisme. Néanmoins, la présence d'une femme au sein des plus hautes sphères de la société agraire soudanaise est particulièrement intéressante, quoi qu'une anomalie

représentent bien l'évolution et la transformation de l'ancienne élite agraire funj. Sheikh Soliman représente les élites qui ont survécu aux purges grâce essentiellement à leur éloignement des centres coloniaux. Basé à Roseires, celui-ci contrôlait encore de vastes domaines et des milliers d'esclaves dans le haut Nil bleu, tout en prêtant allégeance à Khartoum¹⁰⁹. Sa relation avec le pouvoir colonial reste par contre ambiguë, il ira même jusqu'à menacer directement Mehmet Ali, lors de sa visite en 1838¹¹⁰, de mener les tribus du Gezira en rébellion contre lui¹¹¹. En plus de cette injure envers le Pasha, les terres de Sheikh Soliman se trouvaient sur le chemin de l'expansion vers le sud du pouvoir colonial : pour ces raisons, il fût emprisonné et/ou empoisonné en 1840¹¹². Cet épisode nous montre bien que l'ancienne élite agraire survit, non pas par son propre pouvoir et influence, mais bien par le désintérêt ou le bon vouloir des autorités coloniales à Khartoum. D'autres grands seigneurs agraires funjs ont survécu à la progression du pouvoir colonial dû à l'éloignement de leurs domaines, principalement dans le Jebel Guli¹¹³, mais comme ceux-ci apparaissent plus tardivement dans les sources, ils seront étudiés davantage dans le chapitre subséquent. Si certains seigneurs survivent grâce à leur isolement, d'autres vont même prospérer du fait de leur alliance avec le régime de Khartoum.

La Sultana incarne bien cette seconde catégorie de grands seigneurs agraires. Elle serait liée à l'ancienne famille royale (ou celle des vizirs dépendamment des sources)¹¹⁴ et son pouvoir local aurait même été confirmé par Mehmet Ali lors de sa visite¹¹⁵. Ses vastes propriétés agricoles sont centrées sur l'arrière-pays de Wad Madani¹¹⁶, mais la Sultana possède aussi des domaines près de Sennar¹¹⁷ et de Khartoum¹¹⁸. La prospérité de cette figure, en terres comme en esclaves, est

historique. Il est possible aussi que le titre de Sultana ait été employé pour décrire non pas une, mais plusieurs femmes nobles de la même lignée.

¹⁰⁹ Prudhoe, "Extracts from Private Memoranda", 52.

¹¹⁰ La visite dans la colonie de Mehmet Ali, en 1838, a principalement pour but d'observer les gisements aurifères du Fazogli et le développement de la région. Sa visite mènera à l'expansion active du pouvoir de Khartoum sur le haut Nil bleu entre Sennar et Famaka (centre de l'exploitation aurifère). Une rumeur qui circule abondamment dans les sources, est que Mehmet Ali souhaitait établir à Famaka, soit aux confins de son empire, un possible lieu de retraite, s'il venait à perdre l'Égypte dans son conflit avec la Sublime Porte. De ce fait, il imite la retraite de ses prédécesseurs mamelouks à Dongola en 1811.

¹¹¹ Werne, *the Sources of the White Nile vol. I*, 41-42.

¹¹² Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 591.

¹¹³ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 457-461.

¹¹⁴ Lepsius, *Letters from Egypt*, 177.

¹¹⁵ Lepsius, *Letters from Egypt*, 177.

¹¹⁶ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 393-394.

¹¹⁷ Trémaux, *Voyage en Éthiopie*, 163-164.

¹¹⁸ Bayard Taylor, *A Journey to Central Africa* (New-York: G.P. Putnam, 1854), 293-294.

immense et fait énormément contraste avec la situation du restant de la population soudanaise. Un épisode, décrit par plusieurs sources, montre bien cette incroyable richesse : la Sultana offre, en cadeau de noce à l'une de ses filles, huit cents esclaves féminins¹¹⁹. Ce chiffre astronomique montre bien la puissance de cette seigneuresse. La Sultana, malgré le fait que son genre en fait un cas unique¹²⁰, est un exemple concret des effets bénéfiques, pour certains seigneurs, de collaborer (ou du moins d'entretenir des liens amicaux) avec le colonisateur égyptien. Bien que d'autres grands seigneurs agraires émergent probablement à la même époque sur la rive orientale du fleuve bleu, ceux-ci ne font leur apparition dans les sources qu'à partir de la fin des années quarante : nous explorerons donc cette tendance dans le chapitre suivant. Il nous reste alors à comprendre l'un des derniers faits saillants de cette période : la reprise de l'expansion territoriale de la colonie sous le règne de Ahmed Pasha. Le Nil blanc sera enfin ouvert et le Soudan oriental soumis.

Expansion et rébellion

Bien que dans l'historiographie, les historiens ont eu tendance à vouloir montrer le règne de Khurshid Pasha comme étant un entracte relativement pacifique entre la conquête et le règne de Ahmed Pasha, cela demeure une simplification hâtive de la situation et une idéalisation du gouverneur. Il est vrai qu'aucune conquête territoriale n'a eu lieu durant son règne, mais ce n'est pas faute d'avoir essayé¹²¹. Son règne a été davantage marqué par un phénomène militaire distinct : les razzias esclavagistes. Bien que le phénomène des razzias, d'un point de vue historiographique, soit mieux compris à partir des années cinquante et soixante, la période du règne de Khurshid Pasha fut particulièrement active. Le Nil blanc, bien que peut fréquenté par les Européens avant 1839, est le théâtre d'une multitude de razzias. Nous avons peu d'information sur ces razzias, mais le peintre suisse Charles Gleyre¹²² aurait été témoin du retour de l'une de ces expéditions et du

¹¹⁹ Hamilton, *Sinai, the Hedjaz, and Sudan*, 270. Le chiffre est fort probablement une exagération, mais tend à indiquer un niveau de richesse et de pouvoir important.

¹²⁰ Bien que les filles de la Sultana soient aussi devenues propriétaires terriennes, aucune n'atteindra le même niveau de richesse ou de prestige, dans les sources européennes du moins.

¹²¹ Udal, *The Nile in Darkness*, 267-268. Khurshid a tenté à plusieurs reprises de soumettre les Shilluks sur le Nil blanc ainsi que les Bejas dans la région du littoral de la Mer rouge à l'est du Soudan. Toutes ces campagnes ont été des échecs cuisants.

¹²² Marc Gabriel Charles Gleyre (1806-1874) fut un peintre orientaliste célèbre qui a séjourné un an à Khartoum entre 1834-1835. Malheureusement, nous n'avons quasiment aucune information sur son séjour. Son biographe, Charles

débarquement violent de captifs shilluks¹²³. Cette première période de raids esclavagistes, décrite comme étant un phénomène annuel¹²⁴, organisés par et pour les élites coloniales égyptiennes, probablement motivées par une quête insatiable de profits et un besoin constant de main-d'œuvre, est un avant-goût de ce qui adviendra. Il est aussi probable que ce premier flux d'esclaves venant du Nil blanc, a permis le développement rapide et massif à la fois des grands domaines sur ce fleuve, ainsi que des plantations du Nil bleu. L'esclavage agraire massif devient la norme pour ce qui est de l'agriculture coloniale, mais demeure, par l'absence de mention dans les sources, quasiment exclusivement limité aux colonisateurs et non aux agriculteurs soudanais.

En 1839, Khartoum organise une grande expédition pour explorer et surtout ouvrir le Nil blanc au commerce. Ce point tournant annonce le début imminent de la période que l'historien John O. Udall a qualifié de la « Spoliation of the South¹²⁵ ». Bien que cette expédition soit théoriquement menée dans une optique commerciale et scientifique, elle est commandée par un militaire (Selim Qapudan¹²⁶ et son équipage) et ses navires sont armés¹²⁷. Cette expédition est peut-être l'un des événements les mieux documentés par les sources européennes avant la révolution mahdiste : de nombreux aventuriers occidentaux vont participer à cette campagne et celles subséquentes. Cette série d'événements, en soit, ne transforme aucunement le monde agraire soudanais, mais met en marche l'avènement d'un trafic d'esclaves de masse, l'ascension d'une nouvelle élite soudanaise ainsi que l'accélération des flux commerciaux qui, eux, auront des impacts drastiques sur l'agriculture. Pour les populations riveraines du Nil blanc, autant les populations arabisées du nord que shilluk et dinka au sud, cette expédition annonce un changement drastique dans leurs pratiques agraires, leur occupation du territoire et leur sécurité. Les razzias égyptiennes, précédemment mentionnées, s'inscrivaient dans un cycle régulier de violences existant probablement bien avant

Clément, demeure étrangement muet sur son séjour : se limitant à mentionner sa détresse psychologique et son amour pour une Stella, qui est fort probablement une femme soudanaise locale ou une esclave.

¹²³ Lejean, Guillaume. « Le Haut-Nil et le Soudan : souvenirs de voyage. I. Les empires noirs et les nouvelles découvertes du fleuve-blanc. » *Revue Des Deux Mondes* vol. 36, no. 3 (1862) : 872. L'affirmation de Lejean est difficile à confirmer, comme il n'y a que très peu d'informations sur cette période de la vie de Gleyre. Par contre, il est fort probable que les deux hommes se connaissent, vu leur intérêt commun pour l'anthropologie africaine et le fait qu'ils fréquentent, à la même époque, le même univers mondain français.

¹²⁴ Holroyd, «Journey to Kordofán», 172.

¹²⁵ Udall, *The Nile in Darkness*, 447. Le concept peut être traduit par la destruction du Sud.

¹²⁶ Selim Qapudan (?) est un marin et militaire d'origine turque responsable d'une série d'expéditions sur le Nil blanc. Son journal de bord est l'un des premiers textes non européens du Soudan à être publié dans un journal européen. Ce point montre bien l'enthousiasme débordant des Occidentaux pour ce qui est de la question des origines du Nil.

¹²⁷ Qapudan, «Journal», 8.

la conquête : mais en dehors de la cessation partielle des razzias shilluks vers le nord, les raids égyptiens ont eu peu d'effets. L'avènement de cette expédition en 1839 est un point tournant : l'expérience coloniale fait son entrée définitive sur le Nil blanc.

Malgré le fait que la conquête du Nil blanc soit un événement progressif, se déroulant jusqu'en 1861, celle du Taka se formalisera concrètement en 1840. La vaste plaine entre le Nil bleu et l'Atbara est enfin soumise au règne égyptien : Ferdinand Werne¹²⁸, qui accompagnait la campagne, décrit un environnement agricole pauvre, limité à une petite production de *durra* dans les plaines argileuses entre les montagnes de l'actuelle Érythrée et le lit de l'Atbara¹²⁹. Il faut nuancer cette affirmation en mentionnant qu'une bonne partie de la population est nomade¹³⁰ et que le territoire est en proie aux conflits tribaux depuis longtemps, ceux-ci encouragés par les Égyptiens pour les affaiblir¹³¹. Encore une fois, nous sommes face à une source européenne qui juge la productivité d'un territoire agricole lorsque celui-ci est affaibli par la guerre. Le camp militaire pour cette campagne¹³², établi à Kassala, deviendra le nouveau centre colonial pour la région. De ce fait, il agira comme les autres points névralgiques coloniaux et permettra la création d'un solide axe commercial est-ouest (de Khartoum, via Wad Madani, à Suakin). Cette consolidation de la conquête du bassin oriental ouvrira un tout nouveau pan de notre étude en permettant l'observation, jusque-là inexistante (par l'absence de source), de cette plaine arrosée par le Dinder, le Rahad et l'Atbara. La région se retrouvera sous le contrôle effectif d'un nouveau grand seigneur soudanais émergent, connu dans les sources comme Abu Sin¹³³. Cette situation, et ce personnage prendront davantage de place dans le chapitre suivant. Bien que l'historiographie se concentre exclusivement sur ces deux événements militaires, c'en est un autre, quasiment oublié, qui importe le plus pour comprendre les transformations dans le monde agraire soudanais.

¹²⁸ Ferdinand Werne (1822-1874) juriste, marin et aventurier allemand actif au Soudan pour les autorités égyptiennes de 1839 à 1841. Il prend part à la campagne du Taka et à la seconde expédition sur le Nil blanc. Il publiera de nombreux ouvrages sur son expérience au Soudan.

¹²⁹ Werne, *An Expedition from Sennaar*, 216.

¹³⁰ Hamilton, *Sinai, the Hedjaz, and Sudan*, 250.

¹³¹ Werne, *An Expedition from Sennaar*, 213.

¹³² Werne, *An Expedition from Sennaar*, 168.

¹³³ Ahmad Bey 'Awad al-Karim Abu Sin (1790-1870) est le chef de la tribu Shukriya, principalement installée entre le nord du Nil bleu et l'Atbara. Il se fait rapidement l'allié des Égyptiens après la conquête. Il est l'un des principaux alliés soudanais du gouvernement colonial, qui le récompensera en valorisant sa tribu et en lui confiant des postes prestigieux comme celui de gouverneur de Khartoum et aussi superviseur de toutes les tribus nomades du Nil blanc à la frontière orientale.

En 1844, coïncidant avec le voyage sur le Nil bleu de Karl Richard Lepsius¹³⁴, un célèbre égyptologue allemand, une rébellion servile éclate, sur tout le long du fleuve, de Halfaya à Sennar¹³⁵. Compris par les contemporains (et les analystes subséquents) comme une révolte planifiée et coordonnée, à la fois par les soldats-esclaves locaux de l'armée égyptienne ainsi que par les esclaves agricoles des plantations¹³⁶, nous n'avons, comme source primaire, le récit qu'en fait Lepsius. Celui-ci décrit une insurrection généralisée sur la quasi-totalité du fleuve bleu colonisé. Bien que l'épisode soit qualifié comme une révolte, il serait probablement plus juste d'y voir une évasion à grande échelle : les révoltés ne prenant pas contrôle des lieux, mais fuyant vers le sud et l'est¹³⁷. Le complot fut déjoué à plusieurs endroits, forçant l'insurrection à éclater prématurément, de façon disparate et désorganisée¹³⁸. La répression fût d'une extrême brutalité : la plupart des esclaves insurgés capturés seront tout bonnement exécutés¹³⁹, la révolte ne durant au total que neuf jours¹⁴⁰. Ce bref événement, n'apparaissant dans aucune des études sur le Soudan colonial, probablement dû à sa courte durée, fût riche en impact sur le monde agraire. D'un point de vue infrastructurel, la révolte endommagea ou détruisit la quasi-totalité des bâtiments des plantations de Halfaya à Al-Kamlin (les fiefs de Ahmed Pasha). Cette destruction, combinée à l'énorme perte de main-d'œuvre ainsi que la mort, l'année précédente d'Ahmed Pasha¹⁴¹, sonna la fin de la courte période de plantation coloniale sur le Nil bleu. Bien que les domaines agraires personnels et quelques exploitations d'indigo survivront dans les années à venir, les plantations comme celles de Ahmed Pasha, centrées sur les productions rentières, quasi-industrielles, et à très large échelle humaine, vont prendre fin. L'âge de la plantation coloniale, sur le Nil bleu, n'aura

¹³⁴ Karl Richard Lepsius (1810-1884) est un égyptologue, linguiste et archéologue d'origine prussienne qui fût commandité par son pays pour mener une expédition scientifique en Égypte et au Soudan de 1842 à 1846. Il séjournera au Soudan de 1842 à 1844, précipitant son départ à cause de la rébellion. Bien qu'adulé en Europe pour ses découvertes, il laissera un souvenir plus mitigé au Soudan. Plusieurs autres voyageurs dans la colonie l'accuseront d'avoir volontairement détruit des sites archéologiques pour empêcher d'autres chercheurs rivaux de les étudier et d'en tirer du prestige.

¹³⁵ Lepsius, *Letters from Egypt*, 192.

¹³⁶ Lepsius, *Letters from Egypt*, 192.

¹³⁷ Lepsius, *Letters from Egypt*, 190-192.

¹³⁸ Lepsius, *Letters from Egypt*, 192.

¹³⁹ Lepsius, *Letters from Egypt*, 193.

¹⁴⁰ Lepsius, *Letters from Egypt*, 190-193.

¹⁴¹ Ahmed Pasha se suicida en 1843 dus à un possible complot ottoman raté, dont il aurait été le complice, pour prendre possession de la colonie. Sa mort sonna la fin de l'importance du poste de gouverneur de la colonie : ce rôle ainsi que toutes les positions administratives et militaires au Soudan devinrent alors des postes d'exil pour les disgraciés du Caire. Fini le temps des longs règnes comme celui de Khurshid Pasha; les futurs gouverneurs de la colonie resteront rarement plus de deux ans en place.

duré que cinq ans à peine, mais laissera un modèle à imiter pour les futures élites agraires soudanaises qui émergeront dans les années à venir.

Un des faits marquants de cette révolte est la coordination et la coopération de la population servile dans l'organisation de cette insurrection, démontrant une certaine forme de solidarité de groupe transcendant les origines tribales et les rôles sociaux (autant soldats que paysans). Ce qui est encore plus flagrant, par contre, c'est l'absence totale, dans les sources du moins, de support pour la rébellion auprès de la population libre soudanaise. Alors que deux décennies auparavant, ces deux groupes sociaux avaient été unis face à l'occupant égyptien, en 1844, on remarque une absence totale de solidarité entre les deux populations colonisées : est-ce le symptôme d'un renforcement du gouffre entre les deux groupes ? Il est clair que le statut privilégié des esclaves, durant la période funj, a disparu : de plus en plus, l'esclavage sera associé aux tâches difficiles, ingrates et subalternes.

Nous pouvons donc conclure que durant la période de 1827 à 1844, le pouvoir colonial égyptien a grandement intensifié son ingérence et son implication dans le milieu agricole soudanais. Par contre, dans la continuité des pratiques issues de la conquête, ce développement agricole est conçu pour le bénéfice alimentaire exclusif de la nouvelle élite coloniale qui s'établit sur les rives du Nil blanc. Un bref système d'énormes plantations sur le bas Nil bleu, le domaine exclusif d'Ahmed Pasha, fleurira brièvement durant son règne et prendra fin avec son suicide et la révolte des esclaves de 1844. Encore une fois, on remarque que le pouvoir de Khartoum est beaucoup plus axé sur l'extraction des richesses du pays, qui, en l'absence de l'or du Fazogli, est limité principalement aux bétails et aux esclaves. Cette extorsion se fait via la nouvelle élite rurale des *kachefs* avec la coopération des survivants de l'élite agricole traditionnelle funj. Le peu de nouvelles pratiques agricoles importées (une nouvelle production fruitière, principalement), est limité à la ville de Khartoum et son réseau d'avant-postes. On remarque d'ailleurs que l'agriculture coloniale et locale commence à reflourir, et se concentre autour des grands centres coloniaux de Khartoum, Al-Kamlin, Wad Madani, Sennar, ainsi que plus tardivement, Famaka et Kassala. Il est crucial de comprendre comment le développement de ce réseau de garnisons apparaît, car celui-ci contribuera à une nouvelle période d'essor agricole pour la région dans les décennies à venir. Malgré la brièveté de la période des plantations égyptiennes, ces dernières auront inspiré à une nouvelle génération d'élites soudanaises un nouveau modèle agricole. Nous verrons, dans le prochain

chapitre, comment le modèle agraire et servile égyptien sera réapproprié par une nouvelle élite locale composée d'anciens nobles funjs (comme la Sultana), de marchands, d'armateurs et de paysans aisés. L'ascension de ce nouveau modèle agricole hybride ainsi que la montée en puissance de cette nouvelle élite se combineront avec l'expansion du commerce d'esclaves, l'établissement d'un nouveau réseau urbain et l'apparition de réseaux commerciaux régionaux, pour faire renaître l'agriculture au Soudan.

Chapitre 4 - Les débuts du renouveau agricole soudanais : 1845-1861

Comme nous venons de le voir, la période comprise entre 1827 et 1844 s'est caractérisée par une véritable expansion voire une explosion éphémère de l'agriculture coloniale égyptienne, suivie d'un brutal déclin. La période qui la suit (1845 à 1861) en sera aux antipodes. L'âge d'or des plantations, suivant le modèle égyptien et européen et dirigé par une élite étrangère, laisse place à l'ascension de nouveaux grands propriétaires issus de la classe marchande soudanaise. On assiste à un net recul de l'implication des Égyptiens dans l'agriculture, autant rentière que personnelle : ce vide dans la sphère des élites agraires sera rapidement comblé par l'ascension de nouveaux acteurs locaux. Nous verrons aussi comment un nouveau réseau de villes, au sens de *nodals cities*, par et pour le monde mercantile soudanais, va réorganiser le système actuel centré sur un axe nord-sud, au cœur duquel repose Khartoum. Ce nouveau système commercial va grandement stimuler et métamorphoser le monde agricole soudanais au niveau de sa production, de sa main-d'œuvre ainsi que de l'identité du rôle de sa paysannerie.

L'intervalle 1845 à 1861 peut être qualifié de grande époque du désintérêt du Caire vis-à-vis sa colonie : le Soudan devient alors une terre d'exil qui n'intéresse guère les successeurs de Mehmet Ali, leur attention étant occupée par leur conflit avec la Sublime Porte, la modernisation de l'Égypte et leurs relations diplomatiques avec une Europe de plus en plus intéressée par le continent africain. Il est par contre intéressant de constater que ce recul égyptien, après près de deux décennies d'intenses conquêtes, répressions et implications, sera des plus bénéfiques pour l'agriculture soudanaise, qui connaîtra une reprise remarquable. Alors que notre dernier chapitre fût presque exclusivement centré sur l'agriculture gouvernementale et entreprise par l'autorité coloniale, cette section explore davantage la pratique des esclaves, des paysans libres et des seigneurs locaux. Dans les récits de voyage européens, l'effacement de la présence coloniale égyptienne, dû à leur perte d'intérêt pour la colonie, ainsi qu'à leur nouvelle politique d'exil, va permettre aux acteurs locaux de prendre davantage de place. C'est grâce à ce retrait du pouvoir colonial que nous allons pouvoir enfin explorer comment le renouveau de l'agriculture soudanaise va s'organiser et se dérouler désormais.

Les transformations qui s'opèrent dans le monde agraire soudanais colonial s'incarnent le mieux dans les descriptions de la ville de Khartoum. La capitale coloniale continue son développement fulgurant : de 1845 à 1861, la ville aurait atteint presque quarante mille habitants¹. Cette explosion démographique, combinée à l'agriculture urbaine, conduira à une reconfiguration citadine particulière dans laquelle les jardins et potagers qui se trouvaient autrefois en périphérie se virent avalés par l'étalement urbain. Par contre, au lieu de disparaître sous la construction des nouvelles habitations, les jardins ont été préservés et même entourés de murs². Cet assemblage hétéroclite de zone agraire et urbaine contribua à donner à la Khartoum coloniale une atmosphère de bastion de verdure dans le désert, mais aussi à donner faussement l'impression que la ville était beaucoup plus grande et peuplée qu'elle ne l'était en réalité, en forçant un étalement urbain plus important³. L'agriculture urbaine façonne donc profondément l'image, mais aussi la structure de la ville même. Il est pourtant ironique de constater qu'à la même époque, ces grands jardins potagers et exploitations urbaines s'éloignent de leurs fonctions primaires. Ces territoires agricoles se transforment rapidement, durant cette période, en espaces d'apparat, voire même de ménageries exotiques pour leurs riches occupants⁴. Cette fonction de la terre, non destinée à la production agricole, mais davantage au plaisir et au prestige était jusqu'alors absente dans les sources, à l'exception près de petits jardins botaniques appartenant à des voyageurs européens⁵. Nous n'avons aucune preuve de la présence de tels jardins durant la période funj, même si les citronniers du palais royal pourraient peut-être se trouver dans cette catégorie, nonobstant leur but premier, qui était de produire un substitut à l'eau de rose⁶. Comment alors expliquer cette transition de l'agriculture urbaine vers une exploitation horticole d'apparat ? Il serait faux de croire que cette nouveauté soit le fruit d'une imitation des quelques jardins européens dans la ville, dont le plus célèbre est celui de la mission catholique⁷ (où les missionnaires s'adonnent parfois à ce qu'on qualifierait maintenant d'agriculture expérimentale⁸). Bien que l'on constate dès les années

¹ Stevenson, "Old Khartoum", 17. Il est extrêmement difficile de juger de la véracité de ces estimations, car la population de la ville semble avoir énormément fluctué en fonction des saisons, des déploiements militaires, des pénuries alimentaires et des épidémies.

² Trémaux, *Voyage en Éthiopie*, 21.

³ Trémaux, *Voyage en Éthiopie*, 21.

⁴ Taylor, *A Journey to Central Africa*, 273.

⁵ Werne, *An Expedition from Sennaar*, 15.

⁶ Bruce, *Travels*, 351.

⁷ Joseph Churi, *Sea Nile, the Desert, and Nigritia* (Londres: Holborn, 1853), 127.

⁸ Taylor, *A Journey to Central Africa*, 284. Plusieurs des missionnaires entretenaient un luxuriant jardin dans lequel ils tentaient d'introduire de nouvelles espèces de fruits, légumes et plantes. Le projet semble pourtant avoir davantage

quarante⁹ l'apparition de ces jardins d'apparets européens, ceux décrits dans notre période d'étude sont le fruit de développements à l'intérieur de la colonie. Ce qu'il faut comprendre de cet abandon de l'environnement agricole productif urbain c'est qu'il est représentatif et symptomatique d'un phénomène plus large : l'accroissement de la sécurité alimentaire dans la colonie. Rappelons-le, ces potagers et jardins urbains, précédemment inconnus dans le Soudan, ont émergé dans un contexte de famine, de sécheresse et d'insécurité généralisée. Ces espaces agraires au cœur même de la capitale avaient pour fonction primaire d'assurer la subsistance de leurs exploitants et de leur entourage ; le fait que les propriétaires ne voient plus la nécessité d'utiliser ce territoire à cette fin démontre bien que la crainte de la famine et de la pénurie alimentaire n'est plus omniprésente. Du moins, on comprend que ces anciens exploitants ont dorénavant confiance dans la chaîne d'approvisionnement alimentaire de proximité pour la ville de Khartoum. En plus des domaines sur le Nil blanc, on remarque, dans les sources, que l'environnement immédiat de la capitale coloniale est de plus en plus cultivé : l'île de Tuti (à l'embranchement des deux Nil) devient un grand centre de production maraîchère¹⁰ et de tabac¹¹. La plaine sableuse aux alentours de Khartoum, protégée par les digues, produit des légumes, des dattes et des céréales¹². La plaine d'Omdurman abrite un nombre croissant de cultivateurs, de pasteurs et de pêcheurs¹³. Les îles sur le Nil blanc, autrefois inhabitée dû à la menace shilluk, sont déboisées et colonisées par un ensemble de petits agriculteurs de différentes origines¹⁴ : certains sont des nouveaux arrivants égyptiens¹⁵, d'autres des réfugiés ja'alins¹⁶ et beaucoup sont des agriculteurs locaux¹⁷. On comprend alors que l'effacement de l'agriculture urbaine développée par l'élite coloniale, cache une augmentation drastique de l'agriculture en périphérie de la capitale par des petits et moyens paysans, autant des colons que des locaux. Les quelques développements infrastructurels (dignes), l'installation d'une atmosphère de sécurité, ainsi que l'attractivité économique de la ville voisine de Khartoum contribue à un essor drastique de l'agriculture en périphérie de la capitale. Ce

été pour le plaisir, ainsi que pour nourrir la communauté religieuse et les visiteurs européens méritants, plutôt qu'une réelle initiative de développement agricole.

⁹ Werne, *An Expedition from Sennaar*, 15.

¹⁰ Lejean, "Empires Noirs", 869.

¹¹ Charles Didier, *500 Lieues sur le Nil* (Paris : Hachette, 1857), 26.

¹² Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 274.

¹³ Churi, *Sea Nile*, 143.

¹⁴ Petherick, *Egypt, the Sudan and Central Africa*, 127.

¹⁵ Petherick, *Egypt, the Sudan and Central Africa*, 127.

¹⁶ John Petherick, *Travels in Central Africa and Exploration of the Western Nile Tributaries*, vol. 1 (Cambridge: Cambridge University Press, 2011), 83.

¹⁷ Petherick, *Travels in Central Africa vol.1*, 86.

phénomène contribue, en partie, à un déclin de l'agriculture urbaine en garantissant une meilleure sécurité alimentaire. La croissance agraire à proximité de Khartoum n'explique pourtant qu'en partie cette sécurité alimentaire croissante. Nous verrons plus tard dans ce chapitre comment le développement agricole du Nil bleu contribue lui aussi à la croissance agraire. L'effacement de l'agriculture urbaine demeure, par contre, une réalité propre à Khartoum : à Kassala, Wad Madani, Sennar ou Famaka, on continuera d'exploiter ces espaces agricoles en milieu citadin. La disparition des exploitations agricoles urbaines de Khartoum n'indique pas pour autant la fin de l'introduction de nouvelles plantes ou productions, au contraire, on constate l'apparition de nouveaux arbres fruitiers, noix et autres produits.

L'orange fait une apparition fulgurante, à cette époque, dans les sources, pour la ville de Khartoum¹⁸ : des orangeries sont décrites en périphérie de la capitale coloniale¹⁹. Le figuier de barbarie, qui est en fait un cactus, fait lui aussi son entrée²⁰. L'adoption rapide de ces deux fruits est encore limitée aux administrateurs et officiers coloniaux, mais d'autres produits font leur entrée dans la production soudanaise locale : le chou-rave²¹, la laitue, le persil et le chou-fleur²². Ceux-ci sont apportés par les élites coloniales (plusieurs de ces produits font leurs premières apparitions, dans les sources, dans le jardin de Selim Qapudan²³, le responsable des expéditions de 1839) et à la fin de notre période d'étude deviennent couramment cultivés dans les environs de la capitale²⁴. Il est par contre intéressant de constater que des produits venant d'autres régions du Soudan commencent eux aussi à faire leur entrée : les cacahuètes (originaires des Amériques) arrivent via le Kordofan²⁵ et les lupins (cultivés pour leurs graines, un substitut aux fèves) arrivent du Nord²⁶. Ces nouvelles introductions, qui demeureront relativement peu cultivées pour les décennies à venir, sont liées aux flux migratoires et commerciaux, qui s'intensifient tout au long de la période, vers Khartoum. Il y a fort à parier que c'est l'arrivée de migrants ja' alins sur les rives du Nil blanc qui ont apporté la culture du lupin, jusqu'alors inconnue dans les sources, sur notre territoire d'étude. Les cacahuètes sont probablement le résultat des mouvements caravaniers venant

¹⁸ Melly, *Khartoum and the Blue and White Nile*, 87

¹⁹ Melly, *Khartoum and the Blue and White Nile*, 90.

²⁰ Melly, *Lettres d'Égypte et de Nubie*, 145.

²¹ James Augustus Grant, *A Walk Across Africa*, (Londres: William Blackwood and sons, 1864), 403.

²² Richard Leslie Hill et Elias Toniolo, *The Opening of the Nile Basin* (Londres: C. Hurst, 1974), 33.

²³ Hill et Toniolo, *The Opening of the Nile Basin*, 33.

²⁴ Grant, *A Walk Across Africa*, 403-404.

²⁵ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 339.

²⁶ Churi, *Sea Nile*, 153.

d’Afrique de l’Ouest et qui convergent vers la capitale. Malgré que les lupins et les arachides soient des produits déjà cultivés au Kordofan et au nord Soudan, leurs cultures ne prendront pas autant d’ampleur que deux autres cultures qui arriveront cette fois-ci du sud : le maïs et la tomate.

Déjà présent avant la conquête dans les collines, à la frontière avec l’Abyssinie, le maïs et la tomate commenceront leur implantation dans le monde agraire soudanais durant cette période. On assiste à une migration extrêmement rapide de ces cultures vers le nord-ouest, suivant deux axes principaux : les routes commerciales de Metemma²⁷ à Al-Gedaref²⁸ (de la frontière abyssinienne aux plaines), ainsi que le long du bas Nil bleu, de Famaka²⁹ à Sennar³⁰. Grâce aux sources, on peut constater que durant cette période la culture du maïs et des tomates, autrefois bien cantonnée sur le territoire abyssinien, se diffuse extrêmement rapidement dans tout le territoire soudanais. Attardons-nous d’abord au cas du maïs, que nous avons déjà abordé durant la période funj : comment expliquer que cette plante, déjà présente en Abyssinie depuis le XVI^e siècle³¹, connaisse enfin un succès marquant chez les agriculteurs soudanais ? Sa diffusion géographique, ainsi que la rapidité avec laquelle cette culture est adoptée peut-être un indice. La culture du maïs se diffuse surtout le long des routes commerciales : l’adoption de la culture est peut être symptomatique d’une intensification drastique des flux commerciaux entre le Soudan et l’Abyssinie. De plus, les descriptions de cultures de maïs sont très souvent associées aux populations agropastorales et nomades³². Ces groupes, toujours intimement liés au commerce et aux transports des marchandises, vont pouvoir rapidement diffuser cette culture. Au début de notre période, la culture du maïs se trouvera cantonnée dans les périphéries abyssiniennes du Soudan, puis, vingt ans plus tard, on retrouvera la culture de cette plante jusqu’à Kaka au sud Soudan³³. Il est possible que les populations nomades et agropastorales aient adopté la culture du maïs, car celle-ci possède une croissance beaucoup plus rapide que les cultures traditionnelles. Un autre facteur, pouvant expliquer pourquoi la culture du maïs prend autant d’ampleur, est l’augmentation drastique du commerce esclavagiste provenant du territoire abyssinien, principalement centré sur Metemma³⁴.

²⁷ Lejean, *Voyage au deux Nils*, 128-129.

²⁸ Theodor von Heuglin, *Reise nach Abessinien* (Jena: H. Costenoble, 1868), 431-432.

²⁹ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 615-616 & 629.

³⁰ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 408.

³¹ Miracle, “Maize in Africa”, 47.

³² Grant, *A Walk Across Africa*, 385.

³³ Grant, *A Walk Across Africa*, 385.

³⁴ Lejean, *Voyage au deux Nils*, 130.

Ces captifs, issus des conflits entre les princes abyssiniens ainsi que des razzias oromos (appelés Gallah dans les sources européennes), possèdent déjà un savoir-faire et une familiarité avec la culture du maïs, présente depuis des siècles dans leurs champs. L'arrivée de ces esclaves dans la main-d'œuvre servile agraire soudanaise a fort probablement encouragé, ou du moins accéléré, l'adoption du maïs, jusque-là absent. De plus, l'adoption rapide de cette culture est représentative d'une agriculture soudanaise revigorée : ce n'est pas le gouvernement égyptien qui encourage cette nouvelle pratique³⁵, c'est la population locale qui, de sa propre initiative, se l'approprie.

La tomate semble être, elle aussi, une de ces cultures que se sont rapidement appropriées les agriculteurs soudanais. Ce fruit, par contre, a la distinction unique d'avoir été introduit au Soudan, de deux directions différentes, par deux groupes différents et relativement au même moment. Historiquement parlant, il est assez rare de voir la culture d'une plante être introduite de cette façon. La tomate semble avoir fait son arrivée, bien que timide, sur le territoire soudanais, via les administrateurs et militaires égyptiens dans les années 1830 et 1840 sur le territoire du Kordofan voisin³⁶. Dans notre zone d'étude, en dehors de brèves mentions dans les jardins d'un officier à Wad Madani³⁷ et dans le jardin de la mission catholique de Khartoum³⁸, la culture de la tomate demeure anecdotique. De plus, on remarque encore une fois qu'il n'y a pas de transmission de la culture de la tomate de l'administration égyptienne vers les paysans soudanais. Au même moment, de façon concomitante à l'introduction du maïs (les deux cultures bénéficient des mêmes facteurs pour ce qui est de leur adoption), via l'Abyssinie, la tomate va s'implanter dans le monde maraîcher soudanais. Ce que la géographie de cette diffusion des nouvelles cultures nous indique, c'est l'apparition d'un nouveau réseau de villes, par et pour la population soudanaise, et qui contribue à l'essor agricole.

³⁵ Alvan Southworth, *Four Thousand Miles of African Travel* (Londres: Sampson and Low, 1875), 167. Le gouvernement égyptien semble avoir même tenté de dissuader la culture du maïs, trouvant que celle-ci prenaient trop de terres qui auraient pu être consacrées à des cultures rentières.

³⁶ Ignaz Pallme, *Beschreibung von Kordofan* (Stuttgart: Drud und Berlag, 1843), 134.

³⁷ Hill, *Frontiers of Islam*, 181.

³⁸ Melly, *Lettres d'Égypte et de Nubie*, 145.

Un nouveau réseau urbain soudanais

Suivant la théorie des *nodals cities*, nous pouvons constater, durant la période de 1845 à 1861, l'apparition d'un nouveau réseau de villes qui, bien que relié à l'ancien système établi par le colonisateur égyptien, reconfigure les flux commerciaux et le développement agricole. Trois centres incarnent cette transformation : Al-Musallamiyah³⁹ (dans le Gezira), ainsi que déjà abordé précédemment, Al-Gedaref (dans la plaine du Soudan oriental, aussi connu sous le nom de Suk Abu Sin) et Metemma (plateau abyssinien au sud de Al-Gedaref). Ces trois villes servent à la fois de nouveaux centres économiques et esclavagistes, mais agissent aussi comme vecteur de croissance agricole dans le secteur des céréales et du coton principalement. De plus, dans ces trois centres, on observe une présence égyptienne quasi symbolique : ainsi que nous le verrons, cette émergence est donc le fait, non pas du pouvoir colonial, quasi absent dans ce chapitre, mais bien de l'initiative des marchands et paysans soudanais.

Al-Musallamiyah est un cas fort intéressant, car la ville semble avoir été la première des trois à émerger; de plus, sa position géographique, ainsi que sa proximité avec Wad Madani, soulèvent plusieurs questions. Les premières mentions attestant l'existence de la ville datent du début des années quarante⁴⁰ : elles décrivent l'existence d'un petit village de marchands qui possèdent de vastes terres cultivées par leurs esclaves dans la plaine⁴¹. La ville est curieusement située géographiquement : elle se trouve à environ huit kilomètres du Nil bleu, un phénomène jusqu'alors inconnu dans une région aussi dépendante du fleuve. Ce qui la rend encore plus particulière c'est qu'elle se trouve à moins de trente-cinq kilomètres du centre de Wad Madani : jusqu'à présent, nous avons vu que le développement urbain était limité aux centres névralgiques coloniaux. Comment expliquer alors cette anomalie ? Premièrement, sur la question de l'éloignement fluvial, il est fortement possible que les marchands soudanais se soient volontairement éloignés du fleuve, car celui-ci est l'artère principale du pouvoir égyptien⁴². Une grande partie des exactions égyptiennes sont centrées sur les berges : corvée de halage⁴³, collecte d'impôt par les militaires⁴⁴

³⁹ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 386.

⁴⁰ Hill, *Frontiers of Islam*, 29.

⁴¹ Hill, *Frontiers of Islam*, 29-30.

⁴² Lejean, *Voyage au deux Nils*, 115.

⁴³ Trémaux, *Voyage en Éthiopie*, 35.

⁴⁴ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 382.

et réquisitions incessantes⁴⁵. Ce facteur, celui d'établir la ville hors du contrôle effectif égyptien, a dû influencer le positionnement de cette ville. De plus, le centre de Wad Madani était potentiellement moins attractif qu'autrefois : des incendies répétés⁴⁶, des mutineries fréquentes des soldats de la garnison⁴⁷ ainsi que le déclin de la ville, suivant l'expansion au sud de la colonie⁴⁸, ont contribué à rendre la ville peu attirante au commerce. La position géographique d'Al-Musallamiyah possède aussi ses attraits, la vaste plaine qui l'entoure est fertile et inoccupée, et la ville est bien positionnée pour attirer les caravanes voyageant vers l'est qui arrivent du Nil blanc⁴⁹. La ville profite ainsi aisément de l'arrivée des caravanes d'esclaves pour stimuler l'essor agricole.

Ce sont les marchands d'Al-Musallamiyah qui vont réinvestir les profits réalisés grâce à leur commerce de la gomme, des peaux de bœuf abyssinien et des produits agricoles du Gezira (tabac, *durra* et coton)⁵⁰, dans l'acquisition de plantations d'esclaves dans la plaine alentour. Ces nouveaux grands propriétaires⁵¹ pratiquent cette agriculture servile dans un système mixte entre les pratiques funjs et égyptiennes : les esclaves vivent dans des villages en autonomie⁵² comme durant la période funj, mais servent exclusivement à l'agriculture⁵³ comme sous le système d'Ahmed Pasha. Il est d'ailleurs possible que les marchands soudanais aient été influencés par le modèle économique de ce dernier : Al-Kamlin et le territoire des plantations d'Ahmed Pasha sont à proximité. De façon similaire aux domaines et plantations égyptiennes, les exploitations soudanaises bénéficieront de l'augmentation des razzias esclavagistes sur le territoire riverain du Nil blanc.

Nous en savons très peu à propos des villes et villages soudanais des rives du Nil blanc d'où arrivent ces esclaves. Nommer ces lieux villes ou villages est même problématique, car il est fort probable que la plupart de ces localités aient été des installations temporaires fondées par des

⁴⁵ Churi, *Sea Nile*, 141.

⁴⁶ Edmund Alfred Brehm, *Reiseskizzen aus Nord-Ost-Afrika*, vol. 3 (Jena: Mauke, 1855), 221. La présence, sans réel organisation, d'une large quantité de fourrage pour les dromadaires, les chevaux et les bovins semble avoir été la cause de bons nombres d'incendies, qui ont sporadiquement détruit la ville.

⁴⁷ Trémaux, *Voyage en Éthiopie*, 98.

⁴⁸ Trémaux, *Voyage en Éthiopie*, 98.

⁴⁹ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 386.

⁵⁰ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 387.

⁵¹ Rappelons que durant la période funj la classe marchande ne figurait pas au rang de ceux inclus dans l'élite agraire.

⁵² Hill, *Frontiers of Islam*, 30.

⁵³ La production agricole d'Al-Musallamiyah semble avoir été principalement céréalière. Le *durra* était destiné au marché de Khartoum. Il existe quelques mentions de cultures de cotons, mais la majorité des descriptions sont centrées sur le *durra*. Al-Musallamiyah s'inscrit donc à la fois dans la périphérie de la région agricole de Khartoum, mais aussi, alternativement, dans les axes commerciaux est-ouest vers Al-Gedaref.

populations nomades ou agropastorales. Cela expliquerait pourquoi la quasi-totalité des villes mentionnées dans les sources n'existent plus aujourd'hui. Par exemple, El-Eis semble avoir été le port d'attache le plus fréquenté⁵⁴ : mais l'occupation de la ville semble avoir été saisonnière ou périodique⁵⁵, peut-être dû à un commerce saisonnier (en hiver, après la saison des pluies). En elles-mêmes, ces villes éphémères semblent avoir initialement peu stimulé l'agriculture sur les rives du Nil blanc : c'est l'augmentation du trafic maritime qui aurait contribué à l'essor agraire dans la région. La demande en produit frais des navires sur le fleuve blanc encourage l'agriculture à se développer sur ses rives⁵⁶. Le flux migratoire (que nous avons vu dans la section précédente) provenant du Soudan du Nord continue : les migrants alternent leur occupation entre le travail sur le fleuve et sur la rive⁵⁷. De plus en plus de territoires riverains et insulaires sont déboisés et mis en culture par des migrants bon nombre d'entre eux seraient d'ailleurs des paysans égyptiens⁵⁸. Le territoire du Nil blanc, autrefois connu pour son bétail, son poisson et ses razzias, devient de plus en plus agricole : de petites enclaves, comme celle de Tur'a, deviennent connues pour leur production céréalière de *durra*⁵⁹. Le développement agraire dans cette région reste, par contre, encore balbutiant. La contribution du territoire et des villes riveraines du Nil blanc à l'agriculture soudanaise, en général, se fera principalement par la facilitation du commerce et la redirection des caravanes d'esclaves vers l'est plutôt que vers le nord, alimentant ainsi le besoin en main-d'œuvre.

Al-Gedaref, aussi connu sous le nom de Suk Abu Sin, du nom de son fondateur⁶⁰, est la seconde ville névralgique, d'un point de vue agricole et commercial, à émerger durant cette période. Comme le terme de *suk* (bazar) indique, cette ville est un centre d'échanges importants du commerce provenant à la fois de l'Abyssinie au sud et de la Mer rouge (via Kassala) à l'est. Similairement à Al-Musallamiyah, la prospérité économique de la ville va contribuer à un essor

⁵⁴ Theodor von Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil* (Leipzig : Winter, 1869), 72. El-Eis (Aleis dans les sources européennes), semble avoir été une ville commerciale importante bien avant l'arrivée des Égyptiens. Elle semble par contre avoir été détruite avant ou pendant la conquête. La reprise du commerce sur le Nil blanc semble avoir ressuscité périodiquement la ville.

⁵⁵ Taylor, *A Journey to Central Africa*, 325. D'autres villes comme Tur'a semblent avoir été brièvement préférées à El-Eis : ce fait étant probablement dû à la présence sporadique à El-Eis de troupes égyptiennes, montrant encore une fois la tendance des marchands soudanais à éviter les forces coloniales.

⁵⁶ Lejean, "Empires noirs", 871.

⁵⁷ Heuglin, *Reise in das Gebiet*, 68-69.

⁵⁸ Petherick, *Egypt, the Sudan and Central Africa*, 341.

⁵⁹ Petherick, *Egypt, the Sudan and Central Africa*, 341.

⁶⁰ Lejean, *Voyage au deux Nils*, 20-21. Lejean affirme que le territoire où fut établi la ville aurait été attribué à Abu Sin et à sa tribu, par les autorités égyptiennes, pour récompenser leur loyauté. Est-ce que c'est cette donation qui va créer la ville ou bien l'attribution par les Égyptiens est-elle post-facto ? Nous croyons l'acte post-facto, considérant le peu de contrôle effectif qu'avaient les administrateurs coloniaux sur la tribu Shukriya.

agricole sans précédent dans la région : les populations nomades vont abandonner le pastoralisme pour la culture des céréales et surtout du coton⁶¹. La plaine de l'Atbara va rapidement être mise en culture. Il est possible que les fréquentes réquisitions de bétail et de dromadaires pour le gouvernement colonial, qui cible de plus en plus la tribu Shukriya durant cette période⁶², aient encouragé les pasteurs à abandonner le nomadisme pour l'agriculture. Il est aussi possible, comme nous le verrons plus loin, que ce soit par la volonté même des élites tribales, que la tribu Shukriya ait entrepris cette transition. L'essor de la culture du coton se développera, dans les sources européennes, de façon de plus en plus importante, entre Al-Gedaref et Metemma : ce territoire sera même qualifié parfois de Mésopotamie du Soudan⁶³. Une question est soulevée par cette initiative agricole : est-elle le fait de l'autorité égyptienne ? Rappelons-le, durant la période précédente, le gouvernement colonial a toujours espéré voir les cultures rentières, comme le coton, être exploitées davantage dans la colonie. Dans le cas présent, la culture du coton est une initiative purement soudanaise, dont le produit est destiné au marché abyssinien⁶⁴ et non à celui de Khartoum. L'Abyssinie sort, en 1855, de la période dite *Zemene Mesafent* (le Temps des Juges), une longue ère d'anarchie et de violences : le milieu agricole abyssinien étant en ruine, l'industrie textile locale doit se tourner vers le marché du coton soudanais⁶⁵. C'est cette demande en coton de l'Abyssinie qui a stimulé l'agriculture autour des villes marchandes de l'est du Soudan. On assiste donc à une initiative locale, motivée par une réalité économique purement africaine, qui se fait au détriment des intérêts économiques égyptiens : ceux-ci préférant bien entendu une exportation vers Le Caire plutôt que vers l'Abyssinie⁶⁶.

Notre troisième et dernière ville, Metemma, sera le centre de ce commerce ainsi que de cette agriculture émergente du coton. À cheval sur la frontière de l'Abyssinie et de la colonie soudanaise, la ville de Metemma semble avoir émergé à partir d'une communauté de pèlerins dits

⁶¹ Heuglin, *Reise nach Abessinien*, 27.

⁶² Charles Didier, *Cinquante Jours au Désert* (Paris : Hachette, 1856), 287. Autrefois protégée par son alliance avec Khartoum, la Shukriya semble perdre son immunité durant cette période. Il est possible que cela indique un cheptel soudanais tellement diminué, que les autorités coloniales n'ont plus pu se permettre de ne pas taxer et réquisitionner leurs alliés.

⁶³ Lejean, *Voyage au deux Nils*, 124. Cette affirmation est souvent faite pour vanter le développement agricole de la région entre l'Atbara, la Rahad et le Dinder.

⁶⁴ Theodor von Heuglin, *Reisen in Nord-Ost-Afrika* (Gotha: Perthes, 1857), 27.

⁶⁵ Heuglin, *Reisen in Nord-Ost-Afrika*, 27.

⁶⁶ L'exportation du coton vers l'Abyssinie sera bien entendu taxée et le gouvernement colonial trouvera d'autres sources de revenu alternatives, liées à ce commerce, qu'y seront tout aussi économiquement attractives.

ouest-africains ayant été attirés par la fertilité de la terre⁶⁷. Dans ce territoire propice à l'agriculture, ces pèlerins-paysans vont établir des cultures prospères de maïs et de coton⁶⁸ et créer une société hybride entre celle soudanaise, celle abyssinienne et celle ouest-africaine. Le territoire de la marche abyssinienne semble avoir été un terreau fertile à ce genre de société hybride : à moins d'une centaine de kilomètres à l'est de Metemma se trouvait l'État de Mek Nimr, le souverain ja'aline exilé, dont nous explorerons plus loin, la société hybride qu'il a contribué à créer. C'est à Metemma que se concentre l'économie du commerce du coton soudanais : les descriptions de Samuel Baker⁶⁹, aventurier, chasseur et officier de l'armée égyptienne d'origine britannique, dépeignent un entrepôt de taille spectaculaire où des milliers de balles de coton s'entassent⁷⁰. Mentionnons qu'une balle est une unité de mesure pouvant varier entre deux cents et cinq cents kilos. Cette description impressionnante est aussi confirmée par le marchand français Jean Alexandre Vayssière, actif dans la région durant la même période⁷¹. On comprend donc que la production de coton dans la région d'Al-Gedaref et Metemma est prodigieuse, considérant qu'elle vient seulement d'être implantée. Bien que le coton domine dans l'imaginaire européen, lorsqu'il est question de Metemma, d'autres commodités y sont échangées en grand nombre. Premièrement, la ville est un centre extrêmement important de vente d'esclaves abyssiniens⁷², qui doivent fortement avoir contribué à cet essor extrêmement rapide de l'agriculture dans la région, autrefois dominée par le nomadisme et l'agropastoralisme. Deuxièmement, il faut considérer la vente de chevaux abyssiniens : ceux-ci sont principalement acquis par des membres de la tribu Baggara, qui viennent chaque année à Metemma (et aussi à Roseires), en acheter par millier⁷³. Ces chevaux sont

⁶⁷ Samuel White Baker, *The Nile Tributaries of Abyssinia* (Cambridge: Cambridge University Press, 2011), 509. Baker décrit cette population comme étant des Tokroori venant du Darfour. L'aventurier, commerçant et consul britannique John Petherick les appellera Tokkuri. Une carte ethnographique de 1860-1864 de Guillaume Lejean, un géographe et voyageur français, indique, elle aussi, une origine darfourienne. L'absence de groupe ethnique moderne dit Tokkuri fait qu'il est plus probable que ce soit un ensemble de populations hétéroclites (ou possiblement Fulani) provenant d'une multitude de contrées à l'ouest du Nil.

⁶⁸ Lejean, *Voyage au deux Nils*, 128-129.

⁶⁹ Sir Samuel White Baker (1821-1893) fut actif au Soudan et en Ouganda de 1861 à 1873. Initialement installé dans la colonie à son propre compte comme chasseur de gros gibiers, il est accompagné de sa femme Lady Florence Baker, une esclave d'origine transylvanienne, achetée en 1860 en Bulgarie. Baker sera engagé par l'administration égyptienne pour soumettre les territoires inconquis, allant du Soudan du sud à l'Ouganda actuel. Sa brutalité et ses dépenses excessives lui seront reprochées à la fois par les autres Européens de la colonie et ses supérieurs égyptiens. Malgré cela, il sera adulé en Europe comme étant l'incarnation de l'archétype du héros victorien. Il sera probablement l'une des figures occidentales les plus célèbres de la période dans la colonie. Ses nombreux écrits, très édulcorés, mettront principalement en scène son côté chasseur et aventurier plutôt que militaire.

⁷⁰ Baker, *The Nile Tributaries*, 503.

⁷¹ Alexandre Vayssière, *Mémoire d'un Voyage en Haute Nubie* (Beyrouth : 1965), 146.

⁷² Baker, *The Nile Tributaries*, 515.

⁷³ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 596.

destinés à être utilisés dans les razzias d'esclaves le long du fleuve blanc⁷⁴. Comment expliquer ce commerce si important et qui est conduit sur une si grande distance, car, rappelons-le, les Baggaras sont principalement installés dans le Kordofan? Ce commerce est peut-être un indicateur de la diminution massive des cheptels équins au Soudan ; un phénomène qui est absent des sources européennes, mais fort envisageable lorsqu'on considère l'ampleur des confiscations de dromadaires et de bovins. Un autre facteur est le haut taux de mortalité des chevaux employés dans les razzias d'esclaves : ceux-ci vivent rarement plus d'un an à cause des maladies endémiques⁷⁵. Ces deux facteurs combinés ont dû contribuer à un commerce équin florissant : cette traite montre bien l'interconnectivité de ce réseau urbain soudanais. Les esclaves acquis sur le Nil blanc alimentant les domaines et fermes des marchands et anciens nomades de Al-Musallamiyah et Al-Gedaref. Les cotonneries et les céréales produites dans ces exploitations permettent l'essor d'un vaste commerce entre le Soudan et l'Abyssinie, qui, à son tour, alimente cette même structure : les esclaves abyssiniens serviront dans les champs et contribueront à l'introduction de nouvelles cultures, tandis que les chevaux permettront la perpétuation et l'expansion des razzias sur le Nil blanc. Cette interconnectivité entre ces points névralgiques commerciaux et agricoles est essentielle pour comprendre comment le monde agraire soudanais renaîtra de ses cendres et atteindra des niveaux jamais vus auparavant. Dans cette large et complexe structure, il existe d'ailleurs des acteurs locaux spécifiques qu'il est nécessaire d'étudier de plus près.

Aristocratie agraire : nomades et seigneurs funjs

Le principal acteur soudanais dans le domaine de l'agriculture, du moins dans les sources de cette période, est le chef Abu Sin. À lui seul, il incarne magnifiquement bien la transition et l'expansion fulgurante de l'agriculture durant cette période. De plus, Abu Sin personnifie la montée en puissance de nouvelles élites agraires, comme les marchands, autrefois absents du système agricole funj et aussi celui de plantations de domaines du début de la colonie. Basé au départ dans

⁷⁴ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 596.

⁷⁵ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 596.

le nord-ouest du Soudan oriental, Abu Sin est initialement le *nazir*⁷⁶ de la tribu arabe Shukriya⁷⁷. Celui-ci commence à apparaître dans les sources à partir des années quarante, dû à l'expansion de la colonie vers Kassala à l'est et la subjugation de la plaine de l'Atbara. Dès les premières mentions, il semble déjà bien établi comme grand propriétaire : Mansfield Parkyns⁷⁸, un aristocrate et aventurier britannique, rencontre les hommes d'Abu Sin qui pourchassent des agriculteurs ayant fui les terres de leur chef⁷⁹. Cet épisode montre déjà Abu Sin comme étant un propriétaire terrien de la trempe égyptienne. Celui-ci s'établira, sur invitation égyptienne, d'ailleurs dans le village de Rufaa, situé sur le Nil bleu entre Wad Madani et Al-Kamlin. Les autorités coloniales lui auraient accordé une grande quantité de terre et lui auraient même construit une résidence privée⁸⁰. De plus, Abu Sin possède un énorme cheptel de dromadaires et de bœufs, ainsi qu'un nombre important d'esclaves⁸¹, un vaste nombre de terres entre le Nil bleu et Al-Gedaref, ainsi que la loyauté de la plus puissante tribu à l'est du fleuve bleu. Faut-il voir dans ces donations égyptienne une volonté politique de Khartoum de s'assurer la loyauté du plus puissant chef du Soudan oriental ? Peut-être, bien qu'il soit possible aussi que les Égyptiens aient souhaité fixer et sédentariser la tribu Shukriya, car celle-ci demeura toujours réfractaire à tout contrôle et surtout à toutes taxes et confiscations⁸². Nous croyons aussi qu'il faut voir dans cette sédentarisation non pas seulement une machination égyptienne, mais aussi une réelle volonté des élites de la Shukriya de profiter de l'essor de l'agriculture, alors que le pastoralisme est en déclin. Abu Sin et sa tribu étaient clairement assez forts et influents pour pouvoir demeurer dans leurs tentes de nomades plutôt que sur des fermes, si cela avait été leur volonté. Si la richesse d'Abu Sin sera décrite comme colossale, son influence,

⁷⁶ Un *nazir* a comme responsabilité de superviser l'entretien et le maintien des donations pieuses (*waqf*) dans un contexte administratif et religieux dans le monde de l'Islam.

⁷⁷ Hill, *A Biographical Dictionary of the Sudan*, 52.

⁷⁸ Mansfield Parkyns (1823-1894) visite l'Abyssinie et le Soudan entre 1843 et 1846. Ses publications se démarquent par la qualité de ses illustrations (dont il est lui-même l'auteur, chose peu commune) ainsi que par une empathie relativement anormale pour l'époque, envers les populations locales, avec lesquelles il interagit et tente de s'intégrer plus que la plupart de ses compatriotes. Il sera aussi l'un des premiers Européens à briser l'omerta de Khartoum et dénoncer le caractère hostile et avaricieux des résidents occidentaux de Khartoum. Ce dernier point ne relève pas, par contre, d'une opposition morale à l'esclavage, mais est plutôt le résultat de la piètre réception et du manque d'hospitalité (et surtout de l'absence d'aide financière) dont Parkyns a été l'objet lors de sa visite.

⁷⁹ Mansfield Parkyns, *Life in Abyssinia*, vol. 2 (Londres: John Murray, 1853), 419. Fait intéressant, certains des hommes à la solde d'Abu Sin sont décrits comme étant d'origine maghrébine (possiblement issu des unités de *bachibouzouks*). Le *nazir* avait donc la capacité et probablement aussi la permission d'engager des troupes irrégulières égyptiennes.

⁸⁰ Lejean, *Voyage au deux Nils*, 24.

⁸¹ Hamilton, *Sinai, the Hedjaz, and Sudan*, 270.

⁸² Trémaux, *Voyage en Éthiopie*, 89-90.

elle, lui vaudra, plus tard, les plus hauts postes dans l'administration de la colonie⁸³. Celui-ci renforcera aussi son lien avec les autorités coloniales, ainsi que sa propre fortune, en menant des razzias esclavagistes en Abyssinie⁸⁴. Un autre groupe de grands seigneurs, issus cette fois de l'ancien régime funj, connaîtra un arrangement similaire avec les Égyptiens, tout en préservant un système agraire traditionnel.

Dans le Jebel Guli, une petite chaîne de colline à l'extrême sud du Gezira, nous retrouvons dans les sources de cette période, une élite agraire qui est davantage un artefact de la période funj. Dirigé par une dynastie qui s'autoproclame Mek des Montagnes⁸⁵, cet État tributaire de Khartoum maintient en place le système traditionnel funj, autant dans le domaine de l'agriculture que de l'esclavage⁸⁶. Dans cette région reculée, même l'élevage porcin a continué à être largement pratiqué⁸⁷, preuve indéniable de la subsistance des anciennes pratiques. Le Jebel Guli semble avoir été un point commercial important entre le Soudan du sud et le gouvernement colonial : esclaves et bovins, acquis durant des razzias organisées par les Funjs contre les Dinkas et Shilluks⁸⁸, servent de paiement pour garantir l'indépendance du petit État⁸⁹. Encore une fois, nous voyons un cas où l'éloignement (le Jebel Guli étant à environ une centaine de kilomètres du poste égyptien le plus proche) a permis de préserver les pratiques agraires et sociales. Ce territoire funj n'est pas le seul artefact de la période précoloniale : entre le Taka et l'Abyssinie existent le royaume de Mek Nimr et son successeur Oued Nimr. La dynastie originaire de Shendi établira une société hybride en accueillant et intégrant différents groupes : des Ja'alins, des Abyssiniens, des esclaves en fuite et même des renégats égyptiens⁹⁰. Cette société particulière, vivant principalement de banditisme⁹¹

⁸³ Raoul Du Bisson, *Les femmes, les eunuques et les guerriers du Soudan* (Paris : Librairie de la Société des Gens de Lettres, 1868), 230.

⁸⁴ Trémaux, *Voyage en Éthiopie*, 137.

⁸⁵ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 457-461 & 476. La titulature de Mek des Montagnes est possiblement un héritage datant d'avant la conquête, et se rapporte à une branche cadette de la famille royale funj. Certaines sources semblent pourtant indiquer que la dynastie régnante sur le Jebel Guli serait une branche dissidente de la famille de la Sultana ayant choisi de limiter leur collaboration avec l'occupant égyptien.

⁸⁶ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 519-520. Nous pouvons encore observer des esclaves soldats-paysans vivant en autonomie dans des communautés distinctes.

⁸⁷ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 459.

⁸⁸ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 374.

⁸⁹ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 519. Le souverain du Jebel Guli semble avoir été l'un des principaux fournisseurs d'esclaves pour l'armée servile égyptienne au Soudan. Les fils cadets de la dynastie serviront aussi comme officiers.

⁹⁰ Parkyns, *Life in Abyssinia*, vol. 2, 379-381. Il est fort possible que ces esclaves en fuite soient en partie issues de la rébellion de 1844, car Parkyns visite le territoire en 1846.

⁹¹ Parkyns, *Life in Abyssinia*, vol. 2, 385.

et de contrebande⁹², va s'établir sur des collines fortifiées et cultiver les vallées alentour⁹³ principalement avec l'aide de petits paysans libres, issus des communautés locales⁹⁴. Cette société mi-soudanaise mi-abyssinienne, créée sous la pression du colonialisme égyptien, va avoir une certaine importance pour le restant du Soudan en influençant les communautés marchandes et agricoles ja'alins demeurées dans la colonie⁹⁵. Cette influence et ses impacts sont impossibles à déterminer, car, dû à l'éloignement du Dar Nimr (surnom de cet État) et à la nature clandestine de ses relations, les sources européennes ne contiennent que très peu d'informations à leur sujet.

Ce que le Jebel Guli et le Dar Nimr représentent, c'est, à la fois, la survivance des structures agraires traditionnelles dans les marges de la colonie, mais surtout, la capacité transformative indirecte du colonialisme de Khartoum sur la nature de cette structure. Dans le Jebel Guli, les pratiques d'esclavages traditionnels *funj* sont reconfigurées pour transformer l'État en un emporium esclavagiste assurant les besoins serviles de Khartoum. Dans le Dar Nimr, on aperçoit comment, par la pression militaire de la colonie sur une société hybride, composée des ennemis du régime colonial, émerge un système agraire mi-soudanais mi-abyssinien. Les figures du Mek de la Montagne et de Mek Nimr demeurent, par contre, marginales dans le contexte des élites agraires soudanaises. Le roi rebelle de Shendi mourra en 1844 ; son fils et son État rebelle disparaîtront après avoir été amnistiés en 1865⁹⁶. Le Jebel Guli demeurera une anomalie dans les marges de la colonie, ne disparaissant que sous la pression mahdiste après la période égyptienne. Bien que ces deux cas existent en dehors du système égyptien soudanais que nous étudions, il est important de présenter les systèmes agraires divergents qui y ont été indirectement ou directement liés.

⁹² Lejean, *Voyage au deux Nils*, 14.

⁹³ Parkyns, *Life in Abyssinia*, vol. 2, 376.

⁹⁴ Baker, *The Nile Tributaries*, 462.

⁹⁵ Parkyns, *Life in Abyssinia*, vol. 2, 396.

⁹⁶ Hill, *A Biographical Dictionary of the Sudan*, 295. Cette amnistie aura lieu après près de quarante-quatre années de résistance continue : une lutte anticoloniale d'une durée et d'une férocité remarquables.

Les transformations dans l'agriculture et la société soudanaise

Maintenant que nous comprenons mieux la situation de l'élite agraire soudanaise durant la période qu'en est-il de la paysannerie ? C'est durant cette période que nous verrons se développer l'une des tendances les plus marquantes de cette recherche : le rôle et le statut de paysan s'effritent progressivement à cause de l'avènement d'un système agricole préférant une main-d'œuvre servile. Rappelons-nous que durant la période funj, la majorité de la population occupe, autant libre que servile, durant une partie de l'année, le rôle d'agriculteur : même le sultan se doit de cultiver. Le rôle de paysan, en plus d'assurer la subsistance individuelle et collective, procure un certain degré de respect et de dignité. Pourtant, durant notre période d'étude, on voit le rôle d'agriculteur être délaissé par la population libre soudanaise au profit d'autres occupations. Les rôles autrefois secondaires de marchand et d'artisan sont de plus en plus priorisés, en plus des nouvelles occupations de marins et de mercenaires sur le Nil blanc⁹⁷. Qu'est-ce qui motive ces hommes à quitter leurs terres, alors que l'agriculture est en pleine reprise ? Guillaume Lejean⁹⁸ nous donne une piste de réponse : ces anciens paysans souhaitent acquérir, via leurs occupations alternatives, des esclaves (ou du moins le capital pour les acheter) qui vont les remplacer aux champs⁹⁹. Le paysan n'abandonne donc pas sa terre, mais opère une transition de cultivateur à propriétaire terrien. Lejean affirme que cette transformation est la conséquence de la nature oisive et paresseuse du paysan soudanais, qui préfère faire la sieste que de travailler¹⁰⁰. La vision raciste de Lejean n'est, par contre, pas représentative de la réalité : bien que d'autres sources confirment que, les paysans délaissent le travail de la terre à leurs esclaves¹⁰¹, la situation est plus complexe. Les agriculteurs soudanais semblent utiliser la pratique de l'esclavage, autrefois associés aux

⁹⁷ Lejean, *Voyage au deux Nils*, 34. Les paysans soudanais s'engagent sur de longues périodes à travailler comme marins sur les navires qui sillonnent le Nil blanc et aussi, dans une en moindre mesure, le Nil bleu. Ils servent aussi comme chasseurs d'ivoires, gardes ou soldats pour les armateurs (qualifiés de véritables boucaniers par James Hamilton).

⁹⁸ Guillaume Lejean (1824-1871) est un célèbre géographe provenant d'une famille de petits paysans français. Il sera actif au Soudan entre 1860 et 1863, suivant un voyage de cartographie dans l'Empire ottoman. Lejean publiera énormément d'ouvrages, articles et cartes sur ses voyages et demeurera intéressé par la situation de la colonie pour le restant de sa vie. Il consacra de vastes efforts à l'anthropologie africaine à son retour en France. Lejean, malgré ses origines paysannes, se montre particulièrement peu empathique envers les agriculteurs soudanais, les décrivant avec énormément de mépris et de préjugés.

⁹⁹ Lejean, *Voyage au deux Nils*, 34.

¹⁰⁰ Lejean, *Voyage au deux Nils*, 34-35.

¹⁰¹ Heuglin, *Reise in das Gebiet*, 254.

élites, pour se permettre d'occuper des rôles économiquement plus rentables tout en pratiquant l'agriculture¹⁰². Cela devient une véritable boucle : l'acquisition de capital permet l'achat d'esclaves qui permet ensuite d'accorder plus temps à l'acquisition de capital. Le capital devient donc progressivement la principale source de respect et de dignité. La figure du paysan traditionnel glisse désormais vers une fonction de propriétaire terrien : cela a comme effet pernicieux d'associer le travail de la terre avec la figure de l'esclave. L'augmentation drastique du commerce esclavagiste dans la colonie mène donc à la fois à une recrudescence de l'agriculture, mais aussi à une transformation du statut de paysan. Il est aussi possible de voir dans cette transition de paysan à propriétaire une tentative de la population soudanaise à s'élever économiquement et socialement. Le paysan n'abandonne pas la culture de la terre : nous ne verrons pas un exode rural de la population libre soudanaise, mais bien une transformation du rôle qu'elle occupe. Au début des années soixante, le paysan s'est joint au rang des grands propriétaires d'esclaves¹⁰³ et terriens.

On peut d'ores et déjà pressentir un effet de cette transition : l'action de travailler la terre, autrefois considérée comme respectable, deviendra ternie par son association de plus en plus fréquente avec l'esclavage. Il est par contre impossible de déterminer si c'est l'ensemble de la paysannerie soudanaise qui vit cette transition : cela semble en fait peu probable. Mais le phénomène doit être assez notoire pour que les observateurs européens, d'habitude muet sur la question paysanne, s'attardent sur le sujet. Cette ascension socioéconomique de la paysannerie se fait énormément sentir dans la région du Nil bleu où elle se joint au développement économique liée au réseau agraire émanant de la ville de Khartoum et des autres points névralgiques coloniaux.

Nous avons déjà vu comment les besoins alimentaires de la capitale ont stimulé dans sa périphérie une expansion agricole drastique. Ces territoires adjacents permettent d'assouvir les besoins en légumes, en fruits, en poissons et en bois de chauffage,¹⁰⁴ mais ne comblent jamais la demande insatiable en céréales. Des greniers à grains sont construits par les autorités coloniales pour

¹⁰² Trémaux, *Voyage en Éthiopie*, 159.

¹⁰³ Lejean, "Empires noirs", 868. Les autres grands propriétaires d'esclaves soudanais mentionnés sont : les armateurs et les marchands.

¹⁰⁴ Brehm, *Reiseskizzen aus Nord-Ost-Afrika*, vol. 2, 136. Ce commerce du bois de chauffage est décrit comme étant devenu l'occupation principale des nomades autour de la ville. La déforestation s'étalant sur des distances de plusieurs dizaines de kilomètres autour des villes, le commerce du bois est devenu une activité lucrative. Les nomades demeurent, comme durant la période funj, les gardiens des ressources forestières, mais se réorientent vers l'extraction du bois plutôt que de la gomme et du miel.

emmagasiner cette ressource tant en demande¹⁰⁵. Les terres fertiles du bas Nil bleu, grâce à l'essor du transport fluvial, vont pouvoir profiter de cette demande croissante. Durant cette période, nous voyons apparaître dans les sources des descriptions de barges à grains navigant sur le fleuve en direction de Khartoum¹⁰⁶ et des marchands prospères de *durra* actifs jusque dans la région de Roseires¹⁰⁷. Les rives du Nil bleu, du Rahad et de la Dinder sont décrites comme bourgeonnant d'activités et de cultures de sésame, de coton et de *durra*¹⁰⁸. Au sud de Roseires, qui devient un important centre économique, basé sur l'agriculture, le commerce et l'exploitation forestière¹⁰⁹, la culture du maïs domine¹¹⁰. Cet essor agricole, dans cette région autrefois principalement forestière, rayonne à partir des centres coloniaux : Sennar, Roseires, Famaka et la nouvelle ville-garnison de Karkoj. Cette dernière, créée entre Sennar et Roseires, montre l'expansion vers le sud et la prise d'importance de la région au sein de l'orbite de Khartoum. L'essor de cette garnison, créé pour répondre à la menace des razzias Dinkas, contribua à un certain déclin des centres névralgiques de Sennar et surtout Wad Madani¹¹¹. On assiste à un certain développement de l'infrastructure dans ces centres : moulins, *saqiyas* (une nouveauté dans la région) ainsi que des fabriques d'huile et d'eau de vie¹¹². Ces développements semblent par contre être des initiatives locales des garnisons et des riches entrepreneurs locaux, car, comme nous le verrons, le gouvernement de Khartoum est peu investi dans le développement économique de la colonie. Le déclin de cet intérêt pour l'agriculture par le colonisateur est incarné par l'abandon progressif de la culture de l'indigo dans la région¹¹³ : autrefois l'un des piliers de l'agriculture rentière égyptienne, cette culture est délaissée au profit des céréales. Cet abandon est encore plus représentatif de cette transformation lorsqu'on prend en considération que l'indigo était voué à l'exportation vers l'Égypte et que les céréales qui la remplacent sont destinées à Khartoum. On comprend alors que la région du Nil bleu

¹⁰⁵ Lejean, *Voyage au deux Nils*, 25.

¹⁰⁶ Baker, *The Nile Tributaries*, 552.

¹⁰⁷ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 589. Le marchand décrit par Hartmann est un ancien officier et administrateur égyptien d'origine turco-crétoise. Celui-ci ne semble pas cultiver de terres, mais profite de sa position privilégiée pour faire de la spéculation sur les produits céréaliers (*durra* et sésame), la gomme, le cuir de bœuf et la poudre d'or.

¹⁰⁸ Lejean, *Voyage au deux Nils*, 123. La production de coton dans ces régions semble destinée à la fois à Khartoum et de Metemma.

¹⁰⁹ Hill et Toniolo, *The Opening of the Nile Basin*, 208. Le bois sert principalement pour la construction à Khartoum, mais est aussi exporté de plus en plus vers l'Égypte.

¹¹⁰ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 629.

¹¹¹ Marno, *Reisen im Giebiere*, 17.

¹¹² Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 413.

¹¹³ Brehm, *Reiseskizzen aus Nord-Ost-Afrika*, vol. 2, 208.

vit, comme le Soudan oriental, une expansion massive du secteur agricole. À l'inverse du Soudan oriental, qui se recentre vers l'Abyssinie, le haut Nil bleu renforce de plus en plus son agriculture pour servir les besoins alimentaires grandissant des centres coloniaux et surtout de Khartoum. Cette expansion, bien qu'elle soit stimulée et quelques fois aidée par les autorités coloniales locales¹¹⁴, est accomplie par les paysans soudanais et surtout par leur nombre grandissant d'esclaves provenant d'Abyssinie et du sud Soudan. On comprend alors que les autorités locales sont impliquées dans ce développement agricole, mais qu'en est-il des autorités de Khartoum ?

Si, entre 1827 et 1844, les autorités de Khartoum ont été la force vive du développement agricole dans la colonie en créant de larges domaines et plantations, ces derniers sont presque complètement absents durant la période de 1845 à 1861. Cet effacement s'explique par un fait simple : se voir attribuer une position dans l'armée ou l'administration coloniale au Soudan passe d'une promotion prestigieuse à un déclassement, à une situation d'exil¹¹⁵. Le scandale entourant la supposée trahison d'Ahmed Pasha¹¹⁶, combiné à la mort de Mehmet Ali en 1849¹¹⁷ va contribuer à créer un désintérêt de la part des dirigeants égyptiens pour la colonie, notamment du régent Ibrahim¹¹⁸, mais surtout de Abbas¹¹⁹. Le Soudan deviendra quasiment une colonie carcérale pour les élites ayant déplu au souverain : Charles Didier¹²⁰, un écrivain suisse, décrira les administrateurs égyptiens comme étant « exilé[s] dans la brûlante Sibérie du tzar égyptien »¹²¹. Les gouverneurs, limités à des règnes ne dépassant pas deux ans¹²², deviennent des figures passives, inactives voire

¹¹⁴ Brehm, *Reiseskizzen aus Nord-Ost-Afrika*, vol. 3, 94. Par exemple, Brehm décrit que la garnison de Wad Madani a participé à une vaste campagne de déboisement dans l'embouchure de la Rahad à Abu Haraz, pour élargir le territoire cultivé autour de la ville-garnison.

¹¹⁵ Hamilton, *Sinai, the Hedjaz, and Sudan*, 348.

¹¹⁶ Rappelons qu'Ahmed Pasha aurait tenté de transférer la colonie soudanaise à la Sublime Porte.

¹¹⁷ D'autres facteurs ont aussi joué un rôle : la mauvaise santé et la sénilité de Mehmet Ali à la fin de son règne, la déroute de l'armée égyptienne en Syrie, les troubles économiques ainsi que l'isolement diplomatique du Caire.

¹¹⁸ Ibrahim Pasha (1789-1848) fut l'un des généraux les plus remarquables de la période : il triompha des Wahhabites dans le Hedjaz et mena de longues campagnes en Grèce et en Syrie. Il ne régnera qu'en tant que régent pour son père à la fin de sa vie et meurt prématurément, avant ce dernier, en 1848. C'est son neveu Abbas sera celui qui succèdera à Mehmet Ali.

¹¹⁹ Abbas Pasha (1812-1854) ne montra que peu d'intérêt pour le Soudan durant son règne, si ce n'est pour y exiler ses ennemis et ceux tombés en disgrâce. Il se distingua de son grand-père par une politique fiscale très austère qui affecta particulièrement la colonie soudanaise, toujours aussi gourmande en fonds de la trésorerie du Caire. Il mourut assassiné par deux de ses esclaves.

¹²⁰ Charles Didier (1805-1864) fut un écrivain et poète suisse qui visita le Soudan entre 1853-1854. N'ayant pas d'affinité nationale avec les autres occidentaux du Soudan, il n'aura donc aucun problème à ouvertement dénoncer vivement, dans ses écrits, les agissements des marchands et touristes étrangers dans la colonie.

¹²¹ Didier, *500 Lieues sur le Nil*, 39. Le plus célèbre de ces exilés sera Rifa'a al-Tahtawi (1801-1873) ouléma, auteur et traducteur égyptien, ainsi que l'un des réformateurs de la *Nahda* (Renaissance arabe). Exilé en 1850 au Soudan, officiellement pour y établir une école, il séjournera dans la colonie jusqu'en 1854.

¹²² Hill, *A Biographical Dictionary of the Sudan*, 1.

absentes, qui cherchent seulement à rentrer au pays le plus rapidement possible¹²³. Les administrateurs et militaires égyptiens souhaitent retourner dans les bonnes grâces de leur souverain et surtout rentabiliser leur exil en s'enrichissant le plus possible¹²⁴. L'agriculture, bien que pouvant être très rentable, est une pratique qui demande un investissement initial substantiel et surtout du temps : deux éléments peu attractifs pour ces exilés qui ne souhaitent pas s'éterniser sur place. Nous avons précédemment vu quelques initiatives agraires locales, entreprises par des garnisons du Nil bleu, mais cela reste marginal ; les élites de Khartoum, quant à elles, délaissent presque complètement l'agriculture. Après la révolte des esclaves agricoles d'Ahmed Pasha en 1844, il est très rare de trouver des mentions, dans les sources européennes du moins, de larges domaines ruraux aux mains de l'élite coloniale. Pour ceux qui sont en quête de richesses, deux seules alternatives économiques sont alors possibles : l'extorsion (encore largement pratiquée)¹²⁵ ou le commerce d'esclaves¹²⁶. La traite esclavagiste sur le Nil blanc, dominée par les Turco-Égyptiens, va être un phénomène qui va prendre une ampleur de plus en plus importante lors de cette période, et culminera en 1861. Malgré la fin des investissements dans le secteur agricole de la part de ses élites coloniales, leur trafic d'esclaves va directement contribuer à l'essor du nouveau système agricole soudanais, en lui offrant la main-d'œuvre nécessaire à son expansion.

Bien que l'emphase soit souvent mise, dans l'historiographie, sur l'importance du commerce d'esclaves comme source de revenus pour les élites coloniales, un autre trafic parallèle est aussi en marche : le commerce du bétail. Lors des razzias dans le sud du Soudan, les « boucaniers¹²⁷ » (dans les mots de James Hamilton¹²⁸) égypto-soudanais s'approprient un nombre impressionnant de bovins¹²⁹. Les sources abondent en descriptions de longues colonnes d'esclaves et de bovins remontant, côte à côte, le fleuve blanc. Alors qu'une bonne partie des esclaves sera revendue bien

¹²³ Taylor, *A Journey to Central Africa*, 271.

¹²⁴ Trémaux, *Voyage en Éthiopie*, 25-26.

¹²⁵ Samuel White Baker, *The Albert N'Yanza, Great Basin of the Nile, and Exploration of the Nile Sources*, vol. 1 (Cambridge: Cambridge University Press, 2011), 14-15.

¹²⁶ Baker, *The Albert N'Yanza*, 17. Selon Baker, vers 1861, de moins en moins d'Européens sont impliqués dans le commerce d'esclaves. La majorité des commerçants seraient des administrateurs et officiers issus du régime égyptien. Selon lui, les Soudanais seraient, en dehors des positions subalternes, absents du commerce. Cette affirmation est trompeuse : oui, ceux qui financent les expéditions sont souvent turco-égyptiens, mais les armateurs, caravaniers, marins, soldats et petits marchands sont soudanais. De plus, ce commerce va, à partir de 1861, être majoritairement dominé par les Soudanais.

¹²⁷ Hamilton, *Sinai, the Hedjaz, and Sudan*, 336.

¹²⁸ James Hamilton (?) demeure, pour les historiens, une figure énigmatique de cette période. Nous ne savons rien sur lui en dehors des deux ouvrages qu'il a publiés sur ses voyages au Moyen-Orient et en Afrique du Nord. Actif au Soudan en 1854, il est l'un des rares voyageurs occidentaux capable de lire et de dialoguer en arabe.

¹²⁹ Baker, *The Albert N'Yanza*, 21.

avant d'atteindre Khartoum, dans les villes et villages riverains¹³⁰, le bétail est encore destiné à l'exportation vers l'Égypte. Le système d'exportation semble, cette fois, s'être nettement amélioré : le bétail est acheminé progressivement vers Suakin, sur le littoral de la Mer rouge avant d'être exporté par bateau vers le nord¹³¹. La demande égyptienne en bovin ne faisant que s'accroître, avec l'apparition récurrente et dévastatrice de *rinderpest*, elle culminera durant l'épidémie de 1861¹³². Comment expliquer cette transformation du système d'acheminement de bétail, autrefois si inefficace ? La politique d'exil des administrateurs et militaires égyptiens y a probablement joué un rôle : ce bétail représentant à la fois la source de profits et leur possible résurrection politique, les a probablement encouragés à faire davantage d'effort pour assurer leur arrivée à bon port. Cette importation massive de bovins du sud du Soudan est probablement aussi indicative de la faiblesse numérique du cheptel dans le Gezira et le Soudan oriental, en théorie plus proche et facile à acheminer. À l'inverse, cela pourrait aussi indiquer qu'il est devenu politiquement trop difficile d'extorquer les nomades et les pastoraux soudanais.

Le règne de Sa'id Pasha et l'ascension de Mohammed Kheir

En 1857, nous assisterons à un petit regain d'intérêt de la part des autorités cairottes pour la colonie durant la brève visite officielle de Sa'id Pasha¹³³, successeur d'Abbas. Lors de son séjour dans la colonie, celui-ci fit plusieurs proclamations, rapportées par plusieurs visiteurs européens, mais

¹³⁰ Heuglin, *Reise in das Gebiet*, 16. Ce phénomène est souvent expliqué dans les sources européennes par la cupidité et l'oisiveté des marchands qui souhaitent éviter les taxes égyptiennes à Khartoum et surtout l'attention et les critiques des résidents européens. Cet argument surestime énormément l'influence occidentale sur la lutte antiesclavagiste et sous-estime la capacité des trafiquants à éviter les taxes d'autant que ces derniers sont souvent membres hauts gradés de l'administration civile et militaire. Mais il est probablement vrai qu'il était économiquement plus lucratif d'écouler rapidement les captifs sur le marché soudanais : moins rentable, il est toutefois plus stable et constant que celui du Caire et permet surtout d'éviter les taxes, les pots-de-vin et les démêlés (désagréables, longs et généralement peu concluants) avec des militants anti-esclavage.

¹³¹ Du Bisson, *Les guerriers du Soudan*, 258-259.

¹³² Spinage, *Cattle Plague*, 327.

¹³³ Mehmet Sa'id Pasha (1822-1863), fils de Mehmet Ali, régna sur l'Égypte et le Soudan de 1854 à 1863. Éduqué en France, il se démarqua de son prédécesseur en adoptant une politique d'énormes dépenses publiques et en interdisant (en théorie) l'importation d'esclaves en Égypte. Après avoir hésité à abandonner le Soudan, il émit de nombreux décrets dont l'objectif était la réforme du fonctionnement du système colonial égyptien : tous sans succès.

principalement par Ferdinand de Lesseps¹³⁴, diplomate et ingénieur français au service de Sa‘id Pasha et l’un des principaux acteurs dans la fondation du canal de Suez. Ces proclamations visent une réorganisation de l’administration coloniale, une démilitarisation de la colonie et un encouragement massif de la pratique de l’agriculture. Il faut par contre faire ici la différence entre ce qui a été voulu par Sa‘id Pasha et la réalité : aucun de ses édits ou presque ne sera appliqué ou respecté¹³⁵. En ce qui concerne l’administration de l’agriculture, Sa‘id Pasha abolira la position de *kachef*¹³⁶ (ces figures néo-féodales qui contrôlent les villages du Nil bleu et supervisent les collectes d’impôts et les réquisitions), ainsi que toute forme de corvée¹³⁷. En réalité, les sources européennes montrent bien que ni ces seigneurs coloniaux ni les travaux forcés ne disparaîtront de la colonie. Les *kachefs* sont censés être remplacés par des cheikhs locaux¹³⁸; cette politique indique bien l’influence grandissante d’acteurs locaux soudanais, ainsi que l’étroite relation que ceux-ci entretiennent avec l’administration coloniale.

Pour ce qui est de l’agriculture, les proclamations du Pasha mettent de l’avant trois grandes priorités : la première dicte les productions principales. Sa‘id Pasha souhaite encourager la production de blé, raviver celle de l’indigo, stimuler celle de coton et de sésame et inciter à la construction de fabriques pour transformer ces produits¹³⁹. On constate donc une volonté de réindustrialiser l’agriculture, comme sous l’égide de Ahmed Pasha, la production sucrière en moins. L’indigo, considérant son fort déclin dans la colonie, est un choix particulier : l’échec de sa culture aurait dû alerter les autorités coloniales quant au manque de viabilité à long terme de cette production¹⁴⁰. Le blé, quant à lui, semble plus logique : on assiste à une petite, mais constante, augmentation de sa production autour de Khartoum¹⁴¹.

¹³⁴ Ferdinand-Marie de Lesseps (1805-1894) accompagne le Pasha lors de sa visite en 1857 au Soudan. Quelque peu imbu de lui-même et en proie à l’autopromotion, de Lesseps, dans ses écrits, s’accorde beaucoup plus d’importance et d’influence auprès des autorités égyptiennes qu’il n’en avait en réalité.

¹³⁵ Hill, *A Biographical Dictionary of the Sudan*, 271.

¹³⁶ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 307.

¹³⁷ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 308.

¹³⁸ Ferdinand De Lesseps, *Lettres, Journal et Documents (1857-1858)* (Paris : Didier, 1875), 15-16.

¹³⁹ De Lesseps, *Lettres, Journal et Documents*, 16-17. Robert Hartman mentionne que ce n’est pas le blé qui est encouragé, mais le maïs : ce n’est pas improbable, mais comme de Lesseps était présent durant les proclamations, nous préférons mettre ses dires à lui de l’avant.

¹⁴⁰ La culture intensive de l’indigo a comme effet néfaste au long terme de rendre la terre stérile et donc incultivable. La plupart des anciennes plantations d’indigo ont laissé derrière elles de vastes étendues désertiques ne pouvant plus être cultivées dorénavant.

¹⁴¹ Taylor, *A Journey to Central Africa*, 312.

La deuxième priorité est relative à l'exploitation des ressources naturelles : Sa'ïd Pasha centre son attention sur l'exploitation forestière, la forêt soudanaise étant, selon lui, une source de richesses potentielles pour l'Égypte¹⁴². Cette incitation à l'exploitation du bois semble quelque peu tardive alors qu'on sait que la déforestation du Soudan est déjà entamée et que des chargements de bois quittent, par navires Khartoum pour Le Caire, dès la fin des années quarante¹⁴³. En revanche, le Pasha met aussi définitivement fin aux coûteuses opérations d'extraction d'or dans le Fazogli¹⁴⁴. L'orpaillage était une source d'emplois alternatifs importante pour les paysans du haut Nil bleu¹⁴⁵ : il est possible de supposer que la fin de ce régime minier dans la région va libérer une partie de la population, qui pourra s'adonner exclusivement à l'agriculture qui se développe à vive allure.

Le dernier point priorisé par les proclamations du Pasha vise la migration ou la sédentarisation de la population nomade, des réfugiés et des habitants des montagnes au sud de la colonie. Via la restitution des terres et l'exemption d'impôt¹⁴⁶, le Pasha veut encourager le retour dans la colonie de populations dites « expatriées¹⁴⁷ » : mais qui sont-elles ? Parle-t-on de réfugiés du temps de la conquête (ce qui semble peu probable), de migrants économiques du nord du Soudan ayant fui les taxes violentes et exorbitantes ou de paysans ayant quitté leurs terres pour s'établir dans les marges de la colonie ? Toute conclusion est incertaine, mais le terme peut englober une vaste population de dépossédés. Nous croyons, vu le contexte, que ce segment de la proclamation s'adresse davantage au nord du Soudan (en dehors de notre zone d'étude), qui lui vit bel et bien une forte dépopulation¹⁴⁸. Comme nous l'avons vu, ces mêmes populations riveraines du nord contribuent de façon substantielle à l'agriculture émergente sur le Nil blanc. Les deux autres populations visées par la proclamation concernent définitivement notre zone d'étude. L'édit du Pasha semble vouloir encourager la sédentarisation des populations nomades¹⁴⁹ : cet encouragement semble être tardif

¹⁴² De Lesseps, *Lettres, Journal et Documents*, 17.

¹⁴³ Brehm, Brehm, *Reiseskizzen aus Nord-Ost-Afrika*, vol. 2, 149.

¹⁴⁴ Marno, *Reisen im Giebiere*, 69.

¹⁴⁵ Hill et Toniolo, *The Opening of the Nile Basin*, 215.

¹⁴⁶ De Lesseps, *Lettres, Journal et Documents*, 18.

¹⁴⁷ De Lesseps, *Lettres, Journal et Documents*, 14.

¹⁴⁸ Bjørkelo, *Prelude*, 137-140. Dans son ouvrage, Bjørkelo montre adroitement comment l'effondrement de l'agriculture locale, la violence et les taxes causent une forte migration vers notre zone d'étude. Le contraste entre les deux territoires est intéressant : le sud est en pleine expansion agraire, alors que le nord s'atrophie au fil des décennies.

¹⁴⁹ De Lesseps, *Lettres, Journal et Documents*, 19. Cette politique de sédentarisation des nomades par le gouvernement est aussi très présente dans tout l'Empire ottoman. L'historien turc Resat Kasaba, dans son ouvrage (*A Moveable Empire*. Seattle : Washington University Press, 2009) met de l'avant cette quasi obsession de l'État ottoman de contrôler, par la sédentarisation ses populations nomades. L'édit de Sa'ïd Pasha est donc en continuité avec les pratiques déjà présentes dans l'Empire ottoman.

considérant la situation. Nous avons déjà vu que ce phénomène était déjà entamé dans la plaine orientale : la proclamation est d'ailleurs probablement faite pour annoncer l'élimination des entraves fiscales¹⁵⁰ et encourager davantage cette transition. Les populations montagnardes (Jebel Guli et les monts Tabi) sont aussi encouragées à quitter leurs montagnes pour venir cultiver les plaines¹⁵¹. En échange de leur travail, elles seraient protégées de la razzia, « civilisées » et exemptes d'une bonne partie de l'impôt¹⁵². Cette partie de la proclamation semble complètement déconnectée de la réalité : ces territoires sont, de fait, hors du contrôle de Khartoum, ne payent pas d'impôt (hormis le Jebel Guli, qui paye un tribut) et ils abritent les auteurs plutôt que les victimes des razzias¹⁵³. Cette section de l'édit semble vouloir sécuriser la frontière sud de la colonie en achetant la paix auprès de ces populations indépendantes.

Cette incitation constante à l'occupation de la terre montre l'encouragement du gouvernement colonial des petits paysans à exploiter le sol, qui vont payer (éventuellement) de l'impôt. Que peut-on conclure de cela ? Il semble que le gouvernement de Sa'id Pasha ait réalisé que la source de rentabilité de la colonie ne réside pas dans son or, mais dans son sol. En mettant une emphase aussi prononcée sur la création d'une nouvelle petite paysannerie, on peut aussi conclure que celle-ci est peut-être mal en point. L'ascension fulgurante de l'agriculture servile et l'association progressive du travail de la terre avec le statut d'esclave met à mal la paysannerie. On peut voir un effort de revigorer ce groupe via le retour des expatriés, la sédentarisation des nomades et la migration des populations montagnardes. En plus de cela, s'attaquant à la racine du problème, Sa'id Pasha interdira formellement le commerce d'esclaves¹⁵⁴. En réalité, ce dernier point sera, de loin, le moins respecté de tous : l'esclavage va prendre des dimensions inimaginables dans les années à venir.

¹⁵⁰ L'édit enlève le double fardeau fiscal que ces nouveaux paysans étaient forcés de payer. Initialement, ceux-ci devaient payer un impôt à leur tribu et un autre pour le terrain cultivé. Après l'édit, seul l'impôt sur le terrain doit être payé, dissociant aussi le nouveau paysan de son héritage tribal. On peut aussi voir cette transition fiscale comme une tentative théorique de détribaliser cette nouvelle population sédentaire et donc d'affaiblir ses anciennes tribus mères.

¹⁵¹ De Lesseps, *Lettres, Journal et Documents*, 19-20.

¹⁵² De Lesseps, *Lettres, Journal et Documents*, 19-20.

¹⁵³ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 540. Les populations des monts Tabi ont mené une campagne de résistance face au colonialisme égyptien incroyablement efficace. Leurs razzias fréquentes sur le haut Nil bleu, combiné aux attaques des Dinkas et des Oromos, sont probablement le facteur le plus limitant du développement agricole dans la région. La rive occidentale du fleuve est décrite comme quasiment dépourvue de cultures à cause de ces attaques.

¹⁵⁴ Hill, *A Biographical Dictionary of the Sudan*, 271.

Tout commence dans la petite enclave de Kaka, un avant-poste commercial soudanais sur le fleuve blanc en territoire shilluk¹⁵⁵. Suite à des tensions entre les locaux et Mohammed Kheir¹⁵⁶, un marchand dongolais de dattes, celui-ci va rallier une coalition de marchands et militaires soudanais, de Baggaras ainsi que des investisseurs européens¹⁵⁷. Ce conglomérat esclavagiste va déferler et dévaster le royaume shilluk et les nations dinkas voisines. Cet événement, combiné à une violente épidémie de variole l'année précédente¹⁵⁸, va décimer le plus puissant État de la région et permettre l'expansion massive du commerce d'esclaves et du colonialisme égyptien. Cet afflux massif d'esclaves, alors que le marché égyptien se ferme à la pratique, va principalement être dirigé vers le monde agraire soudanais. D'un point de vue agricole local, c'est un désastre : les habitants qui ont survécu vont abandonner leurs terres riveraines pour aller s'établir plus loin dans les collines¹⁵⁹. La perte de la bande riveraine, des pâturages ainsi que de l'accès aux ressources alimentaires sauvages (riz, noix et lotus) vont amener un cycle récurrent et violent de famine dans la région pour les décennies à venir¹⁶⁰. Ce cycle de famines aura des effets affectant même le Gezira et le haut Nil bleu. Un vaste territoire agricole, allant de l'île d'Aba à Kaka, est complètement abandonné par leurs habitants traditionnels shilluks, permettant aux tribus soudanaises et baggaras de les occuper¹⁶¹. Cette migration vers le sud va indirectement permettre l'introduction dans la région de nouvelles cultures : maïs, tomates, oignons et bananes¹⁶². Le règne de terreur de Mohammed Kheir sera de courte durée, après avoir quasiment anéanti les Shilluks et spolié les Dinkas il sera évincé par une alliance entre le gouvernement de Khartoum et les derniers éléments du royaume shilluk¹⁶³. L'intégration formelle du sud du Soudan sous la tutelle égyptienne

¹⁵⁵ Guillaume Lejean, "Le Haut Nil et le Soudan, Souvenirs de Voyage : la Vie Européenne à Khartoum et la Traite", *Revue des Deux Mondes*, vol. 38, no.3, (1862) : 755.

¹⁵⁶ Mohammed Kheir Al-Arqaqi (?-1863) est un marchand et fakir (homme pieux et ascète dans l'Islam) ayant émigré dans le sud Soudan pour faire fortune. Il régnera brièvement sur l'ancien royaume shilluk et tentera sans succès de s'allier au pouvoir de Khartoum. Bien qu'il soit relativement négligé dans l'historiographie, son succès initial et ses méthodes seront un modèle pour la génération de seigneurs esclavagistes qui vont s'établir dans tout le bassin du Nil blanc.

¹⁵⁷ Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 86.

¹⁵⁸ Lejean, "Khartoum et la Traite", 757.

¹⁵⁹ Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 83.

¹⁶⁰ Chélu, *De l'Équateur à la Méditerranée*, 101.

¹⁶¹ Chélu, *De l'Équateur à la Méditerranée*, 78-79.

¹⁶² Grant, *A Walk Across Africa*, 385.

¹⁶³ Udal, *The Nile in Darkness*, 476-482. Initialement, le gouvernement de Khartoum semble avoir alterné entre une bénigne indifférence et une sympathie pour Mohammed Kheir, lui accordant même la robe du pouvoir. À l'époque, l'autorité coloniale s'arrêtait de toute façon à El-Eis, les troubles plus au sud n'intéressaient guère Khartoum tant que le flot d'esclaves et de bovins restait constant. L'insistance de Mohammed Kheir à étendre son territoire, ainsi que le débordement des violences vers la colonie (dû à des affrontements entre Dinkas et Abu Rof) ont encouragé les autorités

amènera l'expansion du réseau de villes névralgiques et reconfigurera les flux commerciaux, particulièrement ceux des grains soudanais.

La période de 1845 à 1861 est marquée par le retour en force de l'agriculture dans toute la zone étudiée. Sur le Nil blanc, de plus en plus de terres sont mises en culture par un groupe hétéroclite : *fellahs* égyptiens, migrants du nord et Arabes locaux. Le Nil blanc sert aussi de port d'entrée pour les cargaisons d'esclaves qui vont alimenter l'essor des grands domaines sur le Nil bleu, contrôlé par des riches marchands, des nobles et des paysans aisés qui à leurs tours vont permettre la croissance des nouvelles villes névralgiques comme Al-Musallamiyah et Al-Gedaref. Ces deux villes, avec Metemma, formeront le noyau d'un nouveau réseau d'échanges entre l'Abyssinie et le Soudan, centré sur les produits agricoles (surtout le coton) ainsi que les chevaux et les esclaves. Fait marquant, cette effervescence agraire et commerciale émerge dans le vide laissé par l'affaiblissement du pouvoir à Khartoum. Celui-ci est laissé aux mains d'exilés du Caire qui n'ont pour seul objectif que de s'enrichir et de quitter la colonie le plus vite possible. En transformant le Soudan en colonie carcérale, le colonisateur égyptien a créé un vide : entre 1827 et 1844, les principaux acteurs dans le monde agricole sont les administrateurs coloniaux et les militaires égyptiens, qui établissent de larges domaines et plantations. Dorénavant, une nouvelle élite locale émerge, à la fois grâce aux revenus faramineux du commerce d'esclaves, ainsi que via la noblesse locale, alliée à l'occupant. On remarque toutefois, durant cette période, la survie du système agraire traditionnel soudanais dans des recoins isolés, hors du contrôle effectif du colonisateur, dans le Dar Nimr et le Jebel Guli. Ces micro-États demeurent l'exception, le monde agricole soudanais a complètement changé : il est devenu un système hybride entre celui des plantations égyptiennes et des fermes céréalières traditionnelles. Le nouveau système agricole hybride atteindra son apogée dans les décennies à venir : nous assisterons à une accélération fulgurante des dynamiques précédemment analysées, culminant à la veille de la révolution mahdiste, en 1881. Le système agricole soudanais consomme toujours plus de terres, d'esclaves et de nouveaux marchés économiques, tout en tentant de préserver son indépendance face à un gouvernement égyptien résurgent. Ce retour du Caire dans les affaires de la colonie, via de nouveaux administrateurs

égyptiennes à revoir leur position. Un royaume shilluk faible sous la domination égyptienne devenait alors beaucoup plus bénéfique qu'un état esclavagiste fort, indépendant et expansionniste, sous la domination de Mohammed Kheir.

occidentaux, est centré sur la lutte contre la traite esclavagiste et va mettre en péril toute la structure agricole soudanaise.

Chapitre 5 - Apogée et déclin : 1862-1881

Il est difficile de diviser la période de 1845 à 1881 en section distincte comme nous l'avons précédemment fait, car les tendances dans le monde agraire soudanais demeurent relativement les mêmes pendant les quarante dernières années de l'occupation exclusivement égyptienne. Pourtant on peut distinguer trois éléments qui nous permettent de séparer la période de 1862 à 1881 du reste.

Tout d'abord, nous voyons au cours de celle-ci une accentuation drastique des tendances observées au cours des chapitres précédents : expansion de l'agriculture, disparition du système agraire traditionnel, recul du pastoralisme, déforestation et surtout amplification de l'esclavage. Les vingt dernières années du régime égyptien de Khartoum seront en tout et pour tout le point culminant du nouveau système agricole servile, mélangant les pratiques soudanaises et coloniales, maintenant dominées par les élites marchandes locales, les armateurs négriers et des paysans prospères.

Le second élément qui permet de distinguer ce chapitre du précédent est le regain d'intérêt de la part du régime égyptien pour l'univers colonial. Bien que le Soudan demeure la Sibérie du Khédive, on remarque un retour de l'attention du Caire et surtout des investissements dans la colonie. Cette période, quelquefois qualifiée comme étant la Renaissance ismaélienne¹ connaîtra un quasi-début d'industrialisation des méthodes de transformation des matières premières, surtout le coton². S'ajoutent à cela, les initiatives pour désenclaver la colonie, qui se multiplient : minage des cataractes, construction de lignes télégraphiques et apparition du chemin de fer. L'apparition du navire à vapeur sur le Nil marque la période et permet un contrôle accru de ses rives (et de ses ressources) par les autorités de Khartoum. Troisièmement, et étroitement liée à ce désenclavement, on assiste au retour d'une politique de gouvernance proactive au Soudan. Fini le temps des gouverneurs et administrateurs passifs : la nouvelle génération, dominée par des aventuriers européens, va tenter de s'impliquer sur le terrain avec, comme nous le verrons, un succès mitigé. Ceux-ci doivent maintenant dialoguer avec une nouvelle élite soudanaise, de plus en plus active

¹ Nommée ainsi en référence Khédive Ismaïl (1830-1895), fils de Ibrahim Pasha et petit-fils de Mehmet Ali. Il succède à Sa'id Pasha sur le trône de l'Égypte. Son règne est marqué par des investissements massifs dans l'infrastructure égyptienne et celle de la colonie, ainsi que par l'accélération de la présence européenne dans les hautes sphères du pouvoir. Menant l'Égypte dans un gouffre fiscal, il sera déposé en 1879.

² Durant la période étudiée, l'Égypte et le Soudan seront empreints de ce qui pourrait être qualifié de *Coton Fever* : une obsession liée à l'attrait économique de la fibre suivant d'abord la révolution industrielle mais, surtout durant la Guerre de sécession américaine (1861-1865).

politiquement, et surtout devenue incroyablement riche grâce à la traite esclavagiste, mais surtout à leur domination du monde agricole.

La période de 1862 à 1881 représente l'apogée de l'expansion agricole sur le territoire soudanais, durant la période égyptienne. Sur tout le territoire à l'étude on remarque que l'espace cultivé, la production céréalière et la diversité des cultures atteignent leur paroxysme. Les tendances observées dans les deux derniers chapitres culminent tout juste avant les troubles amenés par la révolution mahdiste et l'établissement du Condominium anglo-égyptien.

Tout d'abord, sur le Nil blanc, la destruction du royaume shilluk et l'asservissement d'une bonne partie de sa population permettent une expansion significative du territoire cultivé par les populations arabes et arabisées aux dépens des populations dinkas et shilluks. Le village de Kaka, l'ancien domaine de Mohamed Kheir et de ses partisans³, devient la limite sud d'un vaste territoire riverain dorénavant inoccupé⁴. La frontière entre le monde soudanais et shilluk, autrefois fixée sur l'île d'Aba⁵, vient de reculer de près de quatre cents kilomètres. Il ne faut pas croire, en revanche, que l'ouverture de ce vaste territoire entraînera une rapide et importante migration vers celui-ci. Le territoire sera en réalité principalement divisé entre les Baggaras, sur la rive occidentale, et les Abu Rof, sur la rive orientale, ce qui leur permettra probablement d'éviter les lourdes rentes imposées sur leurs pâturages traditionnels par le gouvernement colonial⁶. La disparition de la menace potentielle que représentaient les Shilluks (même si en réalité nous n'avons plus de mention de conflits violents entre Shilluks et riverains depuis longtemps) sera un facteur d'expansion agricole bien plus important que les terres nouvellement disponibles. On remarque, dès la destruction du royaume shilluk, que les populations arabes riveraines traditionnelles du fleuve blanc (non issue de la migration arrivant du nord), libérées de la crainte des razzias, commencent à davantage exploiter leurs rives du Nil pour l'agriculture⁷. Celle-ci implique d'ailleurs de plus en plus la culture du coton⁸ et du maïs⁹. L'expansion importante de la culture du coton en dehors des territoires maintenant associés au commerce avec l'Abyssinie sera explorée plus loin, mais la présence de maïs mérite qu'on s'y attarde. Tout d'abord, cette nouvelle culture

³ Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 88.

⁴ Grant, *A Walk Across Africa*, 387.

⁵ Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 74-76.

⁶ Lejean, "Empires noirs", 866.

⁷ Grant, *A Walk Across Africa*, 391.

⁸ Grant, *A Walk Across Africa*, 391.

⁹ Southworth, *Four Thousand Miles*, 179.

sur ce territoire montre l'accélération des échanges entre les différentes régions soudanaises, ainsi qu'une intégration rapide d'une nouvelle plante : fait notable, on n'observe rien de tel lorsque celle-ci est introduite par les Égyptiens. Vers la fin de la période à l'étude, même les Shilluks¹⁰ et les Dinkas¹¹ auront massivement adopté cette nouvelle culture. Alors que durant la période funj et les trente premières années du régime égyptien, on remarque que l'adoption des nouvelles cultures est un phénomène lent et progressif; les trente dernières années seront marquées par l'adoption rapide et à une très large échelle de nouvelles cultures. Cette tendance montre bien le dynamisme du monde agraire soudanais, ainsi qu'une transformation de la mentalité des agriculteurs.

La migration, observé dans le précédent chapitre, de Soudanais du nord (principalement des territoires de Dongola, Berber et Shendi¹²) s'accélère dû à l'effondrement de l'agriculture dans leurs contrées d'origines, et dans l'espoir de faire fortune, soit dans l'agriculture sur le Nil blanc, soit dans le commerce d'esclaves¹³ (les deux, comme nous l'avons vu, n'était pas mutuellement exclusifs). Cette migration est si forte, que plusieurs sources évoquent la possibilité pour ces nouveaux arrivants de supplanter démographiquement les habitants autochtones¹⁴. L'historien Anders Bjørkelo s'est penché sur la question agraire des territoires du nord, démontrant de façon fort convaincante les causes de cet effondrement agricole¹⁵. Il a, par contre, peu mis de l'avant l'impact que ces migrants ont eu sur l'effervescence agricole de leur nouvelle contrée. Ces migrants et leurs familles vont défricher les rives et établir de nombreuses petites fermes qui vont servir à ravitailler les navires¹⁶ ainsi que les nombreux établissements qui desservent les marins¹⁷. Ces exploitations agricoles sont à la fois le fruit du commerce (principalement esclavagiste) sur le Nil blanc, mais aussi l'un de ses principaux stimulants : il est peu probable qu'en l'absence d'une production agricole de ces fermes, le commerce ait pu connaître une telle ampleur. De plus, bon nombre de ces agriculteurs est aussi engagé sur ces navires¹⁸ : leur nombre serait si important que

¹⁰ Hill et Toniolo, *The Opening of the Nile Basin*, 57.

¹¹ Hill et Toniolo, *The Opening of the Nile Basin*, 198. La culture des arachides semble aussi s'être rapidement propagée au sein de ces groupes.

¹² Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 68-69.

¹³ Georg Schweinfurth, *Im Herzen von Afrika* (Leipzig: Brockhaus, 1874), 45.

¹⁴ Schweinfurth, *Im Herzen von Afrika*, 64-65.

¹⁵ Bjørkelo, *Prelude*, 53-81.

¹⁶ Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 68-69.

¹⁷ Schweinfurth, *Im Herzen von Afrika*, 70.

¹⁸ Grant, *A Walk Across Africa*, 393.

certaines sources ont faussement associé la disparition de la paysannerie aux attraits de la « piraterie » sur le Nil blanc¹⁹.

Le gouvernement colonial étale aussi son influence sur le territoire du Nil blanc : El-Eis et Kaka deviennent des avant-postes coloniaux²⁰. C'est à Fashoda, ancienne capitale royale des Shilluks, que l'on retrouve l'établissement d'une garnison fortifiée, ainsi qu'une colonie carcérale²¹. Cette nouvelle ville névralgique amène avec elle tous les éléments de l'agriculture hybride soudanaise et égyptienne sur le territoire sud-soudanais. Les *saqiyas*, jusqu'alors inconnues dans la région, sont importées pour irriguer les champs autour de la ville²². Tous les arbres fruitiers, les céréales et les légumes cultivés à Khartoum font aussi leur apparition²³ : et sont cultivés via le travail forcé de la main-d'œuvre shilluk²⁴, comme on le verra plus loin. Bien que la ville-garnison de Fashoda comporte tous les éléments d'une ville névralgique du réseau colonial égyptien, elle n'est pas orientée vers Khartoum, mais plutôt vers le sud du Soudan, Fashoda, qui n'en a pas la capacité, n'exportant que très peu vers la capitale. On reviendra sur cette anomalie lorsqu'on abordera la réorientation du flux commercial des céréales.

Sur le Nil bleu, notre attention se portera principalement sur le territoire au nord de Karkoj, car c'est celui-ci qui subit le plus de transformations. Cette contrée qui, au temps de la conquête, était presque totalement couverte de forêts, devient un important centre agricole. La forêt est maintenant bien loin des berges²⁵ et le territoire est dominé par de vastes champs. Il est difficile de déterminer exactement durant quelle période s'est entamée cette transformation, car le territoire au sud de Sennar est rarement visité par les visiteurs européens. Le Fazogli, dû à son éloignement, aux fréquentes razzias des Oromos et des habitants des monts Tabi et à son climat hostile, a été en grande partie perçu par les Européens comme étant peu attirant. Ce facteur a aussi été amplifié par la fausse perception que le Nil bleu était faux ou inférieur au Nil blanc²⁶ : cette perception éloignait les aventuriers de la région, en faveur de l'exploration des sources du Nil blanc. De plus, la

¹⁹ Samuel White Baker, *Ismailia*, vol.1 (Cambridge: Cambridge University Press, 2011), 3.

²⁰ Schweinfurth, *Im Herzen von Afrika*, 66&77.

²¹ Schweinfurth, *Im Herzen von Afrika*, 87. Les fortifications sont dues à la résistance farouche et acharnée des Shilluks face aux troupes égyptiennes.

²² Marno, *Reisen im Giebiere*, 330.

²³ Marno, *Reisen im Giebiere*, 329.

²⁴ Marno, *Reisen im Giebiere*, 330.

²⁵ Marno, *Reisen im Giebiere*, 20.

²⁶ Baker, *The Albert N'Yanza*, 2.

fermeture des exploitations de sables aurifères sous Sa‘id Pasha²⁷ en 1857 a aussi éloigné les géologues et prospecteurs miniers occidentaux, qui étaient les principales sources d’information sur la région après la conquête. Il est fort possible que la région ait connu un essor agricole parallèle à l’exploitation forestière²⁸ et aurifère, ainsi que l’établissement d’avant-postes égyptiens comme Karkoj, Roseires, Famaka et Gheri²⁹. Ces centres coloniaux, saisonnièrement inaccessibles dus aux fluctuations du niveau du Nil bleu, ont donc dû développer (ou probablement encourager) l’agriculture dans leurs périphéries pour assurer leurs approvisionnements alimentaires. La demande grandissante en grain à Khartoum, la quantité importante de terres disponibles, ainsi que l’amélioration des transports fluviaux ont dû, au début de notre période, favoriser l’essor agricole de la région. La diversité du terroir régional a aussi permis la diversification des cultures et l’intensité de la production. Un système rotatif de cultures, probablement traditionnel (même si cela est difficile à prouver), s’y est installé³⁰. Durant la saison sèche, les agriculteurs locaux utilisent les collines environnantes³¹ et les marais³² pour cultiver le coton, le tabac et les légumes (l’okra principalement). Durant la saison des pluies, les paysans s’installent sur les rives pour cultiver des céréales³³ : du *durra* au nord de Karkoj et principalement du maïs au sud³⁴. Le dynamisme agricole de ce territoire est marquant, stupéfiant même, du fait qu’il semble diverger de la tendance dominante de l’agriculture soudanaise de la période, marquée, elle, par la disparition de la paysannerie communautaire au profit de l’esclavage agraire de masse. Au sud de Karkoj, le long du Nil, dans les sources européennes, on est frappé par une absence quasi totale d’esclaves agricoles, d’autant que les visiteurs européens de l’époque sont de plus en plus sensibles à la question de l’esclavage. Se pourrait-il alors que les pratiques agricoles communautaires, centrées sur une petite paysannerie, aient survécu ? En l’absence de preuves, cette question demeure

²⁷ Marno, *Reisen im Giebiere*, 69.

²⁸ Trémaux, *Voyage en Éthiopie*, 269. Un arsenal destiné à la construction navale fut actif pendant au moins vingt ans à Roseires. Une bonne partie du bois était aussi exportée vers Khartoum pour la construction de la ville et même parfois pour être envoyé en Égypte.

²⁹ Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert*, 629. Gheri est difficilement identifiable sur une carte moderne, mais correspond probablement au village actuel de Kiri. C’était le dernier point de contrôle égyptien sur le Nil bleu et la cible régulière d’attaques oromos et bertas, l’endroit avait donc une piètre réputation.

³⁰ Marno, *Reisen im Giebiere*, 25.

³¹ Marno, *Reisen im Giebiere*, 25.

³² Marno, *Reisen im Giebiere*, 160.

³³ Marno, *Reisen im Giebiere*, 25.

³⁴ Marno, *Reisen im Giebiere*, 32. Le *durra* semble avoir été aussi cultivé en quantité importante, mais dans les plaines plus loin du fleuve, donc hors de la vue des voyageurs en bateau. Ceci est logique, considérant que le maïs est beaucoup plus gourmand en eau que le *durra*.

hypothétique. Il est aussi possible que, dû à l'émergence relativement récente de l'agriculture à large échelle dans la région, les capitaux nécessaires à l'acquisition d'une main-d'œuvre servile importante n'aient pas été encore atteints : la population esclave étant donc encore trop peu nombreuse pour être remarquée ou digne de mention pour les voyageurs (surtout lorsque comparé avec les chiffres des esclaves du Gezira). De plus, la région au sud de Karkoj se trouve quelque peu en dehors des voies caravanières acheminant les flux d'esclaves en provenance du Nil blanc³⁵, diminuant probablement la quantité d'esclaves offerte sur les marchés locaux. C'est probablement dans cette situation particulière que les caractéristiques uniques de la région ont pu émerger.

Tout ce développement se serait fait sous l'égide ou la protection de la tribu Abu Rof, qui gouvernait toute la région entre Sennar et Kiri, au nom du gouvernement égyptien³⁶. Cette tribu aurait donc occupé un rôle similaire à celle de la Shukriya d'Abu Sin dans le Soudan oriental : malheureusement, nous avons beaucoup moins d'informations sur le lien entre les Abu Rof et le développement agricole dans la région, faute de sources. Il est fort probable qu'ils aient agi comme une force de maintien de l'ordre et de collecteurs d'impôt, plutôt que comme de grands seigneurs agraires.

Comme nous l'avons précédemment vu, Roseires était une ville clé du commerce ouest-est, axée sur la culture du coton et l'élevage de chevaux. Cette caractéristique perdure au cours de notre période, mais la ville-garnison acquiert aussi une toute nouvelle dynamique agro-commerciale, axée vers le sud. La culture du tabac figure massivement dans les sources européennes de l'époque dans cette région³⁷, alors que dans le restant du Nil bleu, elle demeure largement anecdotique. Cette production de tabac est principalement destinée à être vendue aux populations bertas qui vivent plus au sud³⁸, souvent par l'entremise de migrants nord-soudanais³⁹. Ce commerce sur un axe nord-sud rappelle celui du coton entre Al-Gedaref et Metemma un commerce régional entre

³⁵ Les principaux centres économiques du trafic d'esclaves sur le Nil bleu sont Sennar et Al-Musallamiyah beaucoup plus au nord. Nous avons par contre quelques mentions de très petites caravanes d'esclaves (d'une dizaine d'individus) parcourant le territoire, attestant d'une traite d'esclaves de faible intensité.

³⁶ Pellegrino Matteucci, *Sudan e Gallas* (Milan: Fratelli Treves, 1879), 147.

³⁷ Juan Maria Schuver, *Travels in North East Africa* (Londres: Hakluyt Society, 1996), 304.

³⁸ Marno, *Reisen im Giebiere*, 78. Les Bertas pouvaient produire du tabac, mais semblaient préférer acheter celui produit par les riverains: ceci serait peut-être indicatif d'une production d'une meilleure qualité (ou d'une variété différente) ou plus simplement d'une préférence des Bertas pour la culture des céréales.

³⁹ Marno, *Reisen im Giebiere*, 70. Ces communautés de migrants nord-soudanais se sont établies entre le territoire colonial égyptien et berta, initialement pour échapper au contrôle de Khartoum, ainsi que pour faire du prosélytisme. Rappelant la communauté d'Hedjazi sur le Nil blanc, ces migrants vont rapidement se réorienter vers le commerce.

Africains, relativement hors du contrôle et de la structure économique de la puissance coloniale égyptienne. Juan Maria Schuver, un aventurier néerlandais⁴⁰, affirmait que la culture du tabac et son commerce étaient intimement liés à la population dite tukkuri (pèlerins ouest-africains)⁴¹, qui en serait à l'origine. Il faut faire attention avec ce genre d'affirmation : les sources européennes ont une forte tendance à attribuer toute innovation agro-commerciale à cette communauté de migrants, probablement parce que leurs auteurs considèrent la population soudanaise locale incapable de toute initiative. De plus, cette population de pèlerins n'est mentionnée que très tardivement dans la région, alors que la culture et le commerce du tabac sont attestées plus d'une décennie auparavant. Il est possible que cette population ait été attirée par l'effervescence de ce commerce : sa présence serait donc davantage une conséquence de celle-ci qu'une cause.

Cette région connaît aussi le point culminant de la culture des arbres fruitiers : par exemple, le citronnier est attesté tout le long du bas Nil bleu⁴² ainsi que dans les plus profonds recoins du territoire des Bertas⁴³. Pourtant, dans les deux lieux, les citronniers sont associés à la présence égyptienne : soit aux administrateurs, aux militaires ou bien aux orpailleurs⁴⁴. Il est remarquable de constater à quel point, après toutes ces décennies de présence égyptienne au Soudan, il n'y a pas eu plus de transmission d'arboriculture fruitière entre le colonisateur et le colonisé. Même les sources de l'époque associent directement le citronnier au régime égyptien. Schuver rapporte que «[t]he lemon tree, monument to the Turkish occupation of the country, seemed to me to protest in quite bizarre manner, that no longer grow the grass, where the Turk has put his foot⁴⁵». Mise à part l'antipathie envers les Égyptiens toute orientaliste (et le monde ottoman en général), il n'en est pas moins évident que pour Schuver le citronnier (et les autres arbres fruitiers importés) est indissociable du colonialisme du Caire. Il est peut-être vrai, par contre, que le citronnier est un monument parmi les introductions agraires égyptiennes au Soudan : introduit au tout début de la colonie, soixante ans plus tard il demeure rejeté par les paysans soudanais.

⁴⁰ Juan Maria Schuver (1852-1883) est actif au Soudan entre 1881 et 1883 principalement dans les territoires éloignés du sud de la colonie. Il est le dernier visiteur européen à visiter cette contrée avant l'éclosion de la révolution mahdiste. Il perdit la vie suite à un conflit avec une tribu dinka.

⁴¹ Schuver, *Travels in North East Africa*, 304. C'est une population similaire à celle décrite par Baker (Tokoori) et Petherick (Tokkuri) dans la région de Metemma.

⁴² Marno, *Reisen im Giebiere*, 87.

⁴³ Matteucci, *Sudan e Gallas*, 220.

⁴⁴ Matteucci, *Sudan e Gallas*, 220.

⁴⁵ Schuver, *Travels in North East Africa*, 23.

Planteurs grecs et *Cotton fever*

Le haut Nil bleu n'est pas la seule région à voir son agriculture prospérer durant les deux dernières décennies de la colonisation égyptienne : le Soudan oriental connaît lui aussi sa propre effervescence. La culture du coton domine encore et toujours l'agriculture rentière dans la région et les dynamiques de sédentarisation et d'essor agricole, observées dans le chapitre précédent, sont toujours présentes. Une nouvelle tendance dans la région mérite d'être davantage soulignée : de vastes plantations de tabac, opérées par des esclaves et appartenant à de riches marchands d'origine grecque⁴⁶, font leur apparition. La population hellénique du Soudan est présente depuis le début de la colonisation et s'est principalement dédiée au petit commerce⁴⁷ (épicerie, commerce de détail et petits boutiquiers). Cette communauté, est principalement basée à Khartoum, et, plus particulièrement, à Al-Gedaref⁴⁸ et Kassala⁴⁹; on retrouvera aussi des marchands grecs jusqu'à Fashoda⁵⁰. Ce qui est particulièrement fascinant ici c'est que les marchands grecs semblent avoir imité leurs confrères soudanais en réinvestissant leurs profits dans l'agriculture. Cette acculturation est probablement le fait des bonnes relations que les Grecs entretenaient avec les marchands locaux⁵¹, alors que les autres Européens entretenaient des liens beaucoup plus hostiles avec la concurrence. De fait, en dehors de la désastreuse tentative de Raoul du Bisson⁵² d'établir

⁴⁶ Cassati, Gaetano, *Ten Years in Equatoria and the Return with Emin Pasha*, vol.1, Londres, Warne, 1891, p. 29. Les sources font aussi mention de propriétaires dits syriens. Dans ce contexte, le terme syrien indique vraisemblablement davantage les habitants de l'actuel Liban. Cette communauté, bien que souvent amalgamée, dans les sources, avec les populations syriennes, arabes ou turques, est présente depuis la conquête dans la colonie. Étant plus rarement mentionnés dans le contexte des plantations de tabac, les Libanais étant probablement minoritaires dans ce contexte, nous nous concentrerons donc alors sur les marchands grecs.

⁴⁷ Matteucci, *Sudan e Gallas*, 18.

⁴⁸ Wilhelm Junker, *Travels in Africa during the years 1875-1878*, vol.1 (Londres: Chapman and Hall, 1890), 127.

⁴⁹ Guillaume Lejean, "Appendice au Voyage en Haute Nubie : Révolte et Sac de Kassala", *Le Tour du Monde* (1867) : 395.

⁵⁰ Cassati, *Ten Years in Equatoria*, 36.

⁵¹ Junker, *Travels in Africa*, 105.

⁵² Raoul du Bisson (1812-1890) est un aventurier français difficile à saisir. Fort probablement mythomane et grand fabulateur, il affirma avoir servi sous les Carlistes en Espagne et les Bourbons des Deux-Siciles, avoir été un agent des Légitimistes en France et un général durant la Commune de Paris. Entre 1863 et 1865, il mena une expédition pour établir une immense plantation de coton au Soudan. Mal préparée, mal dirigée et non autorisée par Le Caire, l'expédition se solda par la mort de la quasi-totalité des soixante-dix compagnons d'aventure de du Bisson. Bien que son livre, à haute teneur orientaliste, (*Les femmes, les eunuques et les guerriers du Soudan*) affirme qu'il ait visité l'Abyssinie et y ait séjourné jusqu'en 1866, plusieurs journaux français attestent de son retour en France dès août 1865. Raoul du Bisson marque l'historiographie du Soudan non pas par la qualité de son ouvrage, qui est franchement douteuse, mais bien par l'étrangeté de sa personne.

une large exploitation de coton au Soudan, sur le littoral de la Mer rouge⁵³, les Grecques⁵⁴ seront les seuls Européens qui vont réussir non seulement à s'établir, mais à prospérer dans l'agriculture. Il existe quelques mentions de maisons commerciales européennes se lançant dans l'agriculture sur le Nil blanc, près de Khartoum, mais toujours via des partenaires locaux⁵⁵; les Grecs sont donc uniques, du fait qu'ils opèrent eux-mêmes leurs plantations.

Le phénomène des plantations grecques au Soudan oriental semble avoir initialement été centré sur la culture du coton⁵⁶, à la fin des années cinquante et au début des années soixante. Les marchands helléniques ont donc initialement suivi la tendance parmi les marchands soudanais et investi dans ce nouveau mode d'agriculture rentière. Il faut aussi comprendre qu'au début des années soixante, c'est une bonne partie du Soudan qui est sous l'emprise d'une véritable *Cotton Fever*⁵⁷, un phénomène que nous explorerons plus loin. Les marchands grecs ont probablement initialement souhaité profiter d'un potentiel boom économique. Pourtant, on remarque dans les sources que ces plantations se sont, rapidement et totalement, reconverties dans la culture du tabac. Plusieurs sources affirment que ces planteurs grecs auraient reconverti leurs plantations en introduisant une nouvelle variété de tabac de meilleure qualité⁵⁸. Comme nous l'avons déjà vu dans le cas de l'introduction de la vigne par des officiers d'origine albanaise et géorgienne, l'origine grecque de ces marchands est peut-être un indice. À la même période, le nord du territoire grec (encore sous contrôle ottoman) devient une zone d'importante production et de transformation du tabac⁵⁹ : il est donc fort probable que la communauté grecque au Soudan ait importé une ou des

⁵³ Raoul Du Bisson, "Relation de l'Expédition Coloniale", *Nouvelles Annales des Voyages*, vol. 40 (1864): 342.

⁵⁴ Il est difficile d'établir d'où exactement proviennent ces marchands grecs : proviennent-ils de la communauté hellénique en Égypte ? Peut-être, mais la plupart des sources tendent à indiquer que la majorité de ces marchands proviennent de la Principauté de Samos (un territoire semi-autonome de l'Empire ottoman) et de la Thrace. Donc ceux-ci feraient partie de la communauté grecque ottomane plutôt qu'égyptienne. Cette hypothèse est d'autant plus renforcée par le fait que la communauté hellénique est considérée comme étrangère par les autorités de Khartoum.

⁵⁵ Marno, *Reisen im Giebiere*, 134. Des maisons commerciales d'autres nationalités, surtout égyptiennes, syriennes (probablement libanaises) et indiennes, ont opéré elles aussi avec ce système. Il existe par contre très peu d'informations sur ce sujet, indiquant probablement la courte durée de ces initiatives, ou leur faible envergure. Des petits domaines de plaisance sont attestés chez les Européens, surtout des marchands italiens, au début de la colonisation, particulièrement dans le Kordofan, donc hors de notre zone d'étude.

⁵⁶ Baker, *The Nile Tributaries*, 92-93.

⁵⁷ *Cotton Fever*, ou la Fièvre du Coton, est un terme apparu au XIX^e siècle pour décrire la frénésie entourant l'essor fulgurant de l'industrie du coton aux États-Unis et en Europe occidentale. Ce phénomène s'est répandu un peu partout à travers le monde compte tenu des perturbations dans la chaîne d'approvisionnement du coton lors de la Guerre de Sécession de 1861 à 1865.

⁵⁸ Chélu, *De l'Équateur à la Méditerranée*, 105.

⁵⁹ Can Nacar, "Labor Activism and the State in the Ottoman Tobacco Industry." *International Journal of Middle East Studies* 46, no. 3 (2014): 535-536.

variétés de tabac ainsi qu'un savoir-faire agricole sur leurs plantations. De plus, le statut fiscal d'étranger, s'appliquant aux Grecs, a probablement favorisé l'essor rapide de ces plantations en les protégeant de toute forme de taxation de la part du gouvernement égyptien⁶⁰. Ce statut sera la cause de la fin de ces plantations : Gordon Pasha⁶¹ ciblera la communauté grecque lors de ses campagnes antiesclavagistes, prétextant que leur statut d'étranger ne leur permettait pas d'employer des esclaves sur leurs plantations⁶². La communauté de planteurs grecs sera donc la première à voir leurs esclaves saisis par le gouvernement colonial au Soudan. Cette perte de main-d'œuvre, combinée à l'hostilité flagrante de Gordon Pasha et l'éclosion de la révolution mahdiste, sonnera le glas des plantations de tabac grecques. Contrairement au projet de Ahmed Pasha qui n'avait duré que cinq ans, celui de la communauté hellénique aura prospéré durant près de vingt ans. Comment expliquer cette différence de longévité ? Alors que le système agraire promulgué par Ahmed Pasha était essentiellement issu de la mentalité coloniale, industrielle et extérieure à la culture agricole soudanaise, le modèle grec était basé sur le modèle agricole et servile local. La seule différence entre la plantation hellénique et celle soudanaise conventionnelle est l'introduction réussie d'une variété exogène de tabac.

Alors que s'établit et prospère la communauté mercantile grecque, le Soudan (ainsi que le restant du monde occidental) est sous l'emprise de la *Cotton Fever*. La demande croissante de cette fibre pour l'industrie textile européenne se fait sentir jusque dans la colonie : en 1861, pour la première fois dans nos sources, des chargements de cotons quittent les quais de Khartoum à destination de l'Égypte⁶³. Cette exportation se fait malgré les coûts, toujours exorbitants, de transport⁶⁴. Le gouvernement égyptien, enthousiasmé par les profits potentiels de la vente du coton, souhaite même reconverter les champs de céréales autour de la ville (principalement de maïs et *durra*) en culture cotonnière⁶⁵. Des initiatives coloniales et privées vont même tenter de se lancer dans

⁶⁰ George Gordon, *Colonel Gordon in Central Africa*, 1874-1879 (Londres: Thos, 1881), 228.

⁶¹ Charles George Gordon Pasha (1833-1885) est probablement la figure européenne la plus connue et mythifiée durant la période. Héros national victorien depuis ses aventures militaires en Chine pendant la révolte des Taiping, il sera engagé par le gouvernement égyptien en 1873. Il occupera plusieurs rôles importants dans la colonie, dont celui de gouverneur à deux reprises (1877-1879 et 1884-1885). Son premier séjour au Soudan sera fortement publicisé en Occident à cause de sa lutte antiesclavagiste (approfondie plus loin) : il sera d'ailleurs une figure très active dans l'administration de la colonie. C'est son second séjour qui cimentera sa figure de héros romantique, lorsqu'il perdit la vie lors de la prise de Khartoum par les forces mahdistes.

⁶² Gordon, *Colonel Gordon in Central Africa*, 298-299.

⁶³ Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 258.

⁶⁴ Petherick, *Egypt, the Sudan and Central Africa*, 133.

⁶⁵ Southworth, *Four Thousand Miles*, 167.

l'établissement de grandes plantations de coton sur le Nil bleu et à Fashoda⁶⁶. Le problème est que la production de coton se fait aux dépens de celle céréalière : lorsque les prix du coton sont élevés, les sources attestent de pénuries de grains à Khartoum⁶⁷. Cela tend à indiquer que les agriculteurs et surtout les planteurs soudanais alternent leurs productions selon les prix du marché. De plus, ces pénuries de grains nous laissent croire que malgré l'essor massif de l'agriculture dans tout le Gezira, le Fazogli et dans la plaine du Soudan oriental, la production céréalière ne produit toujours pas assez de surplus pour éviter ce genre de pénuries. Il est par contre aussi possible que ces pénuries mentionnées dans les sources soient le résultat soit de fluctuations saisonnières naturelles dans la production, ou bien causées par la spéculation des riches et puissants marchands de grains. Comme les voyageurs occidentaux de cette période n'interagissent que très peu avec la communauté marchande soudanaise et les responsables de l'approvisionnement logistique égyptien, il manque d'information pour approfondir ces hypothèses.

La frénésie entourant la culture du coton entraîne même un visiteur américain à affirmer : « I have found a new America in the heart of Africa »⁶⁸. Un enthousiasme, cette fois-ci plus nuancé, est aussi apparent chez les administrateurs égyptiens. D'après Southworth, le *Bey* de la ville de Berber aurait affirmé à propos de l'essor économique de la région dû au coton: « As soon as the people begin to amass money, emigration will pour in from Hedjaz, and the wandering nomads will cluster about the cultivated fields. But we do not intend to let the cotton fever despoil us of durrah »⁶⁹. Il est intéressant de constater qu'il existe dorénavant, au sein de l'administration égyptienne, une appréciation pour le *durra*. Rappelons qu'au début de la colonisation cette céréale était associée, par des figures comme Mehmet Ali et Kurshid Pasha, à la pauvreté. Dorénavant, le *durra* est mis sur un certain pied d'égalité avec une culture aussi rentable et convoitée que le coton.

La *Cotton Fever* mène aussi à un développement industriel marquant, autant à Khartoum qu'à Kassala⁷⁰. Au début des années soixante-dix, plusieurs Européens vont tenter d'ouvrir des manufactures d'égrainage et de nettoyage du coton dans les deux villes. Ces initiatives seront par

⁶⁶ Marno, *Reisen im Giebiere*, 133. Ces initiatives sont probablement liées aux efforts des maisons commerciales étrangères, précédemment mentionnées, d'établir des domaines agricoles.

⁶⁷ Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 249.

⁶⁸ Southworth, *Four Thousand Miles*, 167.

⁶⁹ Southworth, *Four Thousand Miles*, 235. Cette citation rappelle encore une fois le désir de sédentariser les populations nomades. Dans le cas présent, cette population est vue comme un bassin potentiel de migrants qui pourront être utilisés pour développer la colonie soudanaise.

⁷⁰ Chélu, *De l'Équateur à la Méditerranée*, 105.

contre de courte durée et très peu rentables : les manufactures auront déjà fermé leurs portes dès le début des années 1880⁷¹. Comment peut-on expliquer l'échec de cette industrie alors que le marché du coton prospère ? Les sources européennes mettent de l'avant deux causes : la paresse des paysans soudanais, ainsi que la difficulté des manufacturiers à se procurer de la matière première car les producteurs locaux refusent de les approvisionner⁷². La première théorie, répétée *ad nauseam* par certaines sources occidentales depuis les tout débuts de la colonisation, n'est pas digne d'attention. La seconde est probablement véridique, mais pourquoi ? Le faible attrait pour les producteurs soudanais à vendre à faible prix dans des centres comme Khartoum et Kassala alors que le marché abyssinien était toujours aussi attrayant, en est probablement la cause principale. De plus, les traditions de filage soudanaises ont peut-être joué un rôle dans l'échec de cette industrialisation précaire. La méthode de filage traditionnel demande que le coton ne soit pas égrainé⁷³, il existe donc peu d'intérêt pour les producteurs locaux de payer pour un processus d'égrainage coûteux alors que cela diminue la valeur de la fibre aux yeux des tisserands locaux. Ce manque d'intérêt, de la part des propriétaires de domaines et des paysans pour un produit transformé qui pourrait se vendre en Égypte, montre bien la nature encore régionale de la production du coton.

Que peut-on alors conclure de la *Cotton Fever* au Soudan ? Ce n'est pas une seule fièvre, mais deux qui se rencontrent. La première, qui s'établit près de vingt ans auparavant, grâce au commerce avec l'Abyssinie, demeure la force dominante dans l'exploitation et la commercialisation de la fibre de coton. C'est un phénomène local, hors du contrôle des autorités égyptiennes et principalement centré sur le Soudan oriental et le haut Nil bleu. La seconde, issue principalement d'initiatives étrangères et coloniales, suscite une exportation vers le marché égyptien et européen. Principalement centrées sur le Gezira, la ville de Kassala et le haut Nil blanc⁷⁴, ces initiatives sont de courtes durées. En 1881, à l'aube de la révolution mahdiste, il ne restera de ces grandes initiatives égypto-occidentales qu'un simple pressoir à balle de coton dans

⁷¹ Giegler, *The Sudan Memoirs*, 54.

⁷² Giegler, *The Sudan Memoirs*, 54.

⁷³ G. M. Crowfoot, "The Handspinning of Cotton in the Sudan." *Sudan Notes and Records* 7, no. 2 (1924): 84. La reprise substantielle des manufactures de transformation du coton durant le Condominium conduira à la disparition des méthodes de filages traditionnelles.

⁷⁴ On retrouve des initiatives similaires sur le littoral de la mer Rouge prêt de la node régionale de Suakin. Ce territoire est annexé en 1865 à la colonie du Soudan. Cette annexion tardive à la sphère égyptienne, ainsi que les différences géographiques, climatiques et agricoles, ont mené à l'exclusion de ce territoire de notre zone d'étude.

la ville de Kassala, opérée par un expatrié écossais⁷⁵. Les coûts élevés des transports, combinés au peu de coopération des investisseurs, industriels et administrateurs coloniaux avec les producteurs locaux ont éventuellement, mené à l'effondrement de ce bref regain d'agriculture étrangère.

Le problème grandissant de la déforestation

Durant la période de 1861 à 1881, nous pouvons observer aussi l'apogée d'un autre phénomène : la déforestation. Alors que durant les périodes précédentes, le déboisement était lié à l'essor de l'agriculture, de l'industrie navale ainsi que du développement urbain, de nouveaux éléments s'ajoutent qui vont empirer la situation.

Attardons-nous d'abord aux facteurs déjà présents : la déforestation par l'agriculture est de loin la plus évidente. L'essor massif de l'agriculture pousse à l'exploitation de davantage de terres. Sur le Nil bleu, les forêts sont maintenant très loin des rives⁷⁶, alors que sur le Nil blanc, les forêts s'éclaircissent rapidement⁷⁷. Dans cette région, l'île d'Aba en particulier, devient le centre d'une importante exploitation forestière afin de la rendre arable, ainsi que pour construire des navires⁷⁸.

De fait, l'industrie navale continue aussi d'être un vecteur important de déforestation. Les anciens arsenaux sur le bas Nil blanc ont été abandonnés faute de bois, laissant derrière eux de larges étendues de terre maintenant ouverte à l'agriculture⁷⁹. Les chantiers navals sont donc forcés à migrer périodiquement de plus en plus vers le sud du Nil blanc⁸⁰. En plus de la production gouvernementale, nous retrouvons des mentions de petits producteurs de navires sur le Nil blanc⁸¹, de Kaka⁸² jusqu'à Khartoum⁸³. Cet essor de la construction navale est en grande partie dû à la vigueur du commerce fluvial dans la colonie ainsi, qu'à la traite esclavagiste. La préférence, des

⁷⁵ Giegler, *The Sudan Memoirs*, 145.

⁷⁶ Marno, *Reisen im Giebiere*, 20.

⁷⁷ Schweinfurth, *Im Herzen von Afrika*, 61.

⁷⁸ Southworth, *Four Thousand Miles*, 184.

⁷⁹ Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 69.

⁸⁰ John Petherick, *Travels in Central Africa and Exploration of the Western Nile Tributaries*, vol. 2 (Cambridge: Cambridge University Press, 2012), 13.

⁸¹ Petherick, *Travels in Central Africa vol.1*, 86.

⁸² Grant, *A Walk Across Africa*, 388.

⁸³ Grant, *A Walk Across Africa*, 397.

charpentiers de marine, pour l'espèce *Arabica nilotica*⁸⁴, qui produit la gomme arabique, peut avoir eu des effets néfastes sur cette industrie, en réduisant la capacité de production des territoires riverains.

La déforestation liée à l'essor urbain, un phénomène qui se fait sentir depuis l'établissement même de la ville de Khartoum, atteint aussi son paroxysme. Le développement de l'industrie de la brique et de la chaux, pour la construction dans la capitale coloniale, contribue à déboiser le peu de végétation qui y subsistaient aux alentours⁸⁵. Dans d'autres villes, comme Kassala⁸⁶ et Sennar⁸⁷, la déforestation se fait de plus en plus sentir.

Trois nouveaux éléments perturbateurs font leurs apparitions quant à la déforestation durant la période de 1861 à 1881. Premièrement, nous constatons l'introduction du moteur à vapeur dans la colonie, principalement pour les navires du gouvernement égyptien. Ces moteurs à combustible requièrent du charbon pour fonctionner : le problème, c'est qu'il n'y a pas de gisement local dans la colonie pour alimenter les fournaies. L'importation étant trop coûteuse, les autorités coloniales vont se tourner vers les réserves forestières comme source de combustible, même si le bois est un carburant bien inférieur au charbon.

Deux systèmes vont être alors instaurés : tout d'abord, le gouvernement de Khartoum va engager des riverains, à certains intervalles le long du Nil blanc, pour couper des arbres et ravitailler les navires gouvernementaux⁸⁸. Le second élément est l'imposition d'une réquisition de bois auprès des communautés riveraines, payable comme une taxe : fait intéressant, l'une des premières mentions du Mahdi⁸⁹ dans les sources européennes est principalement en lien avec son exemption des réquisitions de bois⁹⁰. D'autres alternatives au bois seront même utilisées : le plus particulier

⁸⁴ Shweinfurth, *Im Herzen von Afrika*, 56.

⁸⁵ Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 25. Cette déforestation devient si importante, que les habitants et artisans de la ville commenceront à brûler de la paille de *durra* comme substitut au bois.

⁸⁶ Cormelia Mary Speedy, *My Wandering in the Sudan*, vol 1 (Londres: Richard Bentley & Son, 1884), 193-194.

⁸⁷ Junker, *Travels in Africa*, 204.

⁸⁸ Ernst Marno, *Reisen im der ägyptischen Aequatorial-Provinz und in Kordofan* (Vienne: Alfred Hölder, 1878), 12.

⁸⁹ Muhammad Ahmad ibn Al-Sayid Abd Allah, Al-Mahdi (1848-1885) est un mystique soudanais natif de Dongola. Il provient d'une famille de fabricant de navires qui font affaire sur le Nil blanc. Membre de la loge soufie de l'Isma'iliya puis de la Sammaniya, il s'établit à son compte au cours des années soixante-dix sur l'île d'Aba où il gagnera en popularité pour son savoir, sa piété, son ascétisme et son charisme. En 1881, il annoncera qu'il est la figure coranique du Mahdi (rédempteur, sauveur) et lancera une révolution qui culminera, peu de temps avant sa mort, par la prise de Khartoum, en 1885. Dans notre étude, sa figure s'inscrit dans le contexte de migrations de Soudanais du nord vers le territoire du Nil blanc.

⁹⁰ Cassati, *Ten Years in Equatoria*, 33-34.

est la noix du palmier Doum⁹¹. L'utilisation de ces alternatives montre bien que la demande en combustible dépasse largement l'offre.

Un second facteur qui contribue largement à la déforestation, et qui ici affecte principalement les plantations de palmiers Doums, est la construction de lignes télégraphiques⁹². Ce réseau de communications, voulant désenclaver la colonie, requiert énormément d'arbres pour servir de poteaux sur les énormes distances à parcourir entre l'Égypte, Khartoum et les principaux centres urbains du Soudan.

Le dernier élément contribuant à la déforestation est plus complexe et semble être lié aux migrations des tribus pastorales et nomades vers le sud du Gezira. Il existe des mentions de grandes entreprises de déboisement pour créer de nouveaux pâturages et aussi pour extraire d'un seul coup une grande quantité de gomme arabique⁹³. Il est difficile d'expliquer ce phénomène : est-ce dû à la perte de pâturages dans les zones traditionnelles de transhumances au centre du Gezira à cause de l'essor agricole ? Est-ce dû aux pressions énormes exercées sur les nomades par le gouvernement colonial en matière de taxes et réquisitions ? Est-ce que ces pratiques dévastatrices sont la conséquence de l'acquisition de vastes territoires volés aux Dinkas ? Tous ces facteurs sont probablement en cause, mais en l'absence de plus d'informations, cela reste hypothétique.

Cette déforestation ne passe pas inaperçue et un auteur en particulier semble comprendre l'impact du problème et ses conséquences à venir. Alfred Chélu Pasha⁹⁴ écrira ceci, sur les conditions environnementales au Soudan :

On a constaté que les pluies avaient diminuées dans les parages de Khartoum. Elles y sont devenues moins fréquentes, plus violentes, mais de moins de durée qu'autrefois. Cela ne résulte-t-il pas du déboisement auquel on s'est livré pour alimenter de combustible la capitale du Soudan et la flottille à vapeur de son arsenal ? On affirme qu'il y a moins de trente ans on chassait l'éléphant et le lion à quelques miles de Khartoum. Aujourd'hui, la région est complètement dénudée et les fauves ont été refoulés au Sud, à l'Est et à l'Ouest. Les vapeurs retournant de Gondokoro et de Sennar étaient tenus, avant de regagner Khartoum, de s'approvisionner en bois de chauffage en quantité suffisante pour repartir ensuite de cette ville et remonter vers les régions

⁹¹ Marno, *Reisen im der egyptischen*, 10-11.

⁹² Marno, *Reisen im der egyptischen*, 10-11.

⁹³ Marno, *Reisen im Giebiere*, 221.

⁹⁴ Alfred Chélu Pasha (?-1916) est un ingénieur français au service du gouvernement de Khartoum. Posté à Khartoum en 1876, il restera quelques années dans la colonie, bien que la date exacte de son départ soit inconnue. Il sera récompensé en Europe pour ses ouvrages sur l'hydrologie du Nil.

boisées. Ce déboisement, s'il n'est pas enrayé dans l'avenir, peut avoir de graves conséquences sur la météorologie du Soudan et sur le débit des deux Nils⁹⁵.

Bien que l'analyse de Chélu soit centrée principalement sur la capitale de Khartoum, il faut bien comprendre que la déforestation est un phénomène qui affecte la quasi-totalité du territoire contrôlé par le colonisateur égyptien. Son interprétation est marquante par son avant-gardisme en matière d'étude environnementale et climatique. L'environnement soudanais n'est pas le seul à vivre de fortes perturbations, sa population aussi.

L'intégration du Sud du Soudan : lutte contre l'esclavage et les famines

Suivant la destruction du royaume shilluk et des tribus dinkas, lors du bref règne de Mohammed Kheir en 1861, le flux d'esclaves dans le territoire soudanais atteint des proportions inédites. Durant les deux dernières décennies de l'occupation égyptienne au Soudan, la majorité de la population en territoire rural sera dorénavant asservie. Selon les estimations de l'époque, jusqu'au deux tiers de la population serait en situation d'esclavage⁹⁶. La région du Gezira, en particulier, est décrite comme étant essentiellement peuplée d'esclaves agriculteurs⁹⁷, mais le phénomène semble connaître également une ampleur substantielle sur le Nil blanc et le Soudan oriental. Ces chiffres sont bien plus élevés que dans le Sahel en général, où la population servile est de l'ordre de moins de cinquante pourcent⁹⁸. Ce renversement démographique est marquant : durant la période funj, les esclaves représentaient une partie importante de la population à proximité de la capitale, mais ne dominaient pas démographiquement l'entièreté du royaume, loin s'en faut : durant les débuts de la colonisation égyptienne, les esclaves sont de plus en plus omniprésents, mais aucune source ne tend à indiquer que la population servile supplante en nombre celle qui est libre. On peut donc conclure qu'il y a eu une explosion démographique de la population servile qui peut s'expliquer par deux facteurs. Premièrement, qu'il y a eu un afflux massif de captifs à

⁹⁵ Chélu, *De l'Équateur à la Méditerranée*, 100.

⁹⁶ Hill et Toniolo, *The Opening of the Nile Basin*, 251.

⁹⁷ Matteucci, *Sudan e Gallas*, 128.

⁹⁸ John Ralph Willis, *Slaves and Slavery in Africa: The Servile Estate* (New-York: Taylor & Francis Group, 1986), 98. La question de la part démographique des esclaves dans le Sahel est une question épineuse et au sujet de laquelle il n'existe aucun consensus. Dans l'historiographie du Soudan, la question démographique est largement ignorée au profit d'une analyse quasiment exclusivement centrée sur la traite esclavagiste.

partir de 1861 en provenance du bassin du Nil blanc. Deuxièmement, il est fort probable qu'il y ait eu une augmentation naturelle de la population servile déjà présente avant 1861⁹⁹. Ces deux facteurs réunis ont permis qu'en moins de vingt ans, l'ensemble de la démographie rurale ait été chamboulée. Il est aussi fortement possible que la transformation de l'agriculture en pratique quasi exclusivement servile ait contribué à ce débalancement rapide. Comme nous l'avons précédemment vu, la figure du paysan-laboureur traditionnel, mis à mal par la conquête, avait commencé, entre les années quarante et soixante, à évoluer vers celle du propriétaire terrien/artisan/commerçant. Le paysan libre quitte sa terre, délaissant les travaux des champs à ses esclaves, pour acquérir davantage de capital dans des entreprises plus rentables. L'afflux massif de captifs à bas prix à partir de 1861 a simplement dû amplifier ce processus. On peut affirmer, qu'excepté au bas Nil bleu, l'agriculture soudanaise est dorénavant dominée par la pratique de l'esclavage, la petite paysannerie axée sur un système d'entraide communautaire ayant en grande partie disparu. Dans les sources, le paysan qui cultive lui-même ses propres terres est décrit comme un fait rarissime¹⁰⁰.

Il est clair que cette arrivée substantielle de captifs dans le secteur agricole a contribué en grande partie à l'essor de l'agriculture sur tout le territoire. Avant 1861, le problème principal limitant le développement agricole du Soudan demeurait le manque chronique de main-d'œuvre pour les travaux des champs¹⁰¹. Après 1861, la plus grande crainte, quant à la main-d'œuvre, était que l'armée égyptienne acquière, sans compensation, les esclaves, en leur promettant la liberté en échange d'un service militaire¹⁰². Cet élément montre bien que le seul groupe pour qui il était devenu difficile d'acquérir des esclaves, c'est l'administration égyptienne. Car, il faut le comprendre, les deux dernières décennies égyptiennes au Soudan sont marquées par une tentative de lutte contre la traite esclavagiste et l'esclavage en général.

⁹⁹ La question de la reproduction naturelle des populations serviles en Afrique est source d'importants débats dans l'historiographie. Certains historiens, comme Paul E. Lovejoy, défendent la thèse selon laquelle la population servile tend à ne pas se reproduire à cause d'un taux de mortalité élevé ainsi que des facteurs psychosociaux. D'autres, comme John Ralph Willis, reconnaissent la forte probabilité d'un faible taux de reproduction, mais que davantage de recherche est nécessaire. De plus, la théorie de Willis est seulement valable dans le contexte de son analyse de l'esclavage en Égypte : toute spéculation sur l'application de cette hypothèse dans le cas soudanais est hautement discutable.

¹⁰⁰ Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 254.

¹⁰¹ Lejean, *Voyage au deux Nils*, 11.

¹⁰² Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 254.

Cette lutte anti-esclavage, en grande partie motivée par une pression occidentale extérieure et intérieure (via les nombreux Occidentaux au service de l'Égypte), est une question complexe et beaucoup plus nuancée que ce que l'historiographie nous laisse penser. Les premiers efforts sérieux de luttes anti-esclavagistes dans le sud du Soudan ont eu lieu après 1861 et sont souvent menés par les administrateurs d'origine européenne : quant aux administrateurs égyptiens, le trafic d'esclaves demeurait toujours leurs principales sources de revenus en dehors de leurs soldes peu fréquentes¹⁰³. Par contre, on remarque que ces premières entreprises, soi-disant humanistes, sont souvent tellement inefficaces, qu'elles finissent par contribuer au trafic plutôt qu'à lui nuire. Par exemple, les campagnes de Samuel Baker dans le sud du Soudan ont mené à la libération de milliers de captifs. Remis en liberté à Fashoda et sans aucun soutien ou aide pour retourner dans leurs contrées d'origines, souvent lointaines, ces captifs sont recapturés par les Shillouks et les Dinkas qui souhaitent profiter du commerce d'esclaves¹⁰⁴. On remarque alors que les campagnes anti-esclavages du gouvernement de Khartoum semblent être davantage un coup publicitaire et diplomatique (surtout lorsqu'elles emploient des célébrités européennes comme Baker) plutôt qu'une réelle lutte organisée contre ce fléau dévorant le territoire au sud du Soudan.

Les campagnes des années soixante-dix sont en théorie beaucoup plus efficaces. Sous l'égide de Gordon Pasha et de ses acolytes occidentaux, on remarque qu'il existe dorénavant un plan suivant la libération des captifs. Ce plan, toutefois par contre, n'est rien de moins que de l'esclavage sous tutelle égyptienne et silence occidental¹⁰⁵. Les captifs, soi-disant libérés, sont débarqués à Fashoda (ou d'autres avant-postes égyptiens) et se voit offrir un choix : soit retourner par eux-mêmes dans leurs contrées ravagées par les razzias esclavagistes, soit cultiver les vastes champs gouvernementaux autour de la ville¹⁰⁶. Ce travail forcé, qui est une forme d'esclavage, initié par Gordon Pasha lui-même¹⁰⁷, sert deux fonctions principales. La première sert à assurer la subsistance des établissements coloniaux égyptiens : l'agriculture s'étant tellement effondrée dans le territoire du sud du Soudan que tout approvisionnement local en était devenu impossible¹⁰⁸. Pour

¹⁰³ Romolo Gessi, *Seven Years in the Sudan* (Londres: Sampson Low, 1892), 192.

¹⁰⁴ Marno, *Reisen im Giebiere*, 309.

¹⁰⁵ Giegler, *The Sudan Memoirs*, 162.

¹⁰⁶ État-Major Égyptien, *Provinces of the Equator* (Le Caire: Printing Office of the General Staff, 1877), 10.

¹⁰⁷ État-Major Égyptien, *Provinces of the Equator*, 10.

¹⁰⁸ État-Major Égyptien, *Provinces of the Equator*, 4. Tout acheminement par voie fluviale était rendu si compliqué par les grandes distances et les immenses barrières végétales flottantes, qu'il devenait nécessaire de se ravitailler localement.

pallier à ce problème, Samuel Baker s'était lancé dans une campagne de razzia de bétails dans les quelques tribus qui en possédaient encore¹⁰⁹. Cette situation rappelle à s'y méprendre la période de 1821 à 1827 sur le territoire du Gezira. La seconde raison qui justifie cet esclavage est "humanitaire", selon Gordon Pasha : celui-ci aurait affirmé qu'il préférerait maintenir les captifs dans un état servile plutôt que ceux-ci deviennent non-productifs ou, pire encore, nuisibles au bon fonctionnement de la colonie¹¹⁰. La pratique de réemployer les captifs dans l'agriculture était populaire auprès des Occidentaux au Soudan : la mission catholique de Khartoum utilisait les enfants achetés aux trafiquants d'esclaves pour travailler leurs jardins, soi-disant pour leur éducation¹¹¹. Suivant cette logique, Gordon Pasha aurait même proposé à l'État-Major égyptien d'éventuellement relocaliser les captifs sur des plantations sucrières dans le Fayoum en Égypte¹¹². On comprend alors que cette lutte anti-esclavage, bien que dorénavant mieux organisée et dirigée, n'est qu'une façade: la pratique de l'esclavage est remise entre les mains du gouvernement colonial plutôt que dans celles des princes-marchands soudanais.

Le gouvernement reprend principalement en main la distribution du grain au sud du Soudan, à cause de la destruction de l'agriculture locale, ainsi que des famines répétées¹¹³. Le grain est massivement acheminé du Nil bleu et du Gezira à la fois pour maintenir les garnisons égyptiennes en place et subvenir minimalement aux besoins primaires de la population locale : cette dynamique semble avoir fait son apparition au tout début des années soixante-dix¹¹⁴. Ce programme d'acheminement servait initialement à renouveler les réserves de semences locales¹¹⁵, mais va évoluer progressivement en une nécessité alimentaire pour la région. Pour accomplir cette campagne de distribution, un énorme réseau de greniers à grain sera établi le long du Nil blanc : Khartoum servant toujours de point central pour l'importation et la distribution des céréales. Des greniers seront construits à El-Eis¹¹⁶, Kaka¹¹⁷ ainsi qu'à Fashoda¹¹⁸. Cette campagne est tellement coûteuse, que l'importation de grains, à elle seule, consomme la quasi-totalité des revenus de la

¹⁰⁹ État-Major Égyptien, *Provinces of the Equator*, 22.

¹¹⁰ Giegler, *The Sudan Memoirs*, 162.

¹¹¹ Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 6.

¹¹² État-Major Égyptien, *Provinces of the Equator*, 10.

¹¹³ Chélu, *De l'Équateur à la Méditerranée*, 101.

¹¹⁴ État-Major Égyptien, *Provinces of the Equator*, 23.

¹¹⁵ État-Major Égyptien, *Provinces of the Equator*, 23.

¹¹⁶ Schweinfurth, *Im Herzen von Afrika*, 66.

¹¹⁷ Schweinfurth, *Im Herzen von Afrika*, 77.

¹¹⁸ Gessi, *Seven Years in the Sudan*, 192.

garnison de Fashoda¹¹⁹ par exemple. Il ne faut pas nécessairement voir cette campagne comme une action humanitaire de la part du gouvernement colonial, mais plutôt comme une nécessité de sa part pour maintenir un semblant d'ordre ainsi que garder la population sur le territoire contrôlé. Il ne faut pas croire non plus que la population locale reste passive face à la situation : chez les Shilluks, par exemple, une insurrection forte et soutenue, forcera le gouvernement égyptien à grandement fortifier et défendre la garnison de Fashoda¹²⁰. Ce qui est remarquable, c'est la différence entre la réaction du gouvernement colonial face aux famines au sud du Soudan, comparativement à celle du Soudan entre 1821 et 1827. Le gouvernement de Khartoum est beaucoup plus proactif et tente, bien que minimalement, de pallier à la situation en s'approvisionnant en grain.

Un facteur permettant d'expliquer la différence entre la réaction du gouvernement colonial au sud du Soudan et celle de 1821 à 1827 est que ce dernier a accès, entre 1870 et 1881, à une vaste réserve de surplus céréaliers. Ce surplus est dû à l'essor massif de l'agriculture dans les plaines du Gezira et les rives du Nil bleu, ainsi qu'à la capacité grandissante des marchands et du gouvernement de pouvoir plus facilement le transporter des marchés locaux vers Khartoum (que ce soit par barges, ou par caravanes). Les surplus céréaliers acheminés vers la capitale coloniale permettent à la fois l'expansion de la ville, mais aussi de pallier la famine dans le sud du Soudan. Il est remarquable de voir la progression de l'agriculture soudanaise après soixante ans d'occupation. Suivant la conquête, la production agricole permettait à peine la subsistance locale. Dans les décennies suivantes, la production agricole va permettre l'essor des villes-garnisons égyptiennes puis d'un réseau de villes marchandes soudanaises. Dorénavant, l'agriculture soudanaise permet non seulement de ravitailler ces points névralgiques, mais peut se permettre aussi de subvenir partiellement aux besoins alimentaires d'une bonne partie du bassin du Nil blanc. Cette interconnectivité agrocommerciale se fait sentir dans les sources : il est commun de voir des descriptions de marchands, aussi loin que Karkoj, se lancer dans de la spéculation sur le cours du grain aux moindres nouvelles en provenance de Khartoum¹²¹. Au début du déclin de la colonisation égyptienne, en 1881, l'agriculture soudanaise est à son apogée : elle est connectée à un vaste réseau

¹¹⁹ Gessi, *Seven Years in the Sudan*, 192.

¹²⁰ Schweinfurth, *Im Herzen von Afrika*, 86-87.

¹²¹ Matteucci, *Sudan e Gallas*, 142.

commercial, autant colonial qu'indigène, et permet l'approvisionnement alimentaire d'un énorme bassin de population, allant de Khartoum à Gondokoro.

Autres développements

En dehors de la lutte anti-esclavage et de sa politique de distribution de grain, le gouvernement de Khartoum garde le cap sur sa politique agricole, en vigueur depuis 1844 : une intervention bénigne. Les quelques innovations agricoles introduites par les administrateurs égyptiens demeurent limitées aux initiatives privées de ses membres. En 1877, nous avons la première mention d'un système de pompes d'irrigations à vapeur¹²², mais il est probable qu'il a été introduit quelques années auparavant. Ce système autonome sert à alimenter les jardins de la résidence du gouverneur et est le premier de son genre dans la colonie. Il est possible que ces pompes aient été installées pour remplacer la dizaine de *saqiyas*, très coûteuses et souvent opérées par des esclaves, qui irriguaient ces jardins. De plus, l'introduction de ces pompes à vapeur peut être vue comme un effort conscient de séparer la pratique de l'irrigation et celle de l'esclavage, à laquelle elle était devenue étroitement liée¹²³. L'action de puiser l'eau s'était transformée, depuis une vingtaine d'années, en une pratique quasi exclusivement servile et féminine¹²⁴. L'introduction de la pompe à vapeur sur la propriété du gouvernement colonial peut être alors perçue comme en continuité avec sa lutte anti-esclavage. Mais comme sa lutte pour l'abolition de la traite, cette initiative est particulièrement limitée : il n'existe aucune autre mention de pompe à vapeur dans le restant du Soudan. Il semble donc improbable que le gouvernement colonial ait souhaité introduire cette machinerie à grande échelle dans le reste de la colonie.

On remarque aussi la construction de quelques fabriques, à Khartoum en particulier, pour la transformation de matières premières. Contrairement aux fabriques de la période de 1827 à 1844, destinées à transformer des produits importés, comme le sucre et l'indigo, pour ensuite les exporter, ces nouvelles constructions sont destinées à des fins plus locales. Nous voyons principalement apparaître, dans les sources, diverses fabriques vouées à la transformation de

¹²² Matteucci, *Sudan e Gallas*, 12.

¹²³ Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 254.

¹²⁴ Giegler, *The Sudan Memoirs*, 64.

l'huile de sésame¹²⁵. Cette céréale, ramenée par barges en grande quantité, en provenance des rives du Nil bleu¹²⁶ et de la Dinder¹²⁷ principalement, est vouée à être transformée en huile pour la consommation locale ou, subséquemment utilisée dans la fabrication de savon¹²⁸. Ces manufactures sont donc destinées à convertir une matière première régionale en un produit destiné au marché local. Une autre manufacture apparue au cours de cette période en est une de triage de la gomme arabique¹²⁹. Employant de la machinerie opérée par des femmes et des enfants, cette usine trie la gomme selon sa qualité pour ensuite soit la vendre localement ou l'exporter vers l'Égypte¹³⁰. Malgré qu'une partie de la gomme soit destinée à l'exportation, on comprend qu'il existe une composante locale à la production. Comment peut-on expliquer cette transition de l'exportation vers l'Égypte à une distribution principalement locale? Deux facteurs principaux sont possibles : premièrement, le développement, au cours des dernières décennies, d'un marché local plus vigoureux et ayant les moyens d'acquérir des biens transformés, est fortement possible. Deuxièmement, le constat par les producteurs manufacturiers que toute entreprise centrée purement sur l'exportation est vouée à l'échec, en constitue probablement un second facteur décisif. Ces entrepreneurs, tous affiliés au gouvernement, sont principalement des Européens cherchant fortune¹³¹. Toutes les manufactures du passé, que ce soit celle de sucre, d'indigo ou de coton, ont échoué, n'ayant pas été économiquement viables. Ces manufactures de gomme arabique et de sésame semblent avoir pu survivre parce qu'elles se sont centrées sur un marché local plutôt que vers l'exportation. On comprend, par ailleurs, que l'implication du gouvernement colonial égyptien demeure encore très limitée dans le domaine de l'industrialisation des méthodes de transformations des matières premières agricoles : sa préférence étant de prioriser des partenariats à Khartoum plutôt que de réelles initiatives dans toute la région.

¹²⁵ Grant, *A Walk Across Africa*, 412.

¹²⁶ Marno, *Reisen im Giebiere*, 15.

¹²⁷ Schuver, *Travels in North East Africa*, 304.

¹²⁸ Heuglin, *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*, 258.

¹²⁹ Cassati, *Ten Years in Equatoria*, 29-30.

¹³⁰ Cassati, *Ten Years in Equatoria*, 29-30.

¹³¹ Cassati, *Ten Years in Equatoria*, 29-30. La majorité des Européens, à l'exception des Grecs, ont été grandement écartés du commerce de grande ampleur, d'ivoires et d'esclaves, par les marchands soudanais. La communauté occidentale mercantile de Khartoum s'est principalement vue confinée au marchandage du coton (surtout entre 1861 et 1870) et principalement au commerce de la gomme arabique. Alors que ces Occidentaux, pré-1861, dominaient, avec les membres de l'élite coloniale, le commerce au Soudan, ceux-ci se retrouvent confinés dans des sphères commerciales beaucoup moins rentables. Ce phénomène est peut-être dû aux décès de la plupart des membres de l'ancienne "élite" commerciale occidentale de Khartoum incarnée par des personnages comme Vayssière, de Malzac, Debono et Brun-Rollet. Les nouveaux arrivants occidentaux n'ayant plus la capacité de se faire une place dans un marché déjà dominé par les puissants princes-marchands locaux.

L'un des seuls domaines dans lequel on remarque une réelle transformation dans les pratiques du gouvernement de Khartoum réside dans la gestion de la saisie du bétail. En dehors du cheptel acquis lors des campagnes au Sud-Soudan le gouvernement possède dorénavant une nouvelle source d'approvisionnement : lors de la saisie des caravanes d'esclaves remontant le Nil blanc, des milliers de têtes de bétail, elles aussi capturées lors des razzias esclavagistes, sont confisquées en masse¹³² et amenées à Khartoum. Les esclaves et les bêtes ayant évité la saisie seront acheminés et vendus à Al-Musallamiyah¹³³, dorénavant la seconde ville du Gezira¹³⁴. À ces deux sources, le gouvernement colonial ajoute dorénavant une technique beaucoup plus efficace pour taxer et réquisitionner les tribus nomades pastorales. Les militaires coloniaux attendent le dernier mois de la saison sèche, le moment de l'année où l'eau se fait plus rare, forçant les nomades à rester stationnaires autour des dernières sources, pour mener leurs taxations et réquisitions¹³⁵. Les nomades, ayant perdu leur mobilité, sont donc plus faciles à appréhender. Cette méthode rappelle quelque peu celle employée par la noblesse funj, qui utilisait leurs bassins artificiels pour contrôler et taxer les nomades. Le gouvernement colonial égyptien, bien qu'il ne construise aucun bassin, s'est montré capable de taxer les populations nomades. Cette capacité est probablement aussi due au fait que le pouvoir des tribus nomades, s'étant montré autrefois capable d'éviter partiellement la supervision de la part des autorités coloniales, soit devenu de plus en plus associé à la sédentarité et à l'agriculture, à l'instar de la figure d'Abu Sin.

Le gouvernement colonial ne se contente plus, dorénavant, de simplement piller les riches cheptels des tribus, en représailles contre des fautes réelles ou imaginaires. Dorénavant Khartoum possède trois sources d'approvisionnement pour remplacer le cheptel égyptien, toujours diminué par des reprises de *rinderpest*¹³⁶. Le gouvernement égyptien profite de la lutte anti-esclavage pour saisir, auprès des caravanes marchandes, leurs butins de bétail, alors qu'au même moment, des figures perçues comme héroïques en Occident (comme Baker, Gordon, etc.) s'accaparent le cheptel des tribus du sud du Soudan. Par ces saisies de bétail, entreprises soit pour punir les locaux, soit pour nourrir leurs propres troupes, les administrateurs coloniaux, exacerbent une crise alimentaire atroce qui ravage la région. Pour les nations riveraines du bassin du Nil blanc, pour qui les bovins

¹³² État-Major Égyptien, *Provinces of the Equator*, 23-24.

¹³³ Giegler, *The Sudan Memoirs*, 52.

¹³⁴ Marno, *Reisen im Giebiere*, 125.

¹³⁵ Baker, *The Nile Tributaries*, 58.

¹³⁶ Cassati, *Ten Years in Equatoria*, 26.

font partie intégrante de leur culture¹³⁷, cette perte ne peut qu'avoir été incommensurable. Une partie de ces bovins ont bien sûr réapprovisionné le cheptel soudanais, mais faute de plus d'information, il est impossible de se faire un portrait plus juste de la situation. Cet essor du cheptel a dû être relativement minime cela dit, considérant qu'une partie substantielle de la population pastorale du Gezira et du Soudan oriental a, au cours des quarante dernières années, évolué vers un mode de vie sédentaire. Davantage de recherche sur la région du Darfour et du Kordofan, où le nomadisme a perduré plus longtemps, pourrait faire la lumière sur la question.

Que peut-on donc conclure des vingt dernières années de l'occupation égyptienne au Soudan, entre 1861 et 1881 ? Alors que l'administration coloniale continue sa politique de non-ingérence dans le milieu agricole, se limitant à sa lutte anti-esclavage ainsi qu'à des petits partenariats agro-industriels, le monde agraire soudanais prospère et atteint son apogée. Le Nil blanc est de plus en plus cultivé par des migrants du nord du Soudan. Les vastes plaines de la péninsule du Gezira sont occupées par de grands domaines céréaliers, devenant ainsi le véritable grenier à grains de la capitale¹³⁸. Le bas Nil bleu se développe à une vitesse considérable, centrant ses exportations dans deux directions : le grain (*durra*, maïs et sésame) vers la capitale et le tabac vers les tribus au sud. Le Soudan oriental, quant à lui, prospère avec son commerce du coton vers l'Abyssinie et avec ses nouvelles plantations, gérées par des marchands grecs, de tabac. Cette prospérité a un prix : l'esclavage est triomphant, la population servile devient largement majoritaire dans certaines régions, alors que la paysannerie libre disparaît à une vitesse alarmante. Les forêts du Soudan, elles aussi, souffrent de cet essor : elles sont abattues lors des campagnes de défrichage ou pour servir de combustibles aux nouveaux navires à vapeur.

¹³⁷ Brun-Rollet, *Le Nil Blanc et le Soudan*, 97.

¹³⁸ Marno, *Reisen im Giebiere*, 138-139.

Conclusion

La combinaison désastreuse d'une répression violente des populations rurales et d'une sécheresse record qui acheva le peu qui subsistait, aboutit à la destruction d'un système agraire traditionnel basé sur une production agricole collective de subsistance. De 1821 à 1826, le monde agricole établi sous la dynastie funj de Sennar fut quasi anéanti. Bien qu'il serait injuste et incorrect d'attribuer l'effondrement entier de ce système agricole au seul colonisateur égyptien, la gestion désastreuse de la sécheresse par ce dernier a amplifié les conséquences d'un désastre naturel d'une grave ampleur. De plus, la politique égyptienne d'élimination des élites rurales soudanaises va semer la discorde en dépossédant le milieu agraire de sa force d'organisation et de mobilisation. Les officiers et administrateurs égyptiens ont préféré concentrer leurs efforts, dans le domaine agricole, à assurer leurs propres subsistances sans se soucier de la sécurité alimentaire de la population locale, de celle des réfugiés et de celle de leurs propres soldats. Pour survivre, cet assemblage hétéroclite de soldats irréguliers et de conscrits égyptiens est forcé de piller le peu de réserve alimentaire que les paysans avaient pu sauvegarder. Cette attitude prédatrice continuera de marquer la relation entre le colonisateur et le paysan. Dès la fin de cette période, nous assistons à la création (ou à la consolidation) de villes-garnisons, tels que Khartoum, Wad Madani et Sennar, futurs points névralgiques d'un nouveau système agricole. Ces villes vont permettre de recentrer l'agriculture autour de ces centres économiques et contribuer à une certaine diffusion de nouvelles pratiques agraires : l'expansion (bien que limitée par les taxes) de moyens d'irrigation telle la roue à eau ainsi que l'introduction (bien que rarement réussie) de nouvelles plantes et cultures. Avant tout, ces villes-garnisons vont permettre la transformation des mentalités agraires, en introduisant la pratique de l'agriculture urbaine.

Suivant la fin de la sécheresse de 1826, on ne remarque pas, dans les sources occidentales du moins, une reprise de l'agriculture locale par la paysannerie soudanaise. Au contraire, c'est le nouveau système de plantations et de domaines qui dominera la scène agricole de la colonie jusqu'en 1844. Émanant principalement de la ville de Khartoum, un nouveau système d'agriculture personaliste, dominé par la nouvelle élite coloniale, fait son apparition dans le Gezira. Ce nouveau système est composé des domaines agricoles du Nil blanc, servant à alimenter les cadres du régime;

et des plantations du Nil bleu, servant à enrichir un seul homme, Ahmed Pasha, grâce à la production de sucre, d'indigo et de sésame. Ces produits sont soit exportés vers l'Égypte, soit vendus localement, via un réseau népotiste. Au même moment, d'autres richesses du Soudan sont extirpées pour être exportées vers la métropole : la gomme arabique du Nil blanc, qui mènera éventuellement vers le commerce de l'ivoire et surtout d'esclaves, ainsi que les réquisitions et confiscation de bétail chez les nomades. Les bovins sont exportés vers l'Égypte, de façon inefficace et sommaire, pour combler le vide créé, là-bas, par la *rinderpest*. Le monde agricole soudanais ne restera pas longtemps dominé par ce système égyptien. Le suicide de son architecte, Ahmed Pasha, en 1843, combiné à une violente rébellion d'esclaves agricoles en 1844, contribuera à l'effondrement de ce système. Le modèle de vastes domaines agraires alimentés exclusivement par une main-d'œuvre servile sera le plus grand "héritage" de cette époque.

Entre 1845 et 1861, nous assistons à un réel renversement de la situation : l'agriculture n'est plus dominée par les élites égyptiennes, mais par un ensemble hétéroclite de marchands locaux, de seigneurs nomades, ainsi que des quelques survivants de l'aristocratie funj. Leurs vastes domaines, cultivés par des esclaves, produisent principalement des céréales locales et du coton. Ce nouveau système prend tellement d'ampleur qu'on assiste à la disparition progressive de la paysannerie libre. Les paysans soudanais, délaissent leurs fermes à leurs esclaves, pour se lancer principalement dans le commerce ou se louent comme soldats ou marins aux armateurs du Nil blanc, dans le but d'acquérir assez de capital pour acheter plus d'esclaves. Cette nouvelle élite agraire profite de deux fortes demandes en produits agricoles : des biens alimentaires pour Khartoum et les autres villes-garnisons et du coton pour le marché du textile en Abyssinie. L'agriculture et l'économie en générale s'éloignent progressivement du système qu'avait souhaité créer le gouvernement égyptien : au lieu d'exporter les richesses de la colonie vers la métropole, la quasi-totalité de la production est réorientée vers des marchés locaux ou régionaux. Le flux d'esclaves, de plus en plus important, arrivant du Nil blanc, alimente cet essor agricole. La traite grandissante sur le fleuve blanc permet l'établissement de nombreuses petites communautés agricoles sur ses rives, principalement composées de migrants soudanais fuyant l'effondrement de l'agriculture entre Wadi Halfa et Shendi. Le commerce d'esclaves, la dernière mainmise économiques exclusive des élites turco-égyptiennes et européennes, est sur le point d'être repris par les princes marchands soudanais, incarnés par la figure de Mohammed Kheir. Ce dernier, avec l'aide d'une coalition de migrants du nord, de Baggaras et de marchands européens, anéantira la

dernière puissance africaine faisant barrière à l'expansion égyptienne vers le sud. En 1861, la population du royaume shilluk est massacrée ou réduite en esclavage : un flot massif de captifs fait son entrée sur le marché soudanais, transformant de façon permanente la démographie du Gezira et du Soudan oriental.

Les vingt dernières années du régime égyptien au Soudan, de 1862 à 1881, voient le point culminant de ce système agricole mixte : de grands domaines à l'égyptienne, cultivés par des esclaves, mais délaissant les productions rentières qui avaient caractérisé la période de 1827 à 1844, au profit de cultures traditionnelles. L'afflux constant d'esclaves du Nil blanc permet au système d'agriculture servile d'atteindre son apogée, et ce, malgré l'avènement de plus en plus apparent, du spectre de l'abolition de l'esclavage. Alors que les esclaves remontent le Nil, les céréales, que ceux-ci sont condamnés à produire, s'en vont alimenter le bassin du Nil blanc. Le retour d'une administration coloniale proactive, composée en partie par des aventuriers européens, signale que la période de prospérité économique et d'expansion agraire touche à sa fin. Malgré l'inefficacité marquée de la lutte contre le commerce d'esclaves, le système en place vacille. Ce sont les riches planteurs de tabacs grecs, installés depuis deux décennies dans le Soudan oriental, qui seront les premiers à voir leurs modèles agroéconomiques perturbés par l'administration coloniale. Au même moment, les anciennes vastes forêts de la contrée brûlent dans les fourneaux des moteurs à vapeur ou tombent sous les coups des haches : cette déforestation, entamée depuis les débuts de la colonie, atteint son paroxysme. Comme la figure du petit paysan, celle du nomade disparaît progressivement au fil des confiscations de bétail, et à cause de l'attrait grandissant des rendements de l'agriculture sédentaire. À l'aube de la révolution mahdiste, comment décrire l'agriculture soudanaise, transformée par la pression du colonialisme égyptien ?

Le système agricole soudanais qui a émergé des cendres du modèle funj, s'est développé durant une période allant de 1844 à 1881. Lentement, mais sûrement, les fondements de la société agraire soudanaise traditionnelle se sont transformés : le petit paysan funj, travaillant dans un système collectif pour produire ce dont lui et sa famille ont besoin, sous la direction d'un seigneur local, disparaît en l'espace de quelques décennies. Les petites fermes sont remplacées par de grands domaines ; les paysans libres par des esclaves. Ces esclaves, autrefois l'élite militaire de la société funj, tombent au bas de l'échelle sociale soudanaise. L'élite rurale funj se voit remplacer par une nouvelle élite économique de riches marchands et des alliés du pouvoir colonial. Pourtant, malgré

tous ces changements, les plantes cultivées ne changent presque pas : le *durra*, le coton, le sésame et le tabac, tous des produits de la période funj, demeurent au cœur de l'agriculture. Les nombreux fruits, légumes, céréales et plantes rentières amenés par le régime colonial n'arrivent pas à s'intégrer dans la production locale. Par contraste, le maïs et les tomates, amenés par les voisins abyssiniens, connaissent un succès d'une ampleur inégalée. Ce système agricole, qui domine alors le Gezira et le Soudan oriental, repose alors sur trois piliers, potentiellement fragiles : tout d'abord, l'esclavage, devenu inséparable de l'agriculture, un flot constant et ininterrompu de captifs étant nécessaire pour maintenir et étendre le système; deuxièmement, le maintien de voies commerciales ouvertes et sécuritaires, essentiel à la prospérité des grands domaines, puisque la vaste majorité de la production est destinée à voyager sur de longues distances vers les villes-garnisons névralgiques, vers les marchés abyssiniens et bertas ou vers le territoire au sud du Soudan; troisièmement, l'écoulement des stocks, via ces territoires incapables d'être autosuffisants d'un point de vue agricole. Pour peu que l'Abyssinie en vint à produire son propre coton, le sud du Soudan à se rétablir ou les villes-garnisons de la colonie à disparaître, c'en eut été fait des débouchés commerciaux de la production agricole. La moindre perturbation locale ou régionale, que ce soit l'abolition de l'esclavage ou l'éclatement de conflits, pouvait aboutir à l'effondrement du nouveau système agricole.

Le gouvernement colonial égyptien qui, après près de vingt ans d'inaction dans le monde agricole (de 1844 jusque dans les années 1860), devient rapidement une menace au maintien et à l'expansion du modèle agricole soudanais, par sa lutte contre l'esclavage. La menace de l'abolition, qui planait plus ou moins depuis les proclamations de Sa'id Pasha en 1857, devenait de plus en plus concrète avec les actions de Gordon Pasha contre les planteurs grecs. À l'aube de la révolution mahdiste, la plupart des élites agraires soudanaises devaient sentir la pression monter: le modèle de l'agriculture servile, qui les a tant enrichi, est menacé. En contrepartie, la présence du régime égyptien garantissait la libre circulation du commerce, permettant ainsi à la production agricole d'affluer dans toute la colonie et même vers l'étranger. Sans cette présence, il serait difficilement possible de maintenir un flux commercial d'une ampleur similaire : où iraient donc les vastes surplus agricoles ? De plus, le système de villes-garnisons égyptiennes garantissait un marché agroéconomique stable : qui sait alors si, le gouvernement colonial venant à s'effondrer, ces points névralgiques auraient survécu? On comprend donc que le pouvoir de Khartoum est devenu un paradigme dichotomique : il est à la fois la plus grande menace au système agraire

soudanais et aussi ce qui lui permet de maintenir son incroyable prospérité. Sans même l'intervention du mahdisme, le géant aux pieds d'argile que devenait le modèle agricole soudanais sous le régime égyptien, se préparait à vivre de vives perturbations et transformations.

Ce qui doit être retenu de cette analyse, c'est la résilience dont a fait preuve la société agraire soudanaise de 1821 à 1881. Elle s'est montrée capable de surmonter l'effroyable destruction du monde rural lors de la conquête et de la subséquente répression et sécheresse. Cette résilience et capacité d'adaptation est particulièrement bien incarnée après le déclin du système de plantations égyptiennes en 1844. Les élites soudanaises ont su rapidement fusionner le modèle agraire local et colonial pour leurs propres profits. Ce modèle a su préserver les cultures traditionnelles et permettre une recrudescence et une expansion spectaculaire de l'agriculture dans le Gezira et le Soudan oriental. Malheureusement, cette reprise s'est faite aux dépens du tissu social soudanais : la base de la société s'est vue complètement déstabilisée. La figure du petit paysan, qui représentait autrefois la majorité de la population, a quasiment disparu. Ce pan sociétal a opéré une transition vers d'autres sphères d'emplois comme celle des marchands, des propriétaires ou des artisans urbains. L'esclave passe d'un statut respectable à celui de simple commodité marchande ; en posséder devient le meilleur moyen d'acquérir le capital nécessaire à une ascension sociale. De plus, les esclaves, provenant majoritairement du sud du Soudan, passent d'une minorité à une majorité de la population.

L'Égypte a donc bel et bien transformé l'agriculture et la société au Soudan. Tout d'abord, en organisant la destruction du modèle traditionnel, le pouvoir colonial a permis à un nouveau système de prendre sa place. Deuxièmement, le modèle agraire qu'utiliseront les autorités coloniales servira d'inspiration aux élites locales et de base solide pour la création d'un nouveau système fondamentalement centré sur l'esclavage. Troisièmement, la longue période, de 1845 à 1861, de non-interventionisme égyptien dans la sphère agraire, a permis à ce nouveau modèle agricole de s'implanter de façon solide. Finalement, l'Égypte est devenue, dans les dernières années de son règne sur la colonie, la principale menace au modèle agricole qu'elle a aidé à créer. En soixante ans, la boucle se referme enfin.

De plus, s'ajoutant à ces impacts majeurs, on peut aussi déceler des impacts plus localisés. Tout d'abord, nous avons la sédentarisation des populations nomades dans le Soudan oriental liée, en

grande partie, aux confiscations de bétail par le gouvernement égyptien. Khartoum n'est pas le seul responsable de cette transition, en revanche : la pression des élites au sein même des tribus, ainsi que l'attrait non négligeable de l'agriculture sont aussi à prendre en considération. Deuxièmement, nous assistons à la dégradation de l'environnement et de la biodiversité due à la déforestation, la chasse et l'expansion du territoire agricole. Le gouvernement égyptien est en grande partie responsable, soit par ses actions directes ou par ses politiques incitatives, de la désertification, principalement concentrée dans le Gezira. Finalement, en créant les bases d'un réseau citadin, les administrateurs égyptiens ont amorcé une urbanisation de la société soudanaise. La population locale va, en s'inspirant de ce modèle, créer son propre réseau de villes parallèles, axées sur leurs propres intérêts politiques, agricoles et commerciaux.

Le modèle agraire égyptien, ses méthodes et ses plantes n'a pas réussi à s'implanter au Soudan: nous n'avons pas assisté à l'intégration de la colonie dans la structure de la métropole. Mais, contrairement aux conclusions amenées par Anders Bjørkelo, nous n'assistons pas non plus à l'effondrement du modèle agraire soudanais dans le Gezira et le Soudan oriental. Au contraire, nous voyons l'émergence d'un modèle agricole hybride entre le funj et l'égyptien : un nouveau système soudanais. Et c'est dans ce nouveau système, alliant les pratiques de l'ancien ordre funj et du colonisateur égyptien, agissant comme pont entre l'Afrique du Nord et celle subsaharienne et vécu collectivement par l'ensemble des populations rurales et urbaines, que nous retrouvons les bases de la société et de l'identité soudanaise moderne.

Annexe

Figure 1 : la roue à eau

Représentation d'une *saqiya* soudanaise typique : élevée, car les rives du Nil (bleu, en particulier) sont abruptes, à l'ingénierie complexe et qui requiert deux bovins pour actionner le mécanisme. On remarque aussi la présence de superviseurs, car, pour fonctionner, le mécanisme demande une présence humaine constante : soit pour motiver les animaux, soit pour assurer l'intégrité du système. Cette tâche est généralement associée aux enfants ou aux esclaves. La peinture ci-contre a été réalisée par le peintre romantique et orientaliste écossais David Roberts (1849) lors d'un voyage dans le nord du Soudan en 1838.

David Roberts, *The Holy Land, Syria, Idumea, Arabia, Egypt, and Nubia*, vol.5 (Londres: Day & Son, 1848).



Fig. 1



Fig. 2



Fig. 3

Figures 2 et 3 : les figures paysannes

Deux esquisses réalisées par Frédéric Cailliaud (1863) alors qu'il accompagnait la campagne de conquête en 1821. Les deux représentations donnent une assez bonne image de la figure du paysan et de la paysanne durant la période funj. La présence de scarifications sur le visage de la femme renvoie à une pratique vraisemblablement disparue au Soudan durant la période coloniale, car les mentions de celle-ci disparaissent des sources européennes, mais elle est toujours présente encore aujourd'hui au Sud-Soudan.

Frédéric Cailliaud, *Voyage à Meröe, au Fleuve Blanc*, vol. 2 (Paris : Imprimerie Royale, 1826), 64 & 160.

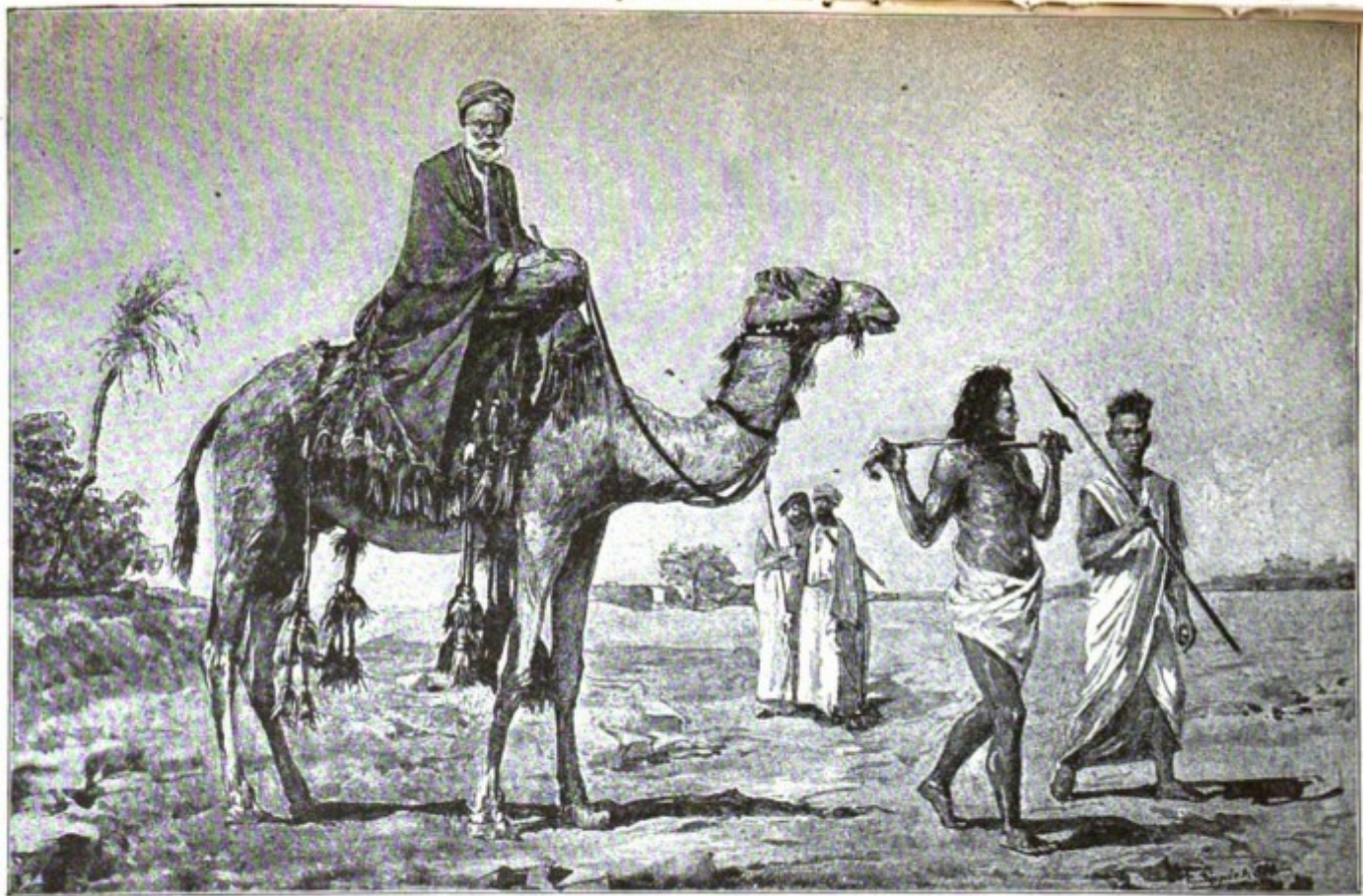


Fig. 4

Figure 4 : la noblesse

Esquisse attribuée à George Alexander Hoskins (1835) juriste et égyptologue amateur britannique, mais possiblement réalisée par un sous-traitant : Hoskins a souvent engagé des peintres italiens pour l'accompagner dans ses voyages, sans jamais les mentionner dans ses œuvres. Elle représente deux nobles soudanais, celui à gauche est davantage représentatif de l'ancienne élite de la période funj, facilement identifiable grâce à son épée en croix.

George Alexander Hoskin, *Travels in Ethiopia* (Londres: Longman, 1835), 44.



AWAD EL-KERİM, GREAT SHEIKH OF THE SHUKURIEH BEDOUINS.

Fig. 5

Figure 5 : le grand seigneur

Gravure réalisée par Wilhelm Junker (1890) aventurier russe d'origine allemande et rival de Georg August Schweinfurth. Nous pouvons apercevoir la figure de Awad al-Karim Pasha Ahmad Abu Sin (m.1886), fils aîné de Abu Sin (avec qui il est souvent confondu), *nazir* de la tribu Shukriya, haut gradé de l'administration coloniale et grand propriétaire terrien.

Junker, Wilhelm. *Travels in Africa during the years 1875-1878*, vol.1 (Londres: Chapman and Hall, 1890), 158.

пріятія, считавшіяся невыполнимими; но онъ превозмогъ все препятствія и достигъ своей цѣли. Теперь уже нельзя сомнѣваться въ успѣхѣхъ запруды Нила и распространеніи золотого производства *); золотопромывальная фабрика дѣйствуетъ даже подъ руководствомъ арабовъ очень хорошо, золото получается ежедневно, его не скроешь, не создашь однимъ воображеніемъ. Баражъ приводится въ концы подъ руководствомъ Мужуль-бея; мы опишемъ это гигантское предпріятіе въ своемъ мѣстѣ. Только одно совершенное невѣжество или политическіе перевороты могутъ сокрушить славныя дѣла правленія Мегеметь-Али.

И въ самый Дуль проникли слѣды цивилизаціи: на огородѣ Османъ-бея, мы видѣли плуговую упряжку, живо



напоминавшую распашку земель древняго и нынѣшняго

*) Къ несчастію, смерть Ибрагимъ-паша и бѣдственное положеніе Мегеметь-Али заставляютъ сильно сомнѣваться въ поддержаніи огромныхъ предпріятій преобразователя Египта.

Figure 6 : la charrue

Gravure présente dans l'édition originale russe du récit de Yegor Kovalevsky (1849) un aventurier et diplomate russe actif dans l'Empire ottoman dans la prospection de l'or au Monténégro et au Soudan pour Saint-Petersbourg. Cette gravure et sa description sont les seules représentation et mention textuelle pour l'ensemble de la période 1821-1881. La charrue est employée par des Soudanais de corvée, forcés à cultiver les alentours d'un fortin isolé dans le Fazogli. L'outil agricole, probablement apporté par l'unité de *bashibouzouks* supervisant la zone d'orpaillage avoisinante, symbolise bien l'apport égyptien à l'agriculture soudanaise : mal organisé, aucune transmission locale de la technologie et purement le résultat d'initiatives personnelles.

Egor Kovalevsky, *A Journey to Inner Africa* (Amherst: Amherst College Press, 2020), 183



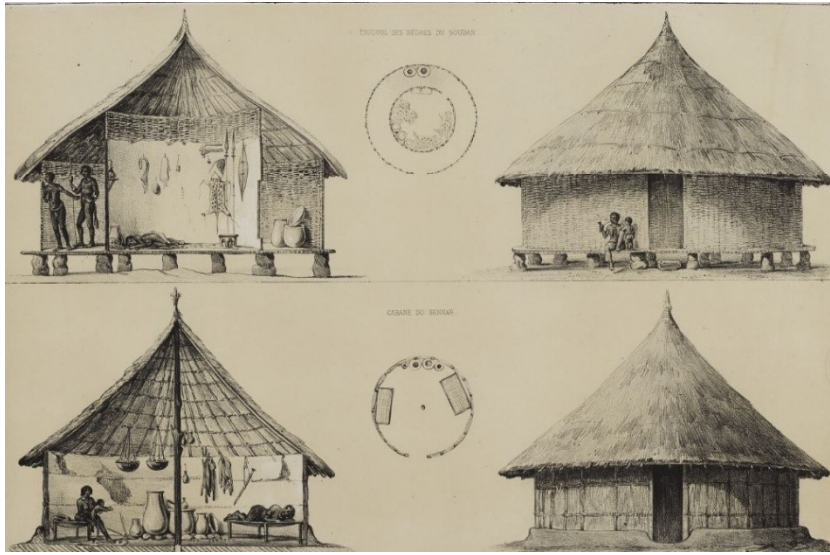
Fig. 7

Figure 7 : le paysage orientaliste

Peinture montrant un paysage rural du nord du Soudan, réalisée par Pierre Trémaux (1862), architecte français connu plus tard pour sa passion pour la photographie. On peut remarquer, en haut à gauche, la silhouette des pyramides nubiennes et, au pied du Jebel Barkal, les ruines du temple d'Amun. La ruralité n'apparaît dans les peintures orientalistes que lorsque des ruines s'intègrent dans le paysage.

Pierre Trémaux, *Parallèles des Édifices Anciens et Modernes du Continent Africain* (Paris : L. Hachette, 1862), 44.

Fig. 8, 9 et 10

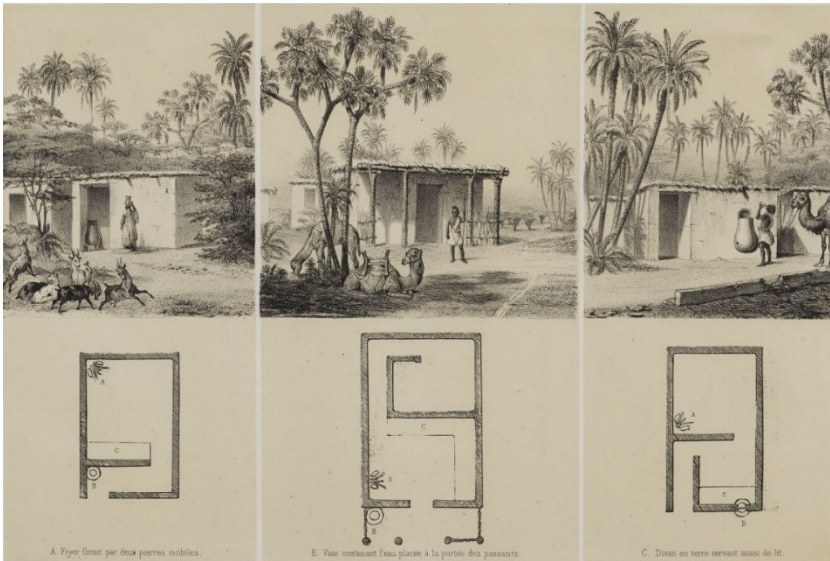


Figures 8, 9 et 10 : les habitations

Séries d'esquisses réalisées par Pierre Trémaux (1862) montrant les différentes habitations de la ville de Sennar.

(Fig. 8) Les habitations rondes sont les habitations communes au monde rural du Gezira et du Fazogli.

(Fig. 9) Celles carrées sont davantage associées avec le nord du Soudan et les milieux urbanisés du Gezira. Généralement liée aux communautés de migrants provenant de Dongola, Berber et Shendi.



(Fig. 10) Le Divan est le siège d'un important membre de l'administration coloniale au Soudan.

Pierre Trémaux, *Parallèles des Édifices Anciens et Modernes du Continent Africain* (Paris : L. Hachette, 1862), 1-3.

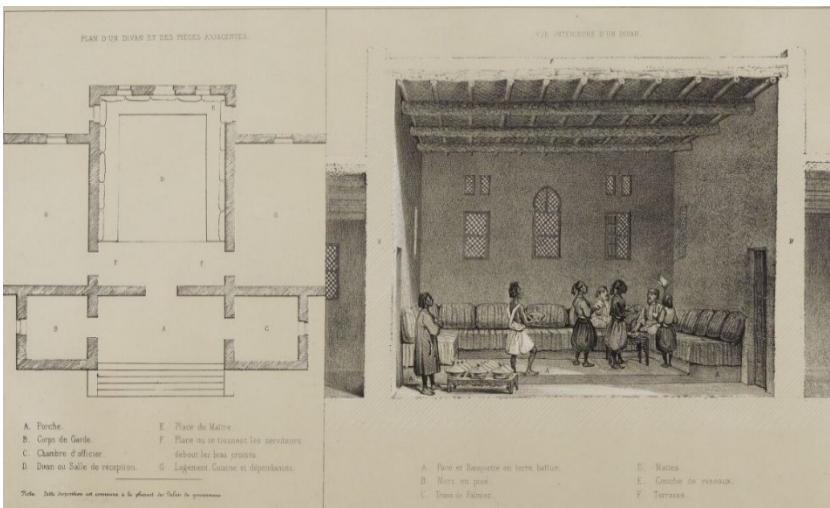
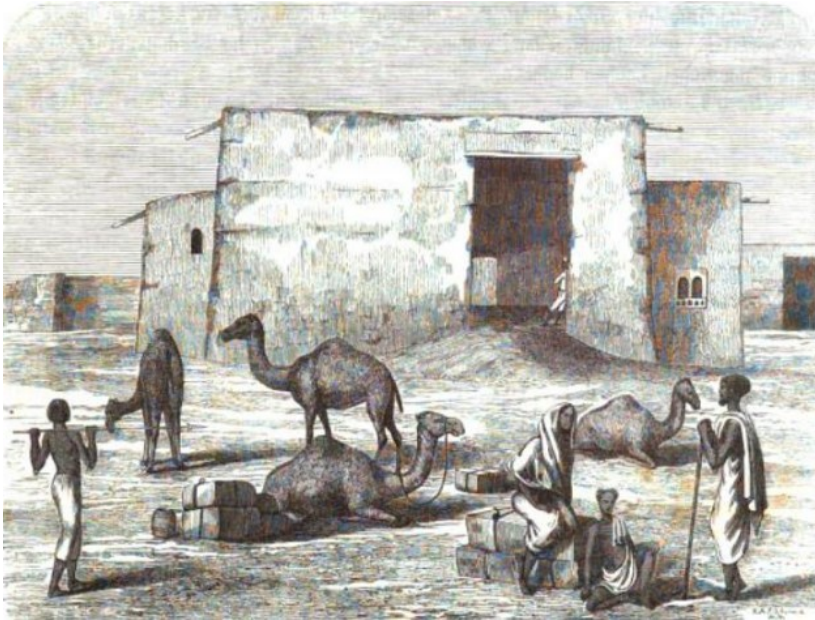
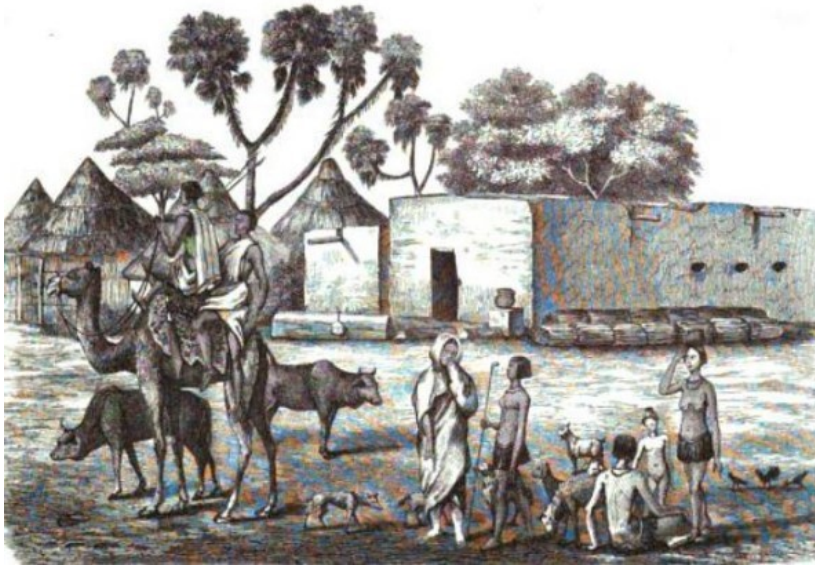


Fig. 11 et 12



Figures 11 et 12 : la vie à Sennar

Deux gravures de Robert Hartmann (1863) représentant la vie quotidienne dans la ville garnison de Sennar. On remarquera la forte présence d'animaux d'élevage : zébu, dromadaire, chèvre et volaille dans un contexte urbain, nous rappelant que la pratique de l'élevage n'est pas limitée au monde rural.

Figure 13 : les Abu Rof

Gravure de Robert Hartmann (1863) représentant des nomades de la tribu Abu Rof près de la ville de Sennar. Les nomades demeurent une composante importante du réseau d'échanges et d'approvisionnements urbain.

Robert Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert von Barnim durch Nord-Ost-Afrika in den Jahren 1859 und 1860* (Berlin: Reimer, 1863), 373 & 385 & 393.

Fig. 13

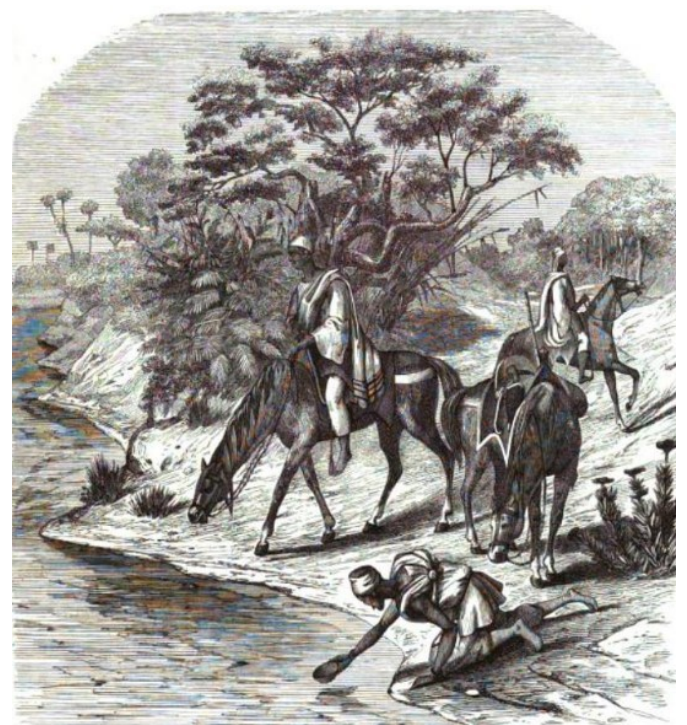
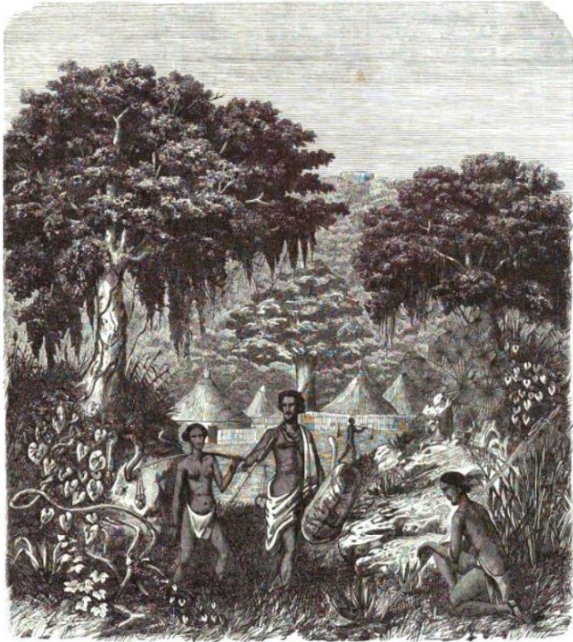
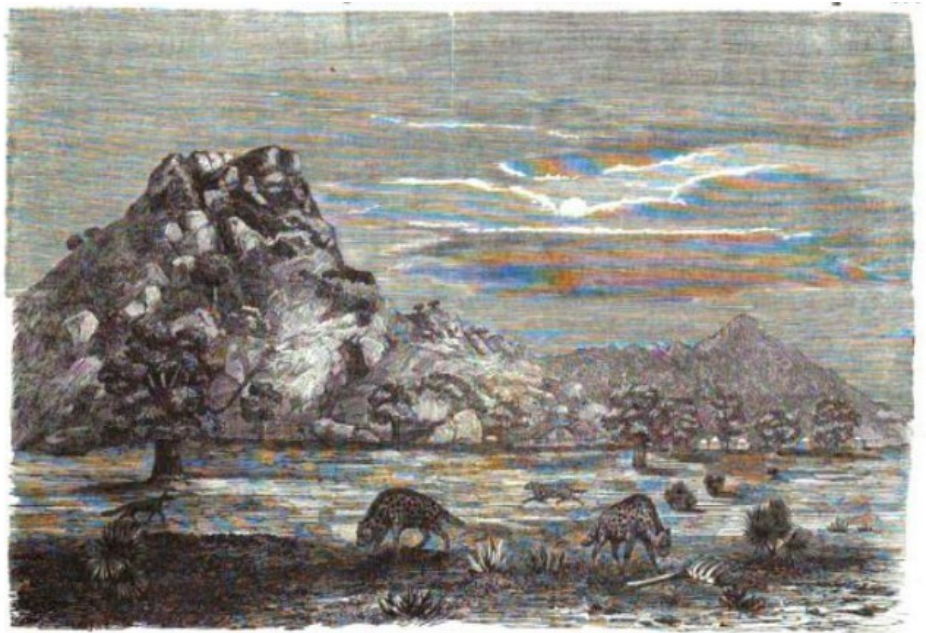


Fig. 14, 15 et 16



23. Berg und Dorf Fasoghla, gez. von R. Hartmann.



24. Der Gebel-Ghüle, von Hollet-e-Mak aus gesehen, gez. von R. Hartmann.



Figures 14, 15 et 16: le Fazogli

Trois gravures réalisées par Robert Hartmann (1863) représentant l'environnement de la région du Fazogli - autant la quasi impénétrable jungle près du Nil bleu que les massives collines rocheuses du Jebel Guli dominant de larges plaines semi-arides. La figure 16 nous présente un campement de nomades dits Abu Rof, mais la présence d'un chevauteur de bœuf tend à indiquer davantage la tribu Baggara. Il faut par contre se rappeler que le Fazogli est un lieu de rencontre culturel entre un ensemble varié de peuples venant de toutes les contrées environnantes : Kordofan, Gezira, Soudan oriental, Abyssinie et Sud-Soudan. On remarque aussi que l'environnement est toujours dépeint comme étant sauvage : la végétation est dominante et les bêtes sauvages (probablement ici des hyènes tachetées) y règnent.

Robert Hartmann, *Reise des Freiherrn Adalbert von Barnim durch Nord-Ost-Afrika in den Jahren 1859 und 1860* (Berlin: Reimer, 1863), 429 & 477 & 573.

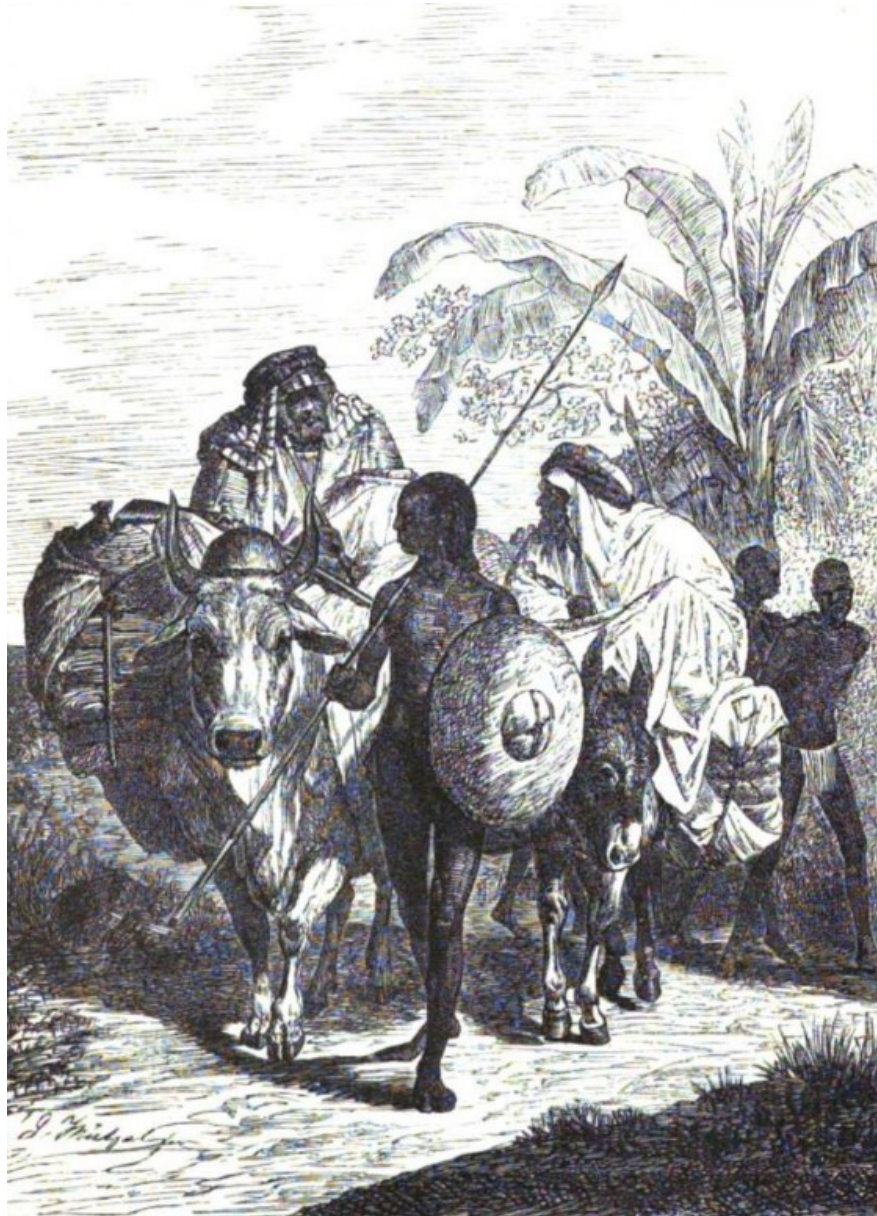


Figure 17 : la caravane d'esclaves

Gravure réalisée par Georg August Shweinfurth (1874) botaniste russe, issue de la communauté allemande de la Baltique. Cette gravure représente une caravane d'esclaves menée par un marchand. Comme celui-ci chevauche un bœuf, il est fortement possible qu'il soit issu de la tribu Baggara du Kordofan : la tradition de chevauchée des bovins est une pratique caractéristique de ce groupe, également étroitement associé et à la capture et la vente d'esclaves.

Georg Shweinfurth, *Im Herzen von Afrika*, vol.2 (Leipzig: Brockhaus, 1874), 434.

Fig. 18



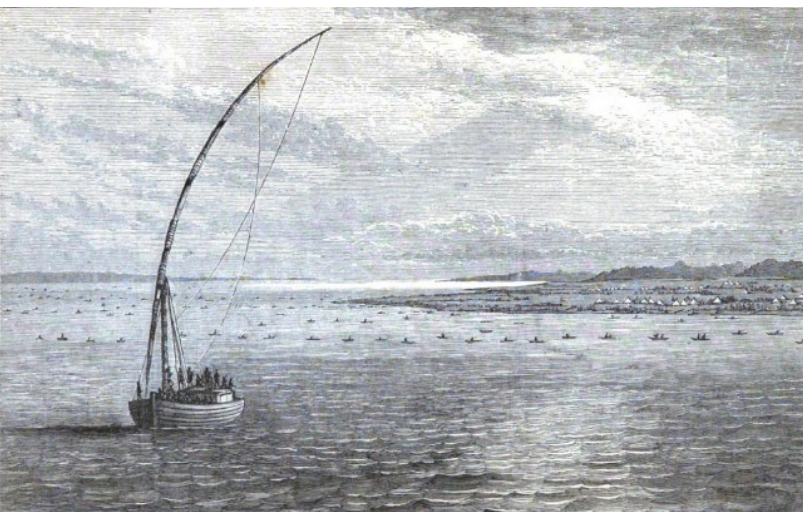
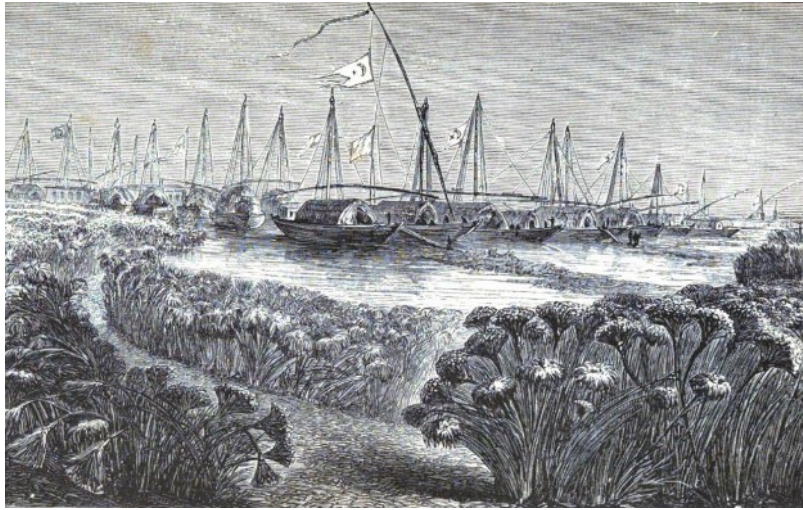
Ansicht von Faschoda.

Figure 18 : la ville-garnison de Fashoda

Gravure réalisée par Georg August Schweinfurth (1874), elle représente l'ancienne capitale shilluk de Fashoda, devenue le principal avant-poste égyptien dans le Sud-Soudan. On remarque l'espace fortifié, ce qui est peu commun dans la colonie, les habitations rondes des locaux et l'espace cultivés tout autour de la colline.

Georg Shweinfurth, *Im Herzen von Afrika* (Leipzig: Brockhaus, 1874), 86.

Fig. 19, 20 et 21



Figures 19, 20 et 21 : navigation sur le Nil blanc

Séries de trois gravures de Georg August Shweinfurth (1874) montrant la navigation sur le Nil blanc au niveau du Sud-Soudan : elles suggèrent à la fois la densité de la végétation, ainsi que l'intensité du commerce pratiqué dans la région. La figure 19 montre un rassemblement de navires, une tactique des commerçants, esclavagistes et pillards, pour créer une espèce de ville flottante servant de base pour le commerce et les razzias. On peut aussi observer les navires, qui ont probablement été fabriqués dans les arsenaux du gouvernement colonial au Soudan, outils essentiels de l'expansion de la colonie dans le bassin hydrologique du Nil blanc.

Georg Shweinfurth, *Im Herzen von Afrika* (Leipzig: Brockhaus, 1874), 108 & 115 & 139.

Bibliographie

Sources : avant et pendant la conquête de 1821

De Bellefond, Maurice Adolphe Linant. *Journal of a Voyage on the Bahr-Abiad or White Nile, with Some General Notes on That River*. Oxford: Oxford University, 1828.

De Bellefond, Maurice Adolphe Linant. *Journal d'un voyage à Méroé*. Khartoum : Sudan Antiquities Service, 1958.

Belzoni, Giovanni Battista. *Voyages en Égypte et en Nubie*. Paris: Pygmalion, 1979.

Bethune, George. *A Narrative of the Expedition to Dongola and Sennaar*. Boston: Wells and Lilly, 1823.

Brocchi, Giovanni Batista. *Giornale Delle Osservazioni*, vol.5. Milan: Bassano, 1846.

Browne, William George. *Travels in Africa, Egypt and Syria, from the Year 1792 to 1798*. Londres: T. Cadell et W. Davis, 1806.

Bruce, James. *Travels to Discover the Source of the Nile*, vol. VI à VIII. Édinbourg : Ballantyne, 1804.

Burckhardt, Johann Ludwig. *Travels in Nubia*. Cambridge: Cambridge University Press, 2011.

Cailliaud, Frédéric. *Voyage à Meröe, au Fleuve Blanc*, vol. 1. Paris : Imprimerie Royale, 1826.

Cailliaud, Frédéric. *Voyage à Meröe, au Fleuve Blanc*, vol. 2. Paris : Imprimerie Royale, 1826.

Cailliaud, Frédéric. *Voyage à Meröe, au Fleuve Blanc*, vol. 3. Paris: Imprimerie Royale, 1826.

Chiron, J.L. “An Unpublished Itinerary to Kordofan 1824-1825”, *Sudan Notes and Records*, vol. 29, (1948): 58-70.

Henniker, Sir Francis. *Notes during a visit to Egypt, Nubia, the Oasis, Mount Sinai, and Jerusalem*. Londres: Murray, 1823.

Krump, Theodoro et Jay Spaulding. *The Sudanese Travels of Theodoro Krump*. New-Jersey: Union, 2001.

Poncet, Charles Jacque. *Relation de mon voyage en d'Éthiopie, 1698-1701*. Besançon : Lanterne Magique, 2010.

Waddington, George. *Journal of a visit to some parts of Ethiopia*. Londres: Murray, 1822.

Sources: de 1821 à 1881

Anonyme. “An Unpublished Chronicle of the Sudan 1822-41”, *Sudan Notes and Records*, vol. 36, (1956): 2-19.

Baker, Samuel White. *The Albert N'Yanza, Great Basin of the Nile, and Exploration of the Nile Sources*, vol. 1. Cambridge: Cambridge University Press, 2011.

Baker, Samuel White. *The Nile Tributaries of Abyssinia*. Cambridge: Cambridge University Press, 2011.

Baker, Samuel White. *Ismailia*, vol.1. Cambridge: Cambridge University Press, 2011.

Beltrame, Montuori et Rolleri. “Three Impressions of Khartoum During the Turkiya: (From the Letters and Diaries of Italian Missionaries)” *Sudan Notes and Records* 41, (1960): 101–106.

Du Bisson, Raoul. “Relation de l'Expédition Coloniale”, *Nouvelles Annales des Voyages*, vol. 40, Paris, (1864) : 342-352.

Du Bisson, Raoul. *Les femmes, les eunuques et les guerriers du Soudan*. Paris : Librairie de la Société des Gens de Lettres, 1868.

Brehm, Edmund Alfred. *Reiseskizzen aus Nord-Ost-Afrika*, vol. 2. Jena: Mauke, 1855.

Brehm, Edmund Alfred. *Reiseskizzen aus Nord-Ost-Afrika*, vol. 3. Jena: Mauke, 1855.

Brun-Rollet, Antoine. *Le Nil Blanc et le Soudan*. Paris : L. Maison, 1855.

Cassati, Gaetano. *Ten Years in Equatoria and the Return with Emin Pasha*, vol.1. Londres: Warne, 1891.

- Chaillé-Long, Charles. *Central Africa: Naked Truths of Naked People*. New-York: Harpers & Brothers, 1877.
- Chélu, Alfred. *De l'Équateur à la Méditerranée*. Paris : Garnier Frères, 1891.
- Churi, Joseph. *Sea Nile, the Desert, and Nigritia*. Londres: Holborn, 1853.
- Combes, Edmond. *Voyage en Égypte et en Nubie*. Bruxelles : Slingeneyer Jeune, 1846.
- D'Esquivac de Lauture, Stanislas. *Le Sable et le Soudan*. Paris : J. Dumaine, 1853.
- D'Esquivac de Lauture, Stanislas. *Mémoire sur le Soudan*. Paris : J. Dumaine, 1855.
- Didier, Charles. *Cinquante Jours au Désert*. Paris : Hachette, 1856.
- Didier Charles. *500 Lieues sur le Nil*. Paris : Hachette, 1857.
- État-Major Égyptien. *Provinces of the Equator*. Le Caire: Printing Office of the General Staff, 1877.
- Gessi, Romolo. *Seven Years in the Sudan*. Londres: Sampson Low, 1892.
- Gessi, Romolo. “Relazione e diario sul Bahr-el-Ghazal e sul viaggio della "Safia" da Meshra-er-Rek a Khartum”, *Bollettino della Società Geografica Italiana*, vol. 18. (1881): 185-204.
- Giegler, Carl Christian. *The Sudan Memoirs of Carl Christian Giegler Pasha: 1873-1883*. Londres: British Academy, 1984.
- Gordon, George. *Colonel Gordon in Central Africa, 1874-1879*. Londres: Thos, 1881.
- Gordon, George. *The Journals of Major General C. G. Gordon at Khartoum*. Londres: Kegan Paul Trench & CO, 1885.
- Grant, James Augustus. *A Walk Across Africa*. Londres: William Blackwood and sons, 1864.
- Hamilton, James. *Sinai, the Hedjaz, and Sudan*. Londres: Garnet, 1993.
- Hartmann, Robert. *Reise des Freiherrn Adalbert von Barnim durch Nord-Ost-Afrika in den Jahren 1859 und 1860*. Berlin: Reimer, 1863.
- Heuglin, Theodor von. *Reisen in Nord-Ost-Afrika*. Gotha: Perthes, 1857.

- Heuglin, Theodor von. *Reise nach Abessinien*. Jena: H. Costenoble, 1868.
- Heuglin, Theodor von. *Reise in das Gebiet des Weissen Nil*. Leipzig: Winter, 1869.
- Hill, Richard Leslie. “An Unpublished Itinerary to Kordofan 1824-1825” *Sudan Notes and Records* 29, no. 1. (1948): 58–70.
- Hill, Richard Leslie. *On the Frontiers of Islam*. Londres: Clarendon, 1970.
- Hill, Richard Leslie et Elias Toniolo. *The Opening of the Nile Basin*. Londres: C. Hurst, 1974.
- Holroyd, Arthur T. “Notes on a Journey to Kordofán, in 1836-7.” *The Journal of the Royal Geographical Society of London* 9, (1839): 163–91.
- Hoskin, George Alexander. *Travels in Ethiopia*. Londres: Longman, 1835.
- Junker, Wilhelm. *Travels in Africa during the years 1875-1878*, vol.1. Londres: Chapman and Hall, 1890.
- Kovalevsky, Egor. *A Journey to Inner Africa*. Amherst: Amherst College Press, 2020.
- Lejean, Guillaume. “Le Haut-Nil et le Soudan : souvenirs de voyage. I. Les empires noirs et les nouvelles découvertes du fleuve-blanc.” *Revue Des Deux Mondes* vol. 36, no. 3, (1862): 844-882.
- Lejean, Guillaume. “Le Haut Nil et le Soudan, Souvenirs de Voyage : la Vie Européenne à Khartoum et la Traite”, *Revue des Deux Mondes*, vol. 37, no.4, (1862) : 735-764.
- Lejean, Guillaume. *Voyage en Abyssinie*. Paris : L. Hachette, 1864.
- Lejean, Guillaume. *Voyage au deux Nils*. Paris : L. Hachette, 1865.
- Lejean, Guillaume. “Appendice au Voyage en Haute Nubie : Révolte et Sac de Kassala”, *Le Tour du Monde*, (1867) : 395-401.
- Lepsius, Karl Richard. *Letters from Egypt, Ethiopia and the peninsula of Sinai*. Londres: Henry G. Bohn, 1852.
- De Lesseps, Ferdinand. *Lettres, Journal et Documents (1857-1858)*. Paris : Didier, 1875.
- Matteucci, Pellegrino. *Sudan e Gallas*. Milan : Fratelli Treves, 1879.

Marno, Ernst. *Reisen im Gebiete des blauen und weissen Nil, im egyptischen Sudan*, Vienne : Druck und Verlag, 1874.

Marno, Ernst. *Reisen im der egyptischen Aequatorial-Provinz und in Kordofan*. Vienne: Alfred Hölder. 1878.

Marro, Giovanni. *Il Corpo Espistolare di Bernadino Drovetti*, vol. 1. Rome : Société Royale de Géographie d'Égypte, 1940.

Melly, André. *Lettres d'Égypte et de Nubie*. Londres : Richard Taylor, 1852.

Melly, George. *Khartoum and the Blue and White Nile*, vol. 2. Londres: Colburn, 1851.

Meyer, Jospeh. *Meyer's Universium*. Hildburghausen: Bibliographisches Institut, 1863.

Ministère de l'intérieur d'Égypte. *Statistique de l'Égypte*. Le Caire : Imprimerie française Mourès & C^{ie}, 1872.

Ministère de l'intérieur d'Égypte. *Statistique de l'Égypte*. Le Caire : Imprimerie française Mourès & C^{ie}, 1873.

Pallme, Ignaz. *Beschreibung von Kordofan*. Stuttgart: Drud und Berlag, 1843.

Parkyns, Mansfield. *Life in Abyssinia*, vol. 2. Londres: John Murray, 1853.

Peel, William. *A Ride Through the Nubian Desert*. Londres: Longman, Brown, Green & Longmans, 1852.

Percy, Algernon Lord Prudhoe. "Extracts from Private Memoranda Kept by Lord Prudhoe on a Journey from Cairo to Sennar", in 1829, Describing the Peninsula of Sennar, *The Journal of the Royal Geographical Society of London*, vol. 5, (1835): 38-55.

Petherick, John. *Egypt, the Sudan and Central Africa*. Édinbourg: Blackwood & Sons, 1861.

Petherick John. *Travels in Central Africa and Exploration of the Western Nile Tributaries*, vol. 1. Cambridge: Cambridge University Press, 2011.

Petherick John. *Travels in Central Africa and Exploration of the Western Nile Tributaries*, vol. 2. Cambridge: Cambridge University Press, 2012.

- Pückler-Muskau, Prince Hermann von. *Egypt Under Mehmet Ali*, vol. 2. Londres: Colburn, 1845.
- Qapudan, Selim. Journal, *Bulletin de la Société de Géographie*, (Juillet 1842) : 7-106 & 161-183.
- Roberts, David, *The Holy Land, Syria, Idumea, Arabia, Egypt, and Nubia*, vol.5. Londres: Day & Son, 1848.
- Santi, Paul et Hill, Richard Lesli. *The Europeans in the Sudan, 1834-1878: some manuscripts, mostly unpublished*. New-York: Harvard University Press, 1980.
- Schuver, Juan Maria. *Travels in North East Africa*. Londres: Hakluyt Society, 1996.
- Shweinfurth, Georg. *Im Herzen von Afrika*. Leipzig: Brockhaus, 1874.
- Shweinfurth, Georg. *Im Herzen von Afrika*, vol.2. Leipzig: Brockhaus, 1874.
- Southworth, Alvan. *Four Thousand Miles of African Travel*. Londres: Sampson and Low, 1875.
- Speedy, Cormelia Mary. *My Wandering in the Sudan*, vol 1&2. Londres: Richard Bentley & Son, 1884.
- Taylor, Bayard. *A Journey to Central Africa*. New-York: G.P. Putnam, 1854.
- Thibaut, George. *Expédition à la recherche des sources du Nil*. Paris : Arthus Bertrand, 1856.
- Trémaux, Pierre. *Voyage en Éthiopie, au Soudan Orientale et dans la Nigritie*, vol.2. Paris : L. Hachette, 1862.
- Trémaux, Pierre, *Parallèles des Édifices Anciens et Modernes du Continent Africain*. Paris : L. Hachette, 1862.
- Vayssiere, Alexandre. *Mémoire d'un Voyage en Haute Nubie*, Beyrouth : Autopublication,1965.
- Werne, Ferdinand. *Expedition to Discover the Sources of the White Nile*, vol 1&2. Londres: Richard Bentley, 1849.

Werne, Ferdinand. *An Expedition from Sennaar to Taka, Basa and Beni-Amer*. Londres: Richard Bentley, 1852.

Monographies

Aharoni, Reuven. *The Pasha's Bedouin: Tribes and State in the Egypt of Mehemet Ali, 1805-1848*. New-York: Taylor & Francis Group, 2007.

Ali, Abbas Ibrahim Muhammad. *Anglo-Saxon Teutonic Images of the Peoples of the Sudan 1772-1881*. Khartoum: Khartoum University Press, 1969.

Ali, Abbas Ibrahim Muhammad. *The British, the Slave Trade, and Slavery in the Sudan 1820-1881*. Khartoum: Khartoum University Press, 1972.

Bedigian, Dorothea. *Sesame: The Genus Sesamum*. Boca Raton: CRC Press, 2010.

Beswick, Stephanie. *Sudan's Blood Memory: The Legacy of War, Ethnicity, and Slavery in Early South Sudan*. Rochester: University of Rochester Press, 2004.

Björkelo, Anders. *Prelude to the Mahdiyya: Peasants and Traders in the Shendi Region, 1821-1885*. Cambridge: Cambridge University Press, 1989.

Chantereau, Jacques, Jean-François Cruz, Alain Ratnadass, et Gilles Trouche. *Le Sorgho*. Versailles : Éditions Quæ, 2013.

Crabitès, Pierre. *Gordon, the Sudan, and Slavery*. Londres: Routledge, 2017.

Crawford, Osbert Guy Stanhope. *The Fung Kingdom of Sennar*. New-York: AMS Press, 1978.

Crummey, Donald. *Land, Literacy and the State in Sudanic Africa*. Trenton: Red Sea Press, 2005.

Cuno, Kenneth M. *The Pasha's Peasants: Land, Society and Economy in Lower Egypt, 1740-1858*. Cambridge: Cambridge University Press, 1992.

Daly, M. W. *Sudan*. Vancouver: Clio press, 1958.

Dunn, John P. *Khedive Ismail's Army*. New-York: Taylor & Francis Group, 2005, 265.

Ewald, Janet. *Soldiers, Traders, and Slaves: state formation and economic transformation in the Greater Nile Valley, 1700-1885*. Madison: University of Wisconsin Press, 1990.

Harlan, Jack R. *Origins of African Plant Domestication*. Berlin : De Gruyter, Inc., 1976.

Hill, Richard Leslie. *Egypt in the Sudan: 1820-1881*. Westport: Greenwood Press, 1986.

Hill, Richard Leslie. *A Biographical Dictionary of the Sudan*. Londres: Routledge, 2019.

Holt, Peter Malcom et M. W. Daly. *A History of the Sudan from the Coming of Islam to the Present Day*. Londres: Longman, 2000.

Lovejoy, Paul E. *Transformations in Slavery*. Cambridge: Cambridge University Press, 2011.

Manger, Leif O. *Communal Labour in the Sudan*. Bergen: Bergen University Press, 1983.

Mariod, Abdalbasit Adam. *Gum Arabic: Structure, Properties, Application and Economics*. Londres: Elsevier Ltd, 2018.

McEwan, Dorothea. *A Catholic Sudan Dream, Mission, Reality: A Study of The Roman Catholic Mission to Central Africa and Its Protection by the Hapsburg Empire*. Rome: Stabilimento Tipografica Julia, 1988.

McHugh, Neil. *Holy men of the Blue Nile: The Making of an Arab-Islamic Community in the Nilotic Sudan 1500-1850*. Evanston: Northwestern University Press, 1994.

Mohammed, Abbad. *White Nile Arabs: Political Leadership and Economic Change*. Londres: Routledge, 2020.

Moore-Harell, Alice. *Gordon and the Sudan: Prologue to the Mahdiyya 1877-1880*. Londres: Routledge, 2013.

Moore-Harell, Alice. *Egypt's African Empire: Samuel Baker, Gordon & the Creation of Equatoria*. Eastbourne: Sussex Academic Press, 2014.

Mowafi, Reda. *Slavery, Slave Trade, and Abolition Attempts in Egypt and the Sudan 1820-1882*, Stockholm: Esselte Studium, 1981.

National Council for Combating Desertification. *Sudan National Drought Plan*. Khartoum: Official Publication of the Republic of Soudan, 2018.

- Nugud, Mohamed Ibrahim. *Slavery in the Sudan: History, Documents, and Commentary*. New-York: Palgrave McMillan, 2013.
- O’Fahey, Rex Seán. *The Darfur Sultanate a History*. New-York: Colombia University Press, 2008.
- O’Fahey, Rex Seán et Jay Spaulding. *Kingdoms of the Sudan*. Londres: Routledge, 2017.
- Powell, Eve M. Troutt. *A Different Shade of Colonialism: Egypt, Great Britain, and the Mastery of the Sudan*. Los Angeles: University of California Press, 2003.
- Powell, Eve M. Troutt. *Tell This in My Memory: Stories of Enslavement in Egypt, Sudan and the Late Ottoman Empire*. Standford: Stanford University Press, 2012.
- Richards, Alain. *Egypt’s Agricultural Development 1800-1980*. Londres: Routledge, 2018.
- Shurkrī, Muhammed Fu’ād. *The Khedive Ismail and Slavery in the Sudan: 1863-1879*. le Caire: Librairie la Renaissance d’Égypte, 1938.
- Shurkrī, Muhammed Fu’ād. *Equatoria under Egyptian rule*. le Caire: Cairo University Press, 1953.
- Spaulding, Jay et Muhammad Ibrāhīm Abū Salīm. *Public Documents from Sinnar*. East Lansing: Michigan State University Press, 1989.
- Spaulding, Jay. *The Heroic Age of Sinnar*. Trenton: Red Sea Press, 2007.
- Spinage, C.A. *Cattle Plague: A History*. New-York: Plenum Publisher, 2003.
- Stiansen, Endre et Michael Kevane. *Kordofan Invaded*. Boston: Brill, 1998.
- Toledano, Ehud R. *The Ottomans Slave trade and its Suppression: 1840-1890*. Princeton: Princeton University Press, 1982.
- Udal, John O. *The Nile in Darkness: Conquest and Exploration 1504-1862*. Wilby: Micheal Russel, 1998.
- Udal, John O. *The Nile in Darkness: A Flawed Unity*. Wilby: Micheal Russel, 2005.
- Waltz, Terence. *Trade Between Egypt and bilād as-Sūdān, 1700-1820*. Le Caire : Institut français d’archéologie orientale au Caire, 1978.

Willink, Robert Joost. *The Fateful Journey: The Expedition of Alexine Tinne and Theodor Von Heuglin in Sudan (1863-1864)*. Amsterdam: Amsterdam University Press, 2011.

Willis, John Ralph. *Slaves and Slavery in Africa: Islam and the Ideology of Enslavement*. New-York: Taylor & Francis Group, 1986.

Willis, John Ralph. *Slaves and Slavery in Africa: The Servile Estate*. New-York: Taylor & Francis Group, 1986

Articles

Abbadi, S., "Evidence of Severe Zinc Deficiency in Sudan Grown Citrus." *Sudan Notes and Records* 50, (1969): 65–66.

Ahmed, Hassan Abdel Aziz, "Aspects of Sudan's Foreign Trade During the 19th Century." *Sudan Notes and Records* 55, (1974): 16-32.

Ahmed, Hassan Abdel Aziz, "The Turkish Taxation System and Its Impact on Agriculture in the Sudan." *Middle Eastern Studies* 16, no. 1, (1980): 105-14.

Anderson, L. S., "Cisterns at Ibn Abbas Island." *Sudan Notes and Records* 22, no. 2, (1939): 277–80.

Awad, Mohammed Hashim, "The Evolution of Landownership in the Sudan." *Middle East Journal* 25, no. 2, (1971): 212-28.

Bakhit, Abdelhami et F.N. Ibrahim, "Geomorphological Aspects of the Process of Desertification in Western Sudan." *GeoJournal* 6, no. 1, (1982): 19–24.

Bjørkelo, Anders, "The Territorial Unification and Administrative Divisions of Turkish Sudan, 1821-1885." *Sudan Notes and Records*, New Series, no. 1, (1997): 25-46.

Bond, W. R. G., "Rotation of Crops in Gum Gardens of the White Nile." *Sudan Notes and Records* 1, no. 2, (1918): 80–87.

Collins, Robert O., "Slavery in the Sudan in History" *Slavery & Abolition*, 30, no.3, (1999): 69-95.

Crowfoot, G. M., "The Handspinning of Cotton in the Sudan." *Sudan Notes and Records* 7, no. 2, (1924): 83–89.

El-Bushra, El-Sayedé, "Towns in the Sudan in the Eighteenth and Early Nineteenth Centuries." *Sudan Notes and Records* 52, (1971): 63-70.

Hafeez, A. T. Abdel, and A. M. Saeed, "Quality of White, Blue and Main Nile Waters for Irrigation Purposes in Khartoum District." *Sudan Notes and Records* 52, (1971): 110–15.

Hill, Richard Leslie, "Rulers of Sudan. 1820-1885." *Sudan Notes and Records* 32, no. 1, (1951): 85-95.

Jackson, H. C., "Two Gezira Families." *Sudan Notes and Records* 3, no. 2, (1920): 94–109.

Jędrej, M. C., "Ingessana and the Legacy of the Funj Sultanate: The Consequences of Turkish Conquest on the Blue Nile." *Africa: Journal of the International African Institute* 70, no. 2, (2000): 278-97.

Jedrej, M. C., "The Southern Funj of the Sudan as a Frontier Society, 1820-1980." *Comparative Studies in Society and History* 46, no. 4, (2004): 709-29.

Kaptein, Lidwien et Jay Spaulding, "Precolonial Trade between States in the Eastern Sudan, Ca 1700 - Ca 1900." *African Economic History*, no. 11, (1982): 29-62.

Krikorian, A. D. et Myron C. Ledbetter, "Some Observations on the Cultivation of Opium Poppy" *Botanical Review* 41, no. 1, (1975): 30–103.

Mchugh, Neil et R.S. O'Fahey, "Land, Lords and Holy Men in Eighteenth-Century Sinnār: Two Documents." *Sudanic Africa* 13, (2002): 49–67.

Miracle, Marvin P., "The Introduction and Spread of Maize in Africa." *The Journal of African History* 6, no. 1, (1965): 39–55.

Moore-Harell, Alice, "Slave Trade in the Sudan in the Nineteenth Century and Its Suppression in the Years 1877-80." *Middle Eastern Studies* 34, no. 2, (1998): 113-28.

Moore-Harell, Alice, "Decline in European Trade in the Sudan from the Mid-Nineteenth Century." *Middle Eastern Studies* 39, no. 3, (2003): 65-80.

Nacar, Can, "Labor Activism and the State in the Ottoman Tobacco Industry." *International Journal of Middle East Studies* 46, no. 3, (2014): 533–551.

O'Fahey, Rex Seán, "The Conquest of Darfur, 1873 - 1882." *Sudan Notes and Records*, New Series, no. 1, (1997): 47-67.

O'Fahey, Rex Seán, "A Colonial Servant: Al-Salāwī and the Sudan." *Sudanic Africa* 12, (2001): 33-42.

Pankhurst, Richard, "Ethiopia's Economic and Cultural Ties with the Sudan from the Middle Ages to the Mid-Nineteenth Century." *Sudan Notes and Records* 56, (1975): 53–94.

Paris, Harry S., "Origin and Emergence of the Sweet Dessert Watermelon, *Citrullus Lanatus*." *Annals of Botany* 116, no. 2, (2015): 133–48.

Powell, Eve M. Troutt, "From Odyssey to Empire: Mapping Sudan through Egyptian Literature in the Mid-19th Century." *International Journal of Middle East Studies* 31, no. 3, (1999): 401-27.

Rowe, John A., et Hødnebo, Kjell, "Rinderpest in the Sudan 1888-1890: The Mystery of the Missing Panzootic." *Sudanic Africa* 5, (1994): 149-78.

Spaulding, Jay, "Slavery, Land Tenure and Social Class in the Northern Turkish Sudan." *The International Journal of African Historical Studies* 15, no. 1, (1982): 1-20.

Spaulding, Jay, "Taxation in Sinnar in About 1700." *Northeast African Studies* 6, no. ½, (1984): 127–46.

Spaulding, Jay, "Pastoralism, Slavery, Commerce, Culture and the Fate of the Nubians of Northern and Central Kordofan Under Dar Fur Rule, " *The International Journal of African Historical Studies* 39, no. 3, (2006): 393-412.

Stevenson, R. C. "Old Khartoum, 1821-1885." *Sudan Notes and Records* 47, (1966): 1–38.

Warburg, Gabriel R., "The Turco-Egyptian Sudan: A Recent Historiographical Controversy." *Die Welt Des Islams*, New Series, 31, no. 2, (1991): 193-215.

Carte

War Office, *The Anglo-Egyptian Sudan*, 4^e édition, 1939. Consulté le 23 juillet 2023.

<https://digitalcollections.aucegypt.edu/digital/collection/p15795coll6/id/175/>